





Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
2672/A



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
2672/A



Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
2672/A



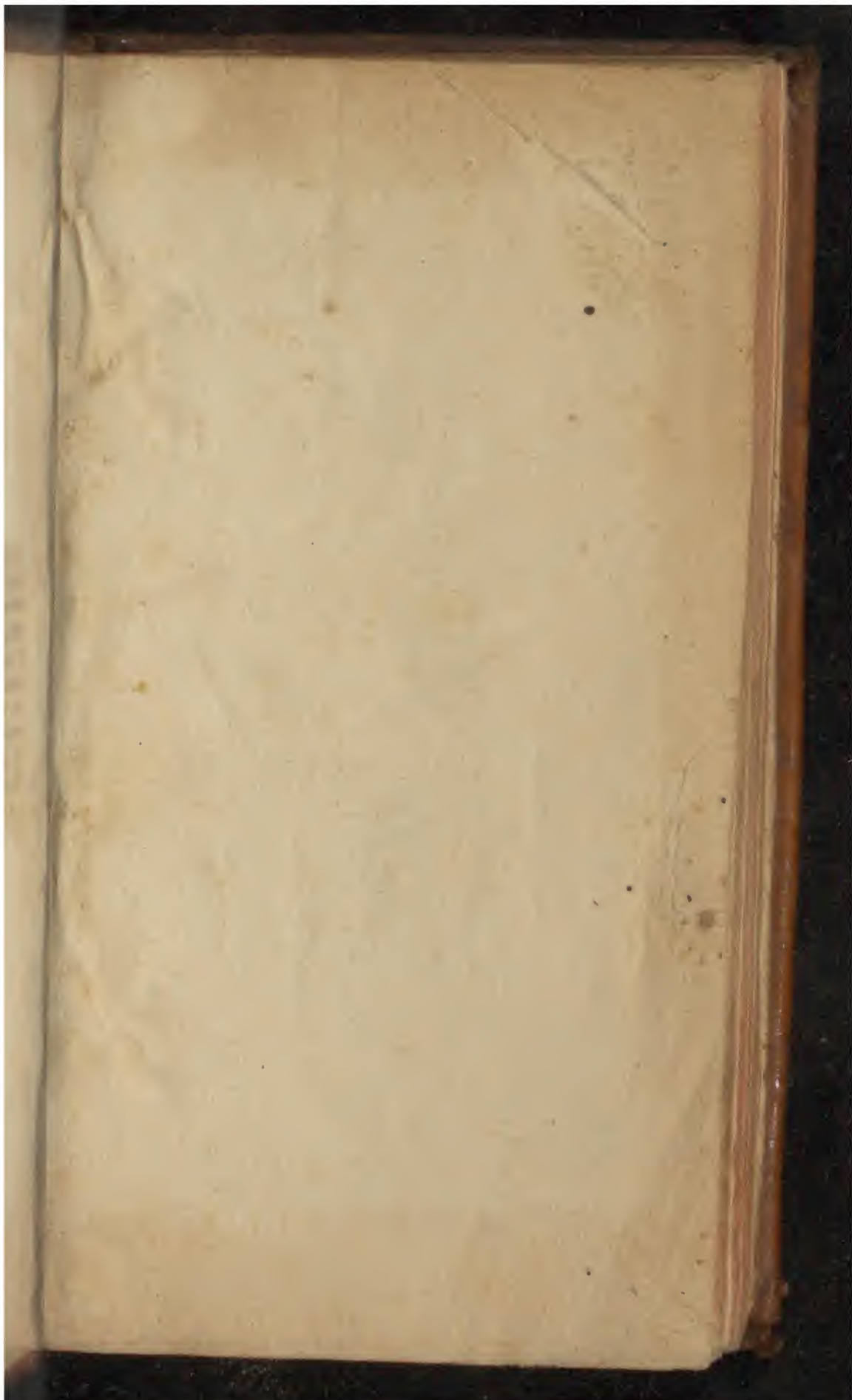
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
2672/A

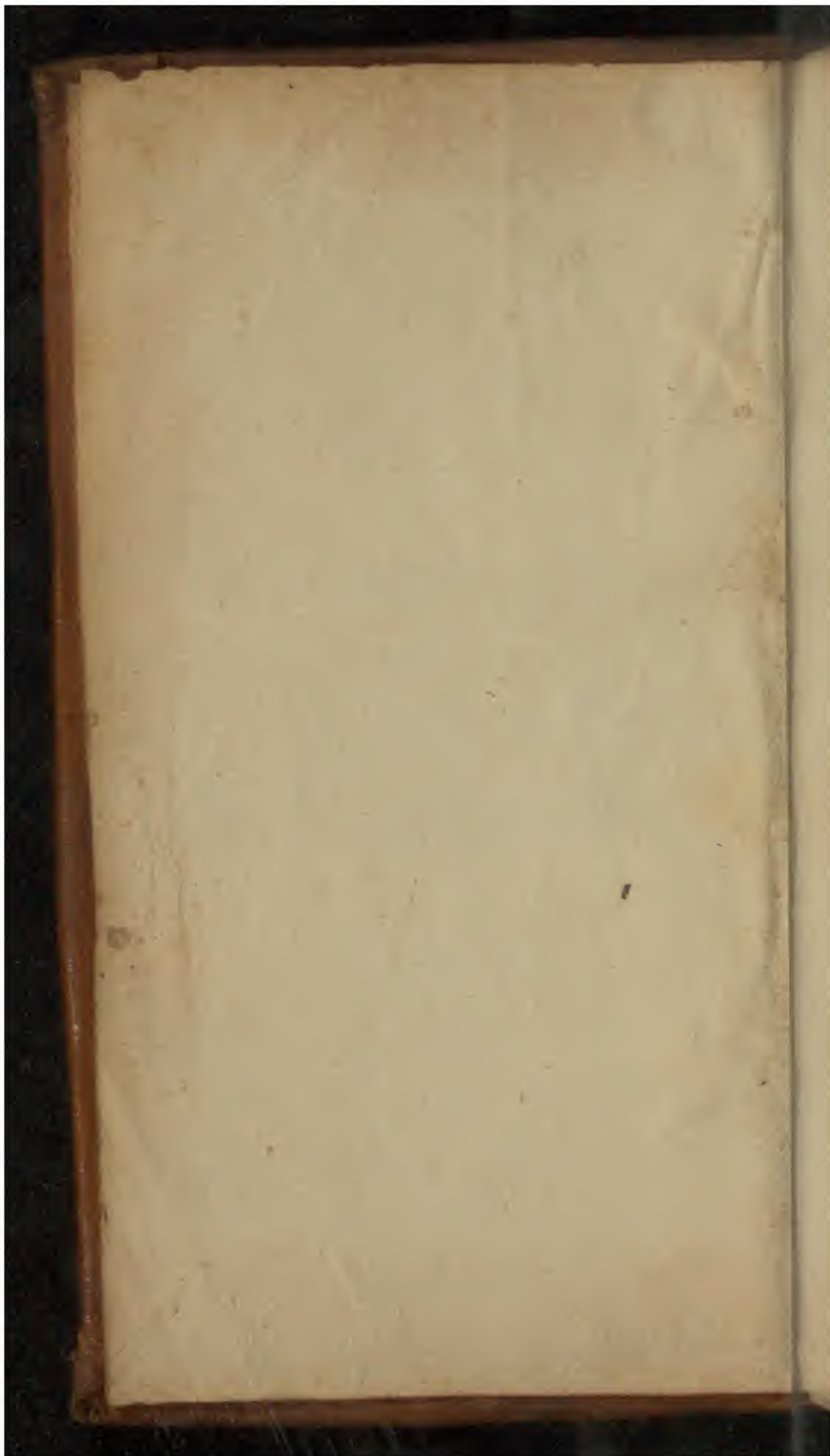


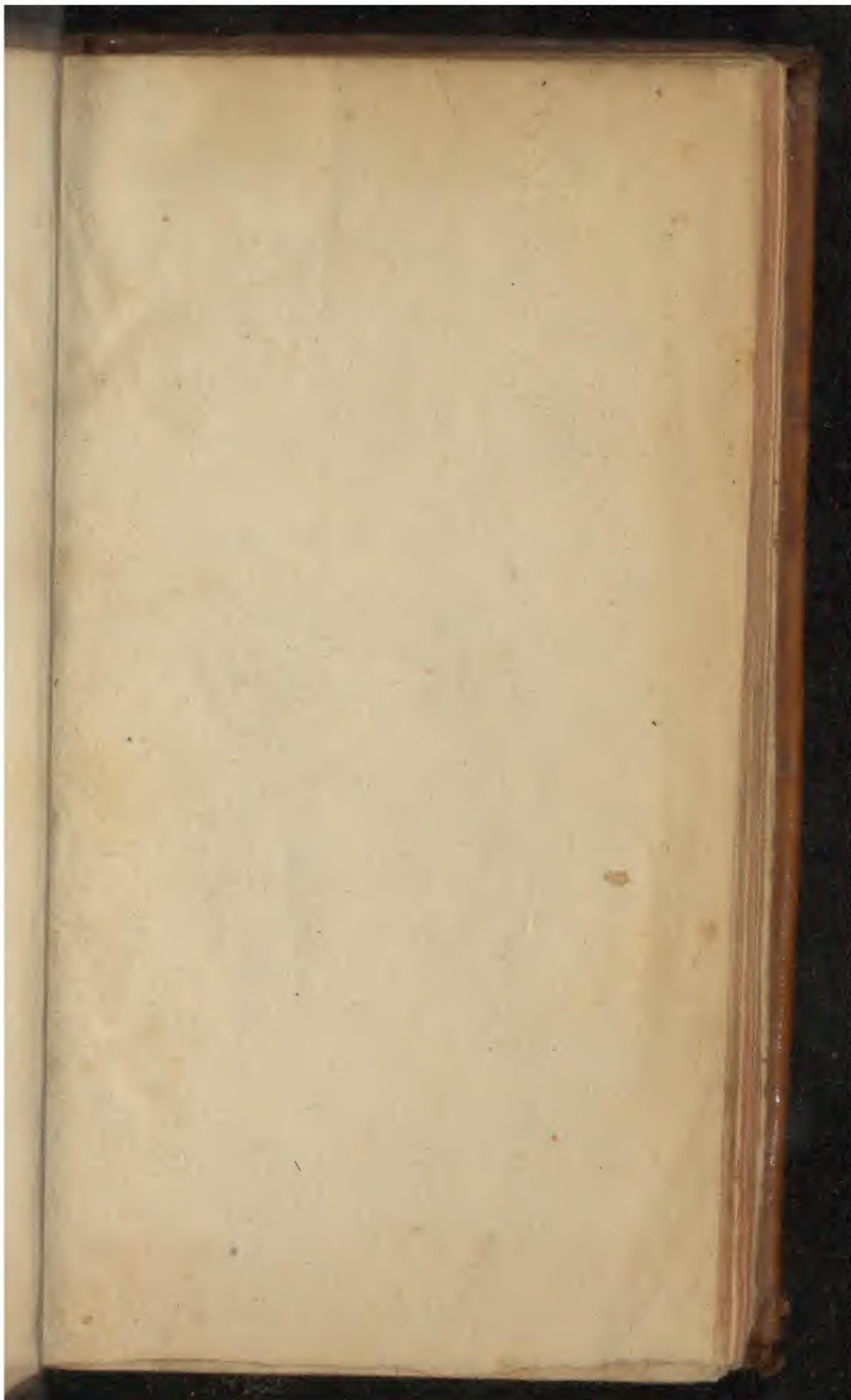
Early European Books, Copyright © 2011 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
2672/A

2672/A N v¹ 7/e
(281)

Très rare. — L'auteur décrit toutes les opérations nécessaires pour parvenir à la confection de la Pierre Philosophale qu'il nomme Elixir, par le moyen duquel, dit-il, l'artiste peut rendre malléable le verre, renouveler la perle et faire des gemmes. — « Cette Médecine Universelle, dont se servait Cléopâtre pour conserver sa beauté et la vigueur de sa jeunesse pendant de longues années, est aussi un remède souverain contre toutes les maladies du corps et les incommodités de la vieillesse ».







GATION

GRP

4/53

COMMENTAIRE

DE HENRI DE

LINTHAVT, SIEVR DE 67007

MONT-LION, DOCTEUR

en Medecine;

S V R

LE TRESOR DES TRESORS

DE CHRISTOFLE

DE GAMON,

Reven & augmenté par l'Auteur.



A LYON,

Par CLAUDE MORILLON, Imprimeur
de Madame la Duchesse de
Montpensier.

1610.

Avec Privilege du Roy.

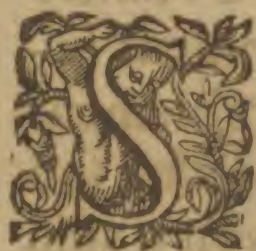
Prost-Lacuzen





AV TRES-AVGVSTE
ET TRES-INVINCIBLE

ROY D'ANGLETERRE,
d'Escoffe, & d'Irlande.



I R E,
L'alegorique enfante-
ment de Latone en
l'isle de Delos, s'estant pluzieurs-
fois veritablement acompli en
vostre isle de la grand' Bretagne,
sous le labeur plus qu'Herculien
de George Reppley, Roger Ba-
con, Raimond Lulle, & autres,
m'a obligé d'y adresser les heroi-
ques conceptions de ce grand
Poëte Christofle de Gamon. Je ne
voy lieu au Monde plus propre,

ny arbitre plus competent que
vostre auguste Majesté, pour déci-
der le different qui pourroit nai-
stre entre leur douce harmonie, &
le chant ennuyeux des Marfyes,
qui de tous tems se sont efforcez,
sous l'apuy de Midas, d'obscurcir
la splendeur d'Apollon, & le dé-
tenir, avec toute sa science, dans
le triste fleuve d'oubly. Or nostre
Poète l'en ayant vaillamment re-
tiré, je supplie bien humblement
vostre Royale Majesté d'estre son
deffenseur, & le recevoir d'aussi
bon cueur, comme vostre dévan-
ciere, l'incomparable Reyne Eli-
zabeth de tref-heureuze memoire,
daigna accepter l'offre du pe-
tit essay de ma premiere jeunesse.
Si elle trouva quelque goust en ce
fruit encore verd, j'espere que vo-
stre Majesté en trouvera bien d'a-
vantage en cetui-cy plus meur &
plus rare. Aussi est-ce le Prince
des

des vrays Medecins , le Phebus
unique du Ciel terrifié , le Tresor
de tous les Tresors de ce Monde,
& en fin le vray Phénix , lequel se
revivifiant , ne peut jamais perir.
Priant le Roy des Roys, Sire , que
de mesme vous puissiez perpetuer
vostre Royale lignée jusques à la
rezolution generale de l'univers.

*Vostre tres-humble & obeissant
seruiteur,*

HENRI DE LINTHAUT.

A 3



O D E.

Que de richesses dorées,
Que d'esclat pompeux de splendeurs,
O que de Royales grandeurs,
Que de liesces de Zirées!

Iamais le Peru dans ses ports,
Iamais la riche Taprobane,
Ny jamais la rive Oceane
Ne vit de si rares TreZors!

Voicy la corne d'Amalibée,
Voicy cette digne toizon
Que le magnanime Iaxon
A sous sa valeur conquéstée:
Voicy les sablons Lydiens,
Si bien qu'en un tems si prospere
L'avarice n'a plus que faire
De courre ez climats Indiens.

De fait le blondoyant Pactole,
L'Hydaspe au rivage gemmeux,
Le Bete, & le Gange fameux,
Où l'Or court en la vague mole,
Voyants que leur flot blondissant
N'est à ce TreZor comparable,

Font

Font pastir de honte leur sable,
Et s'en vont d'un pas languissant.

O vrayment tresparfait ouvrage,
Où la grace & l'utilité,
Aportent la belle clairté
A noz yeux couverts de nuage,
Et vont descouvrants les erreurs
De ceux dont la ruzé aduliere
Abuze du sacré mystere
Dont les Sages sont amateurs!

Pour mieux priver noz yeux de voiles,
Icy d'un lastre nompareil,
Dévanceants les rays du Soleil,
Flambent deux brillantes Estoiles.
Mais toy, qui d'un plus riche attour
Embellis de Gamon l'ouvrage,
Comment peut ton docte langage
Dorer l'or, esclairer le jour?

Autre que ta plume savante,
Ne pouvoit, en tout l'univers,
Commenter la Muse eloquente
D'un Gamon pere aux doctes vers:
Autre que sa plume admirable
Ne pouvoit par un rare escrit,
Fournir de matiere sortable
Au savoir de ton bel esprit.

Ore, si l'implacable Envie,
Qu'aucun n'a peu faire mourir,

Contre vous deux oït courir,
Soudain elle perdrait la vie:
Joins, vous ferez tant redouter
Les traits que vostre plume eslance,
Qu'onques la mesme Resistance
N'y pourra mesme rezister!

Puis le Roy de la grand' Bretagne,
De voz escrits le protecteur,
Les fera resplendir d'honneur
Dessous l'esclat qui l'accompagne:
Et la Raison, à vous louer
De tous induira le courage,
Voyants, ravis, si docte ouvrage
A si docte Roy se vouer.

Que puissiez-vous, ô belles ames,
Castor & Pollux radieux,
Qui vous partagez gracieux,
L'heur de voz immortelles flammes,
Puissiez-vous, francs d'obscurité,
Bien-heurants noz ames contentes,
Briller Estoiles flamboyantes,
Dans le Ciel de l'Eternité.

D. P.

LE



LE TRESOR DES
TRESORS DV
SIEVR CHRISTOFLE
de Gamon.

A un singulier amy.



ON^a Dieu ! mon cher Souci,
que je porte de haine
A ce tas d'Escrivains dont la
Muse est si vaine!
L'un^b toujours chaud d'amour,
infecte l'univers,
L'autre^c pensant gagner, mesle la proxe aux vers,
Le langage terrestre au celeste langage,
Et du parler commun fait un maquignennage.



^a BON droit le Poëte commence
icy par une exclamation, & pro-
teste qu'il abhorre ceux qui se ser-
vent des Muses sacrées en choses
vaines & profanes. Je ne diray-point comme il
l'a tesmoigné depuis, mesmement en sa Muse
Divine, & plus nouvellement en sa docte Semai-
ne. Oeuvre dont la beauté & l'utilité donnent
autant de contentement que son arrivée a apor-
té d'estonnement; voire que le Tems ny l'envie

ne pourront esbranler, comme basti sur la verité qui ne peut perir. Je parleray seulement du present Poëme, qu'il a reveu, augmenté, & repurgé des fautes nées sous ceux qui l'ayants arraché de son Iardinet de Poësie, pour le transplanter dans les Muses r'alliées, & depuis, dans le Parnasse des Poëtes, ont changé l'intitulation de la piece, celé le nom de l'Auteur, & corrompu les vers en une infinité de lieux: faute jointe à la malice, & cousine du sacrilège. Voicy donques vrayment le Trezor des Trezors, dont le sujet n'a bezoin d'autre intitulation, & qui comme tel, n'ayant faute de rien, nous donnera assez de sujet, sans rien mandier ailleurs: & par la varieté de ses richesses, nous fera jouir d'une matiere autant profitable qu'agreable, & aussi veritable que rare, comme nous verrons cy apres.

b Il taxe, en passant, ceux qui ne chantent & soupirent que d'amour, qui vrayment infectants le Monde, n'y servent qu'à corrompre les bonnes mœurs, dont il deteste la fole Poësie, telmoin ce qu'il leur dit ailleurs, par ces vers,

*Atants que vous sert-il, d'une veine si vaine,
D'escrire tant de vers pour descrire une peine
Qui fente, vous apporte un vray destournement,
Ne parlants que d'Amour, chanson tant rechantées
Vous faites qu'à voz vers nulle amour n'est portée, &c.*

c Il ne parle point icy proprement de ceux qui par fois entremeslent des vers dans leur proze. (bien qu'il y faille apporter beaucoup de prudence & de dexterité) mais de ceux qui plus versificateurs que Poëtes, trempent l'aile à tous moments, & meslants le stile trivial & prozaïque au langage celeste de la Poësie, abuzent du nom sacré de Poëte.

Ce

Ce n'est pas a tout , (mon Tout ,) que de bien ca-
queter,

Car il faut quelque-fois, en parlant, profiter.

Je veux ^b te prezantant un prezent profitable,

Maintenant maintenir une chose incroyable.

Je veux voler plus haut qu'onq ma plume n'a fait,

Aussi ^c le vray Poëte a plus que d'un object:

Voire donnant lumiere aux choses tenebreuzes,

Aux rudes quelque grace , & croyance aux don-
teuzes,

Je veux, ^d poussé du Dieu sur Parnaſſe adoré,

Te donner, veritable, un Poëme doré.

^a Nostre Poëte n'estime que le principal gize à estre fardé d'un beau langage. Car de fait, ce n'est pas qu'il rejette le bien dire : tesmoin la beauté de ses inventiōs, l'énergie de ses termes, la tissure de ses vers, l'aplicatiō des mots propres, & la diversité de ses ornements. Mais il n'affecte un simple caquet Rhetoricien, ny l'embarassant babil du dialecticien, ny la langue captieuze & sophistique, & abhorre cette sote & prezomteuze moquerie du Satyrique. Il veut donc passer outre en son discours, non par celuy qui n'est que trop vulgaire, & ne s'estend qu'à la superficie, mais avec raizons tresfermes, & tirées des entrailles des choses, veut profiter au public. Ainsi il mesprize l'eloquence d'un Demosthene, Chrysippe & semblables, si elle n'est acompagnée de l'utilité: pensant, que s'il en uzoit ainſy, faizant profession de choses si sacrées, elle ne luy serviroit que d'oprobre.

^b Il declare icy comment il veut profiter, ne voulant-point que son parler soit semblable à l'arc de la nuée, ou à l'aparence del'Aube du jour

qui semble quelque chose à la veue, & n'est rien en effect : mais plustost au Soleil , realement tresutile & tresbeau. Il promet donc de donner un prezent profitable , & vrayment est tel. Car celuy qui l'a une fois receu, n'a afaire (apres Dieu) d'aucune chose qui soit au Monde, comme estant l'unique antidote & medecine pour les maladies quelles qu'elles soyent, le vray restaurateur de la vieillesse, & le trezor sans fin de toutes richesses. Ce qu'il promet & pretend montrer par la continuation de son discours. Mais tout ainsy que le sujet est plus occulte & sublime, la meditation en doit estre plus haute. Pourtant, puisque le premier sujet de ce discours est tel, qu'il n'est non plus comprenable au sens, que Dieu mesme, il sera contraint de prendre les ailes del' Aigle , à fin de voler jusques au centre du Soleil esblouissant , & en rapporter telle illumination que les yeux del'humain entendement le pourront aucunement concevoir. Voila pourquoy il se dispose à rechercher à ce coup le plus beau sujet, apres Dieu, de la sacrée Poësie, montant du ruisseau jusques à la vraye source.

c Le Poëte qui n'est meslé , & ne fait traiter de toutes matieres dignement & selon leur qualité, n'est pas vray Poete. Aussi Homere entre les Grecs, & Virgile entre les Latins, ont merité ce vray titre, & le montrent par leurs escrits: & nostre Poete, qui le merite aujourd'huy en France, le tesmoigne luy mesme par les siens. Mais il se trouvera difficilement un sujet plus digne de ce divin exercice que cetuy-cy. Car cette riche matiere comprend en soy le mystere de la Creation du Monde , & des grandeurs & merveilles de Dieu : estant un vray Soleil, donnant lumiere,
pour

pour certain , aux chozes tenebreuzes. Tout ce que la voûte du Ciel englobe n'est qu'une lumiere recelée sous un monstrueux voile d'obscurité. Ce que tesmoigne bien le peu de durée & la ruine de toutes choses. Car tout ainsi que la lumiere est cause de la vie, ainsi sont les tenebres celle de la Mort. Mais Dieu par un juste jugement les a associées à la lumiere, afin que tout perist en son tems , & la corruption & generation des choses naturelles ne cessast jamais. L'homme aussi est du tout aveugle , & a bezoin que ses tenebres soyent illuminées par la lumiere , laquelle du-tout celeste & astrale , esclairecist la vue de l'entendement. Ainsi une lumiere reluit par l'autre , les tenebres estants discutées, & l'esprit n'estant plus captivé par une supine ignorance, se peut librement adapter la celeste impression, par laquelle il chasse hors la doute, & polist les chozes rudes & raboteuzes, leur dōnant quelque grace, comme le Poete dit qu'il veut faire icy, où de fait , il marie dextrement au doux stile de la Poésie une haute matiere de Philosophie, & montre facile ce que la plupart tiennent impossible. *¶* Dieu seul est le vray Phebus, pere de clairié, & juste distributeur de lumiere. Pource le Poete se dit poussé d'iceluy, suivant en celà les vrayes Sages, qui tous ont confessé tenir leur savoir de Dieu. De fait ce sujet est si divin, principalement en la seconde operation, comme le Poete declare amplement , qu'il est & a esté tousjours impossible , & sera à tous ceux qui viendront apres nous , de le cognoistre d'eux mesmes , comme estant un secret qui fuit la cognoissance des plus grands & experts Philosophes du Monde. Car toute la raizon rezonnante du logicien, avec celle

le d'Empedocle, & d'Aristote, voire toutes les experiences naturelles defaillent en cela. De sorte qu'à bon droit Hermes trois fois tresgrand dit, *Je ne tien cette science que par l'inspiration divine.* Alphidius de mesme, *Saches, mon fils, que le bon Dieu a rezervé cette science pour les posterieurs d'Adam.* Geber affirme le mesme en sa Somme, disant, *Nostre Science est en la puissance de Dieu.* Voila pourquoy, prenant pour ailes ce chariot de lumiere, le Poëte s'en vole sur le mont Parnasse, où Phebus prezide, & ayant recherché tous les creux & caveaux de cette montagne sacrée, a en fin descouvert une riche quarriere d'où il tire de quoy bastir & construire non un Poëme plombé, mais un Poëme vraiment doré, doré en l'ornement du discours, & qui plus est, doré en la verité des choses, dont il va gratuitement faire part à tous ceux qui s'en rendront dignes. Je say que nos chercheurs de Midi, à cette nouvelle, dresseront aussy tost les oreilles, & voudront en guise des anciens Argonautes, s'embarquer à la cōqueste de cette riche Toizō, mais je leur cōseille de differer un peu leur embarque mēt jusques sur la fin du discours de nostre Poëte. Cependāt ils pourrōt prendre avis s'il y aura de la tempeste pour eux, ou si, ayants vent en poupe, ils pourront aborder au port de sauveté.

*Et te jure^a qu'aucun craignant de faire faute,
N'a desouvert encore une chose si haute:
Mais ce n'est-point à toy que doit estre celé
Ce que sans pratiquer le Ciel m'a revelé.
Puis,^b tu n'en vzeras, tant je t'estime sage,
Pour de ton glaive armé de poison & de rage
Moissonner tes haineux, ny pour faire au gozier*
Des

Des grands Roys pour regner, pendre ton fer meur-
trier:

Ny pour montrer encor maintes pierres Indiques,
Qui devixent l'or fin sur tes doys magnifiques.
Ny pour, riche en habits, dans de l'or te porter,
Mais pour c^{est} sobrement vivre, & le pauvre assister.

a Le soupçon legitime engendre une crainte de mesme, principalement lors qu'il se presente à nos yeux quelque aparance de mise ou tresbuchet sousterrain. C'est ce qui fait que nostre divin Poëte proteste à son fidelle amy qu'aucun n'a ozé devant luy reveler un si grand secret, & luy veut faire entendre que si l'amitié qu'il luy porte n'enfloit sa voile, il iroit costoyant prudemment la rive à luy cognue, pour y faire aborder son vaisseau chargé de sa conqueste, plustost que de prendre la haute mer & s'abandonner au libre choix du pirate, pour se faire descharger à credit de la riche matiere qui maintient son navire roidement balancé contre l'orage. Il fait & tesmoigne que les Sages ont tousjours estimé fort dangereux de voir Diane nue, tesmoin le pauvre Acteon, qui changea son corps humain en beste, & son front ordinaire à des cornes de de Cerf. Il n'ignore aussi la substance de l'Oracle sacré, qui deffend de jeter les perles devant les porceaux. Dont à bon droit on a craint de faire faute. Que si cette rare Marguerite estoit vne fois estalée sur le Theatre universel, il n'y auroit aucun des spectateurs qui aussy tost ne la dezi-
rast, & ne courust apres cette Atlante. Le brava-
che soldat quitteroit ses armes, le bien-dizant
avocat, son Bartole, le medecin ses Dieux, Hy-
pocrate, Galien, Avicéne, & l'Anatomiste sa cha-
rogne.

rogne. Voila pourquoy les Philosophes qui nous ont precedez, comme dit Alphidius, ont caché leur principale intention sous divers enigmes & innombrables equivoques, afin que la publication de cette science occulte ne ruinaft le Mōde. Car outre la confuzion fufdite, le labourage cefseroit, le trafic feroit perdu, & n'y auroit perfonne qui fe vouluft meller de travailler, ayant en fa puiffance ce comble de contentement, & ne fe fift acroire noble pour son argent, dont on pourroit bien dire, comme tresbien rencontra quelqu'un sur cette noblesse bafarde,

*Adieu valeur, adieu science,
De Noblesse les deux piliers,
Puisqu'on voit qu'un peu de finance
Annoblift les Gallefretiers.*

C'est pourquoy Hermes s'excuzant, au commencement de son livre, dit, *Mes enfans, ne pensez-point que les Philosophes ayent caché ce grand secret pour envie qu'ils portent aux gens fçavants & bien instruits, mais pour le cacher aux ignorants & malicieux.* Certes il y auroit auffy dequoy se fâcher à bon efscient: car comme dit Rosinus, *Par ce moyen l'ignorant feroit semblable au fçavât, & les meschants en uferoyent, au détriment de tout le peuple.* C'est ce que nostre Poëte veut faire entendre, comme nous verrons maintenant.

b Il prie & commande icy tacitement à son intime amy de ne deceler ce secret des secrets, & luy objecte, outre ces incommoditez, quatre malheurs capitaus qui viendroyent auffy tost à fucroistre, à fçavoir, la vengeance, l'ambition, le luxe, & la vanité. Certes nous cōcevons, outre vne infinité d'autres, ces vices déteftables, en nostre premiere generation. Nous les mettons de pouvoir en action si tost que nostre jeunesse vient

vient à bourgeonner: & ne commencants quazi qu'à espanir la premiere fleur de nostre Printems, voicy aussi tost le mouvement douloureux, vray prezage du prochain enfancement de ces monstres hereditaires malagmez & incerez en nostre premiere matiere & substance. Si bien qu'il ne reste que l'eau convenable pour avancer la maturité de ce fruit dangereux. Mais où la trouveron-nous, qu'en cette herbe generale qui est convertible au bien & au mal, & sans laquelle ces monstres ne peuvent naistre, vivre, ny atteindre leur parfaicte maturité? Si maintenant il estoit dangereux de decouvrir l'herbe qui evacue le sang d'un, de deux, ou de pluzieurs hommes, à plus forte raizon devroit-on receler, voire enterrer le secret qui feroit distiler le sang d'un million de creatures humaines, & desborderoit une mer de cette noble & vivifiante liqueur. Car si une ame Neronne possedoit ce solide & sans fin augmentable nerf de la guerre, quelles horreurs, quelles cruautez, quelles furies ne pousseroit-elle dehors? Quelle seroit la digue & levée si ferme qui peust arrester la violente course de ce torrent? Certes il y auroit à craindre que renversant la palissade, & perçant les flancs, elle culbutast tout, & respendist ses inondations sur tous également. L'ame feinte & masquée d'un ambitieux Nemroth seroit-elle plus arrestée en ses mouvements? Que si elle possedoit cette riche torizon, ne voudroit-elle pas essencifier ses conceptions crayonnées en Idée? Seroit-il bien possible qu'elle se continst si long tems sans jeter realmente les fondements de ses chasteaux bastis en Espagne, & les pozer non seulement en France, mais par tout l'Univers? Si sans la jouissance
de cet

de cet inestimable Threzor, aucuns se sont bien ingerez si avant, que d'attenter non seulement à la Monarchie, mais au Monarque mesme, (tesmoin l'accès de la sievre pestilencieuze, dont la France a esté travaillée si long tems, & auquel elle a pensé rechoir durant la jouyssance de sa pleine santé) que pèsez vous, s'ils le possedoyent, quel seroit le remede convenable pour apaizer l'insatiable appetit de ces estomacs gloutons de domination? Vn Heliogabale se pourroit-il accommoder à la diette quarantaine? Le fabuleux Phenix & la rare Remore seroyét ils en assésurée dās leurs cachez manoirs? Lepileptique mouvement des danseurs ne saiziroit-il pas le cerveau & tous les membres de cet heureux possesseur qui seroit enclin à cette folie? Le paillard se contenteroit-il d'une courtizane? Le paizan de son bureau, le marchand de sa sarge, le gentilhomme de son satin? Ne voudroyent-ils pas tous briller de clinquāts à l'Espagnole, & se porter dans l'or, cōme dit nostre Poëte? Le galeus ne couvriroit-il pas ses doys de maints diamants & rubis, afin de cacher ceux de sa gale par de plus precieux? Bref, je pense que les valées voudroyent estre montagnes, & celles-cy nuées? Les ruisseaux une grande riviere, & celle-cy la pleine mer. Et ainsi verroit-on une confuzion universelle, & un Chaos plus veritable que celui d'Ovide. Ce qu'estant convenable d'obvier, oyons nostre devoir que nous propose nostre excellent Poëte.

Il dit qu'on doit seulement rechercher ce Trezor pour vivre sobremēt en tout & par tout & assister les pauvres, ambition à la verité sainte & profitable autant pour l'ame que pour le corps: dequoy je ne puis discourir icy plus au long,

long, puisque ce saint sujet s'offre plus ample-
ment cy apres. Car voicy pour commencer à
entamer une si belle matiere, où nostre auteur
gardant l'ordre requis à l'intelligence de cette
science, & pour nous y donner plus facile en-
trée, nous montre la procedure de la Nature
en la generation des metaux.

*Or en ^a l'age lointain, que l'equitable Astrée,
Estoit, non encore Astre, icy bas honorée:
Que ^b Ceres, que Denis, que Priape germant,
Sans semer, sans tailler, sans planter nullement,
Ex plaines, ex costaus, ex rians jardinages,
Raportoit les espyz, les raizins, les herbages:
Qu'on ne voyoit briller la fureur sous le fer,
Ny renverser les pins pour traverser la mer:
Que les beufs ne mouroyent frapex des mains hu-
maines,
Et l'avarice encor n'avoit borné les plaines.*

a Le Poëte voulant commé toucher au doy la
premiere voye de Nature, & minuter le com-
mencement de son operation quant à la genera-
tion particuliere des metaux, nous propose icy
l'âge generalissime de tous âges, par la lustræ
non encores corrompue, par la multiplication
fraichement commandée de la bouche du Crea-
teur, & par toutes les commoditez & plaizirs
arrivâs sans peine. Ainsin il nous met devant les
yeux la reculée antiquité, objet de la matiere
qui est la generation de l'or & des autres me-
taux, sujet de son Tresor des Tresors.

b Avant que passer outre, il faut icy remarquer
une grace, & comme un don particulier à nostre
Poëte, d'entrelasser parmy les diverses fleurs de
ses

ses Poëmes, sans contrainte, & comme insensiblement, des rapports ores à deux, ores à trois, ores à quatre colonnes. L'en donneray à la curiosité des lecteurs ces exemples; dont cetuy-cy tiré du second jour de sa Semaine, est à deux colonnes, ou vers coupez:

*Le Loup joyeux de sang, le hibou malheureux,
Escumeur de la nuit, hôte des bois ombreux,
En-vain cherchant l'espais, en-vain cherchant les ombres,
Des plus obscures nuits, des forêts les plus sombres,
Feroit sonner ses pieds, feroit pleindre sa voix,
Tousjours de jour ex chams, tousjours de jour ex bois.*

J'en ay remarqué un semblable dans sa Muse divine, en la vocation des Gentils. A trois colonnes, outre celuy que nostre texte nous fournit, je rapporteray cet exemple puizé dans ladite Muse divine, au Dialogue de l'ame & de Christ:

*Bref, le ris, le baizer, & l'agréable cours
De mes yeux, de ma bouche, & de tous mes discours,
Sur tout arreste, embasme, entièrement contente,
L'humain regard, la leure, & l'oreille escoutante,
Mais ce glu, cette odeur, ce plein contentement,
T'est sans force, te put, t'engendre du torment.*

A quatre colonnes, j'en allegueray ce seul exemple du settiesme jour de la Semaine, où il semble qu'il ait esté d'autant plus heureux que ce rapport est plus riche & difficile que les autres,

*Le cliquetis, l'esclair, la pointe, la fureur,
Des armures, des feux, des estocs, du vainqueur,
Estourdift, esblouift, outre-perce, desnie,
Les oreilles, les yeux, l'adversaire, la vie.*

Ses escrits artificieux nous fourniroyent encore d'une autre sorte de rapport, qui se fait dedans un mesme vers. Mais cette façon estant plus ancienne & cōnue, nous la laisserons maintenant pour reprendre nos brizées.

Bref,

*Bref. ^a en l'âge doré, s'il le faut croire ainsi,
Nature qui de l'homme avoit plus de souci,
Ayant fait l'or ex creux de la Terre profonde,
Le pouffoit d'elle-mesme aux yeux de tout le Mōde:
Et le Monde, au bezoin, saoulant ses cofres d'or,
Ne s'enqueroit content, d'où sortoit ce Trezor.*

*Il descrit icy les felicitez du premier âge,
nommé doré par les Poëtes, & par eux collo-
qué, non sans mystere, sous le regne de Saturne.
Age où le fer n'avoit encore esté batu en lames,
où la Terre de son gré, sans cognoistre le soc de
la charrue, enfantoit ses fruits, & de mesme pouf-
foit, comme pour parade, ses grains d'or, brillans
parmy l'arene des rivières, & sur les croupes
des montagnes. Or en leur fraiche generation
nos premiers parents apercevants ces chozes, &
ayants encores le jugement solide, acompagné
de la science & cōnoissance interieure des Crea-
tures, par lequel le premier homme jugea incon-
tinant le naturel de tous les animaux, seurent
aussy tost la vertu & propriété que la Nature
couvoit sous cette esblouissante couleur : & ti-
rants le vray Soleil de ce Soleil terrestre, le
mirent en uzage pour le corps & la santé. Ain-
sy l'or reluizoit par tout en vertu & en quantité:
mais estoit plus requis pour sa vertu, n'en ayāts
les hommes à faire pour autre sujet. Car le par-
tage de la Terre n'estoit encore fait, la balance
n'estoit en uzage, l'avarice n'ostoit le doux som-
meil aux humains, & ne trotoit ce fâcheux mot
de *Tien* & *Mien* en la bouche des hommes. L'or
estoit cōmun, & n'y avoit rien de plus precieux
ny plus mesprizé que l'or Mais la sage Nature,
prevoyant que la malice des successeurs feroit
que*

que ce metal seroit la ruine de tout le Monde,
fit en sorte qu'il ne se peust aizement trouver.
Aussi n'eust-il esté descouvert sans la trop cu-
rieuze veue de celuy qui premier l'arracha du
ventre de la Terre, dont pour l'abus qui s'en est
ensuivi, le Poëte se plaint au Troisième jour
de sa Semaine, quand il dit,

*Mais bien fut malheureux ce penetrant Lincée,
Qui dardant les rayons de sa veue insensee
Dans les profonds secrets des cavains infernaux,
Fut connoistre au Soleil le Soleil des metaux.*

Mais oyon maintenāt les particulieres raisons
& les effects du mescontentement de la nature.

*Mais^a depuis qu'au desceu de la simple Iustice
Les Mortels eurent fait trop immortal le vice:
Qu'on vid trembler l'ivroye ex guerets fromēteus,
Et le chāpestre ex chams paistre en doute ses beufs:
Nature se faschant de l'Humaine nature,
Cacha l'or precieux dedans la Terre obscure.
Humains, non plus humains, dit-elle, en le cachāt,
Vos maux feront changer le pur or en argent,
Le pur argent en fer, & puis le fer encore
En l'airain, dont le front de fauve se colore,
Puis ce fauve metal en l'estain passissant,
Puis ferez l'estain pasle estre plom noircissant.
Quand^b vous estiez parfaits, je tendoīs à parfaire
Tous les metaus en or, & rien n'estoit contraire.
Ores, quoy que je tende à les rendre parfaits,
Divers empeschemens nuiront à mes effets,
Voire & pour les trouver, il-faudra que l'homme
entre
Par les portes d'horreur, dans le terrestre ventre.*

*a Si tost que cette monstrueuze Hydre, enfan-
tée par la dezobeissance d'Eve, & fomentée par
la cre*

la credulité d'Adam , pour estre en heritage à toute sa posterité, cōmença à pulluler ses testés: Nature, passissant de voir ce hideux animal infecter l'humain lignage, & craignant qu'imbeur de son pernicieux venin, il la violast, s'enfuit, & cacha son trezor doré dans le profond centre de la Terre , ne laissant à l'or que l'aparence du lustre qu'il avoit au-paravant. C'est ce que veut dire nostre Poëte, descrivant icy sommairement les maux que le vice a attrainez au Monde.

Or sur le changement de ce premier âge en celui de fer, j'ay remarqué au premier livre de ses Pescheries , ce trait qui n'a point mauvaize grace,

*Tost apres les plus obstinez
Se virent ailleurs destinez:
Qui du fer escorche la Terre,
Qui bat, qui cend la cimeserre,
Qui verse les arbres plus hauts,
Qui subtil, en creuze des naus,
Qui pousse, escumeur, en trafique,
Qui s'en sert pour la guerre inique:
Tout changea, &c.*

Pour ne passer icy legerement ce qu'il dit que Nature a caché l'or, il faut savoir que le sens de cacher, est du-tout allegorique. Car jaçoit que l'or ne se trouve la pluspart, qu'ez profondes entrailles de la Terre, si est ce qu'on le trouve aujourd'huy en plusieurs endroits des Indes dans le sablon des Rivieres , comme nous dirons en son lieu & au pied des montagnes, enterré seulement de la profondeur de deux pieds, Aussi faut-il considerer ce que dit Rasis , au livre de la Divinité, *Sachés que les choses naturelles sont par un si subtil artifice concatenees ensemble, qu'en chaque chose est chaque chose en pouvoir, quoy qu'on*

qu'on ne la voye en effect. Et Albert, au livre des minéraux, dit que l'or se trouve par tout, parce qu'on ne voit aucune chose elementée dans laquelle on ne trouve naturellement l'or au dernier raffinement. Puis, il prouve que la plus grâde vertu minerale est en chaque homme, & principalement entre les dents. Ce qu'affirme le docteur Penot, disant avoir esté trouvé de l'or fin en grains longuets entre les dents des corps morts. Nature ne l'a-telle donc pas bien caché, puisque l'homme cherchant l'or ailleurs, ne se prend garde qu'il ressemble celuy qui cherchant son asne, estoit monté dessus. Qui pis est, il tient à toute heure la miniere d'or dans sa main, & ne la cognoist point; & quand il la cognoistroit, il ne l'eust tiré sans la permission de ladite Nature, & l'aide de l'Art. Voilà dōques l'or bien caché, voilà ses profondes cavernes, & voilà en fin, ô mystere! l'or du siecle doré, mué au plus profond centre de l'or mesme. Nature avoit raison, Dieu le voulant ainsi. Car il n'estoit pas raisonnable que celuy qui avoit tant mesprisé la lumiere, & embrassé si fort les tenebres, jouist de la veue de cet Astre resplendissant. Cette Geantomachie du peché menaçoit déjà l'humain lignage de destruction totale. Nature redoutoit aussi quant & quāt la retrogradatiō de ce beau Soleil terrifié jusques à la forme du plomb vil & abject. Voilà pour conclurre la raison generale & particuliere pourquoy l'or est si caché aujourd'huy, & ne brille plus par tout, comme il faisoit sous le regne de ce premier Roy de Crete.

6 Dieu avoit au commencement créé toutes choses bonnes & parfaites, mais la cheute de l'homme, introduisant avec elle les maladies, &
finale

finalement la Mort , introduizit aussi les maladies & la mort des metaux. C'est surquoy s'excuze icy la Nature; & les empeschements qu'elle met en avant , sont les maladies des metaux imparfaits, qui n'est autre chose qu'une humidité superflue, adhierante au Mercure, & un souphre combustible se renant au souphre naturel & incombustible. Or tant que ces deux superfluitez demeurent , les metaux sont malades, perissent & meurent finalement. En cette sorte lors qu'à l'eau adhierante au Mercure desdits metaux, survient d'autre eau des nuées, l'humeur radical, ou Mercure est noyé , & tout le metal se rouille & perist petit à petit. D'autre part , si au Souphre naturel & metallique arrive davantage de souphre combustible, soit par l'ignorance des Alchimistes, en leurs cementations, & calcinations, ou par la faute des fondeurs , le soufre combustible s'augmente & s'enflambe, dont il destruit le metal, & le consume. Ainsi s'ensuit la mort d'iceluy. Car l'esprit s'envole , forcé par ces violents efforts, comme ne pouvât long tems demeurer en un corps sale, maladif & infect. Si bien que cette crasse cauzant l'imperfection des metaux , empesche que la Nature ne peut du premier coup en faire de l'or : comme nous dirons cy-apres plus amplement.

*C'est pourquoy l'œil ravi, void des riches metaux
La garde^a ores commize aux dents des animaux.
Les serpents caverneux, & les dragons terribles,
Voire & les noirs Démons, hostes des monts horribles,
Resistent courageux, à ceux-là que le gain
Pousse à fouiller, hardis, dans le terrestre sein.*

B

Mais quoy ? Lon^b s'est enquis , tant la nature humaine

*Preferre au doux repos, souvent la dure peine,
Lon s'est enquis plustost d'où le metal provient,
Que pourquoy tant caché Nature le détient.*

a Le Poète décrit icy brievement la peine qui acompagne ordinairement ceux qui sont trop adonnez à la recherche des veines profondes des mineraux: & touche les hazards auxquels se trouvent quelque fois enveloppez les miniers, leur proposant les morseures des bestes venimeuzes, la peur Panique qui les acompagne le plus souvent, & outre cela l'illuzion, & les embusches Diaboliques, lesquelles, comme il est advenu souvent, les aveuglants par l'aparition d'une veine fantastique, les incitent à creuzer tousjours, sans se donner de garde que tout à coup ils se voyent baignez jusques par dessus la teste, ou estans acablez par les pieces des rochers, perissent la pluspart miserablement. Agricola raconte en un Dialogue nommé le Berman, qu'en une mine d'Annenberg en Allemagne, nommée la Corinne Rozée, un Demon tua tout à un coup douze miniers: de sorte que ladite mine a esté delaisée, quoy qu'elle regorge en argent. le laisse à part les maladies, mauvaizes couleurs, treblements de membres, & en fin la brieve vie qu'en rapportent la pluspart de ces perceurs de montagnes.

b Il démontre en suite la vanité de ces chercheurs metalittes, lesquels devoient, avant que descendre dans ces gouffres effroyables, savoir pourquoy Nature a tant caché les metaux, & ne les fait esclorre sur le dos de la Terre, comme

me

me elle fait les vegetaux & animaux. Car par ce moyen, ils fussent plustost parvenus à la possession de la vertu & utilité, que de la veue & maniment de ces corps solides, lesquels demeurâts en la forme de leur lourde masse, ne profitent en rien: mais sont plustost cause de mal que de bien à la vie humaine. Veu que comme dit nostre Poëte par cette belle sentence, au troiziesme jour de la Semaine,

*L'Or en ce tems ferré qui de vertu n'a cure,
Est des vices humains l'inhumaine pasture,
Un charme de l'esprit, apast des desloyaux,
Semence de soucy, element de tous maux.*

Nous quitterons donques ces entreprizes facheuzes à ceux qui aiment mieux la coque que le moyeu, l'ombre que le vray corps: & procederons par voye de composition à la vraye anatomie des metaux & mineraux. Mais avant que venir à leur particuliere generation, nous deduirons la production generale. Et ainsin endoctrinez en la vraye connoissance de la creation de toutes les parties de nos sujets, nous parviendrons aizement à la parfaite construction du corps metalique. Lequel rezolvant apres derechef en ses parties, nous pourrons sans faillir, imitâts Nature où il sera necessaire, parvenir par une exuberante decoction à une vertu seminaire & multipliante des metaux. Dont pour bien entendre nostre Poëte, en ce qu'il châte tresdoctement de la naissance de ces corps astrez de nostre basse Astronomie, il faudra prendre la matiere un peu de plus haut. declarant comme la Nature besoigne ez antres de la Terre. Ainsi l'on apprendra en quoy l'art la peut ensuivre, & consequemment quelle est la matiere requize pour les parfaire

sur terre. Car en cecy consiste le principal but où doit vizer le vray Philosophe, comme Geber l'en exhorte au commencement de sa Somme: & Avicenne defend de s'entremettre de pratiquer cet art Royal, si premieremēt on n'a connu le vray fondement & matiere des mines. Nous commencerons donques à la generation de la matiere generale des metaux, qui est le Mercure. Nous pozerons six chefs, & viendrons premierement à ce qui est meu, secondement à ce qui fait mouvoir, tiercement au lieu ou terme d'oū vient ce qui est meu, quatriesmement au lieu où il est porté, en cinquiesme lieu, ez voyes par où il passe estant engendré, & finalement à ce qui excite le moteur.

Ce qui est meu est la matiere du Mercure, laquelle n'est autre choze qu'une humidité visqueuze & subtile, comme dit Albert, & Geber qui affirme le mesme en sa Somme, & Aristote, qui dit au quatriesme des Meteores, que tous simples qui sont congelez par le froid abondent en leur premiere matiere en humidité aqueuze. Il faut à prezent considerer que cette matiere aqueuze remplist tout le ventre de la Terre, & est un suc coagulable, lequel est la premiere matiere du Mercure & la plus reculée des metaux, engendrant en outre toutes choses par le moyé de son agent, qui est le moteur, car elle ne peut produire soy mesme, & cet agent n'est autre choze qu'une façon de terre minerale, qui est comme la cresse & graisse d'icelle, laquelle Nature, comme toute savante, adjoint à la matiere visqueuze. Ainsi se produit le Mercure de ces deux agent & patient, ou humidité visqueuze & terrestre citée subtilisée, & par ce moyen est double,
ayant

ayant en soy son souphre ou terre, qui ne differe d'avec l'humidité visqueuze, sinon entant que ladite terre est plus cuite, & par consequent plus espoissie, & en un mot, un Mercure joint à son soufre homogene inseparablement. Ainsin entrent en la generation du Mercure deux humiditez visqueuzes, l'une au dehors & extrinseque, que nous avons nommée patiente, l'autre au dedans intrinseque & agente. Lesquelles sont tellement meslées ensemble, que toutes deux ne sont qu'une simple matiere, laquelle ne peut en partie estre consumée par le feu, qu'elle ne le soit entierement. De cette admirable mixtiō est procréé le Mercure que nous voyons cōmunément. Ce que nous certifie Arnold de Villeneuve quād il dit que ces deux susdites matieres sont conjointes parfaitement dans le Mercure, & le terrestre retient l'humide avec soy ou l'humide l'emporte. Le mesme affirme aussi Albert le Grand, qui recherchant les cauzes des compositions metaliques, a tresbien remarqué, considerant pourquoy l'argent-vif est tousjours mouvāt, que c'est pource que l'humidité surdomine en la partie terrestre, comme par mesme raizon, savoir par leur mistion indicible & univoque, le terrestre dominant sur l'humidité, est cauze que l'argent-vif ne mouille les mains, ny aucune chose qu'il touche, excepté ce qui est de sa nature. Quant au troiziesme poinct, à savoir le lieu ou terme d'oū vient ce qui est meu, ce sont les cavernes des terres minerales, comme tesmoigne Albert en son livre des Simples metaliques. Et en cecy s'accordent avec luy Geber, Aristote, Arnaud de Villeneuve, Bonus Italien, &c. Le quatriesme poinct est le lieu, où il est porté: pour lequel il-faut

B }

considerer que Nature ne pouvant estre oyzive, pousse le Mercure à recercher son agent, lequel nous appelons communément Souphre, qui est en mesme degré, faizant comparaizon de luy à l'argent vif, que la prezure en la comparant au laiët, l'homme à la femme, & l'agent à la matiere sujette. C'est donc vers ce lieu où le Mercure est naturellement porté par la Nature, comme enseigne Isac Holandois en son livre des euvres mineraux: qui dit en outre, touchant le lieu où il passe, que le Mercure venant premierement à estre converti en une exhalaizon, s'évapore par les ouvertures des mines, qui est son seul passage. Or ce qui excite le moteur se fait par un mouvement exterieur, qui n'est autre chose que l'actiion du Ciel: comme en cecy sont d'acord tous les Philozophes tant ancieas que modernes. Dont nous conclurons, que par l'infatigable mouvement des flambeaux celestes, pleins d'un feu actif, la Terre est comme engrossée & fécondée, & recevant cette influen ce, est d'autre costé pleine d'un feu vaporeux, que la Nature alimente d'une eau minérale, par la concoction de la matrice de la Terre, & prend corps, devenant un suc coagulable, par le moyen de ce qui meur, qui est la viscozité terrestre. Donques la matiere trouvant son agent exterieur ou prezure, devient une terre qui contient en soy la matiere du haut Ciel, comme tesmoigne Penot en ses axiomes Magiques. Ainsi naist le Mercure des Philozophes, qui n'est autre choze que l'esprit du Monde, devenu corps au centre de la Terre: duquel nous parlerons plus amplement en son lieu. Procedon donques à la generation des metaux, qui se fait de la terre minérale que le docte

Liba

Libavius appelle Chalcanteuze : Metaux ayants pour matiere le Mercure, & pour forme le Souphre ou agent exterieur qui le congele. D'où vient que le Mercure est dit la mere, & le Souphre le pere des metaux, le Mercure principe feminin, froid & humide, & le Souphre principe masculin, sec & chaud : cōme ledit Libavius tesmoigne & en discourt plus amplement en son livre de la nature des metaux. Or des metaux aucuns sont parfaits, autres imparfaits. Les parfaits sont ceux que la nature a amenez jusqu'au terme absolu du genre metalique, & sont Argēt & Or. Donc pour passer outre, nous reviendrons à nostre Poëte, que le Lecteur pourra plus aizement entendre par nostre introduction precedente.

*Donques^a l'or esclatant, Roy de toute la bande,
Ce metal traine-gens, qui chaud, sur tout cōmande,
Vient d'un^b Souphre subtil, par, & rougement joint
Au blanc & vif argent, qui pur, ne brûle-point.*

a Ainsi que le Soleil celeste est le centre du Ciel, & Roy des Estoiles, principalement des Astres estivaux, le Lion le Roy des animaux irraisonnables, & l'homme de tous les animaux: Ainsi l'Or est le centre, Soleil & Roy des metaux, & la creature la plus noble que Dieu ait créée apres l'homme. Car il n'y a rien au Monde qui soit de son genre ne rien si precieux, pourtant est & devoit-il estre l'ornement des Roys & Monarques.

b L'Or est donques le plus parfait metal, subsistant d'un tresmeur & trespur Mercure & estant par la force d'un tres-excellent Souphre, cuit & mixtionné aveques luy, est rendu tres-forme.

trescompact, & orné d'une teinture citrine, & en somme n'est qu'un Mercure tresexquizement cuit & tresconstamment coagulé. Car quand le Souphre rouge & pur se mesle avec le blanc clair & pur Mercure, il congele ledit Mercure, & lors cette matiere devient un jaune & reluizant Arsenic, plus subtil & plus pur que l'Arsenic blanc, & le plus grand venin du Monde. Que si un grand & puissant cheual en avaloit une once, il mourroit sans doute: comme tesmoigne Isac Holandois en son premier livre des mineraux. Car ce venin s'adresse du premier coup au cueur par une vertu magnetisme, & de là s'espand en un instant par tous les membres, infectant mortellement par tout où il passe, & cauzant ainsi le trespas, non seulement à l'homme, ains à tous animaux également. Mais par longueur de tems, & par l'action du moteur externe & interne, le venin se recule dans l'interieur de la substance de l'Or, ramenant au dehors la partie familiere à Nature. De sorte que cette matiere qui paravant estoit un tresgrand & funeste poison, devient maintenant par le pouvoir de l'art une medecine tres-excellente. Car cet axiome est certain,

*Quand la chose qui est dans le centre
d'un sujet en pouvoir, vient en action,
la chose diffuse par effect en la circon-
ference, se cache au centre en pouvoir.*

De sorte que l'or mis en action devient l'unique ferment de la vertu Solaire, existant volatile & spirituel dans les choses radicales des
metaux

metaux vegetaux & animaux. Ce que ne devroyent ignorer nos medecins putatifs ; en outre nos tireurs de teintures devroyent considerer que l'or en son manifest est bien citrin, mais en son ocult extremement rouge. Pource n'est-il pas seulement teint luy mesme, ains donne une teinture abondante aux autres, & est un principe & seminaire du Souphre parfait. Il porte en son front la chaleur seche moderee, & cache en son profond le feu de la mesme Nature. C'est pourquoy il a en soy la semence masculine, & une splendeur amiable & attrayante, dont il est courtizé de tout le monde. Il imite la Nature de son pere celeste, dont il est le Soleil des Chymistes, mais plus legitiment des vrayes Philosophes. Et tout ainsy que le Soleil du grâd Monde, estant au Signe du Lion, darde sur nostre Meridien ses plus cuizantes flamesches: ainsi l'or estant decorporé par l'artiste jusques en sa couleur plus haute, à sçavoir obscurément sanguine, est en sa propre maison, nommé le Lion terrifié, & communément apelé Lion rouge, se comparant au Lion d'Afrique quant à son exterieur, mais en son operation & vertu, plus proprement au cueur de l'homme. Il sympathize à l'Elixir ocult des vegetaux, mais principalemēt à l'Astre du vin, lequel n'est autre chose que sa quint'essence. Il ne communique qu'avec le Mercure sept fois mortifié par les bains vitriolez de Hongrie, avec lequel apres, comme dit l'alegorique fontaine du Trevizan, il se mesle inseparablement. En fin, ce metal traine-gens, (comme le nomme proprement nostre Poëte) fait son arsenal & ses munitions, pour la guerre contre le Duc Mercure, d'orpiment, de sandara-

ce, de souphre fixe, précipité fixe, cinnabre, antimoine, &c. Nous laisserons encore les dissections de ces esprits incorporez à noz faiseurs de cendres, & retournerons à la generation plus exacte de nostre Roy sousterrain.

Notez doncques que l'Or s'engendre en deux façons, la premiere, quand le Mercure exhalant par les fentes de sa mine, rencontre le Souphre des Philosophes rouge, & pur, dont se fait l'Or, Nature separe de luy l'agent extérieur, qui n'est qu'un Souphre. Voila pourquoy l'Or est plus parfait que les autres metaux, & les autres metaux moins parfaits, parce que leur Souphre ou agent extérieur n'est encores séparé. D'où vient que l'un demeure plom, l'autre estain, l'autre cuivre ou fer, n'estans amenez à cette simplicité de l'Or, sinon par une longue & labourieuse decoction de la Nature, qui n'a autre intention que de purger les metaux de leur Souphre. Car ce qu'elle fait en la premiere operation par une parfaite decoction, elle le fait en la seconde par vne longue & continuelle digestion, digérant & purifiant les metaux peu à peu, tant qu'ils soyent reduits en Or. Et cecy est la seconde generation de l'Or, dont le Poëte parlera cy apres, & dont le bon Trevisan dit, *Le Souphre n'est autre chose que pur feu, a s'avoir chaud & sec, cachez au Mercure qui est par long tems en la miniere, men par le mouvement naturel des corps celestes, & se mouvât ainsi se digere en luy le froid & l'humide.* Dont selon les degrez des alterations il est changé en diverses formes metalliques, comme nous dirons tantost, Car voicy nostre Poëte qui amaine maintenant sur le Theatre l'Argent, pour luy faire jouer son personnage en son rang.

L'Argent,

L'Argent, ^a Or imparfait, qui son maistre mai-
strize,

Où defaut la chaleur & la couleur requize,

Se va de ^b pur Mercure ex mines produizant,

Et de Souphre trespur, blanchastre, & reluiant.

^c Comme on void ces Bernards, sur les rives Te-
thydes,

Se former au patron des coquilles humides

Qu'ils revestent tous nuds, quand la jeune saison

Et leur muable instinct, les change de maison:

Ce blanc metal se forme en bestes dessous terre,

Suivant les creux retors des veines de la pierre.

^a Dieu n'a rien créé solitaire, ains a donné à
chaque masse sa femelle, aux poissons, aux oy-
zeaux, aux bestes, à l'homme, aux herbes, aux
plantes, & aux choses sensibles & insensibles,
afin que par la conionction des deux sexes se
continuast la propagation des especes de toutes
creatures, excitée par la continuelle influence
du Ciel, qui mesme a sa femelle, laquelle est la
Lune. De fait, il est raizonnable que celuy qui
marie, conjoint & engendre toutes choses icy
bas, ait aussi sa moitié, pour luy aider à l'execu-
tion des commandements de l'Eternel. Voila
pourquoy la Lune a la charge des Estoiles hy-
vernales, dont elle est le centre, comme le Soleil
l'est des Astres estivaux. Et tout ainsi que le Phe-
bus celeste est le pere de nostre Soleil, ou Or,
ainsi cette Diane est la mere de nostre Lune ou
Argent. Et tout ainsi que la femme est moins
parfaite que l'homme, l'Argent est moins par-
fait que l'Or en toutes ses parties, qui sont le
poids, le son, la couleur. De sorte qu'il demeure
tousjours quelque chose à parfaire en elle, qui

jamais ne vaudra rien, si elle ne s'acorde en tout & par tout avec l'Or son legitime espous, quitâr l'amour & la prezomption de soy-mesme, qu'elle cache sous le masque fardé du Souphre ou agent exterieur, lequel perd quant & elle tous les autres metaux quand ils passent par le bain chaud de Vulcan.

b La generation de l'Argent ne differe guere de celle de l'Or. Car quand le Souphre blanc & net tombe dans l'Argent-vif pur, alors par la cōmission de ces deux s'engendre l'Arsenic blanc, qui est aussi un dangereux venin, toutes-fois moins que l'Arsenic rouge. La Lune donques est un metal parfait, (mais un peu moins que l'Or) blanc, composé d'un Mercure pur & quasi fixe, & d'un Souphre blanc & net, qui n'est pas du-tout achevé de cuire, & toutes-fois est presque fixe comme le Mercure. Pourtant n'endure-telle le cæmēt Royal, l'Antimoine, Souphre, cadmie, &c. Et peut nonobstant estre fixée par cæmentation phyzique ou reduction en sa premiere matiere. Elle se dilate moins que l'Or sous le marteau, & se laisse, comme luy, tirer en filets tres-subtils. Elle est la Lune des Alchymistes, & l'Or blanc des vray Philosophes. Car

La Lune du Ciel n'est pas la mere de la Lune terrestre des Philosophes, mais un certain Mercure celeste, premiere creature de la Nature.

Les anciens Philosophes consacrent à cette Lune terrifiée le cerveau de l'homme, mais principale

cipalement celuy de la femme, estant raizonnable que l'effect homogene quadre en tous ses mouvements avec son plus proche objet. Elle a pour son siege & tabernacle le Cancre sousterrain, qui est le Mercure vulgaire, comme l'Or, le Lion ou Mercure corporel. Dont estant passée par les mains des Philosophes, elle donne une teinture blanche, & est la mete de la naissance & production phyzique, comme l'Or le pere. Elle a le corps moins compact que l'Or, & pource est plus haut-parlante & esclatante. Aussi ne peze-telle point tant que l'Or. Elle a son magazin fourni à part, de cinnabre, sublimé fixe, sel Armoniac fixe, Aymant, Souphre fixe & blanc, & des sels qui ne craignent le feu, pour faire la guerre au Mercure, toutes-fois avec une pretention autre que celle de l'Or, n'acordant avec son espous, qu'en l'assassinat & mort de ce pauvre jouvenceau, qui ne parle pas sans raizon, quand, plaignant son dezaistre, il dit,

Ceux que j'ay engendrez me tuent.

Elle est la porte du Ciel, & cache en son interieur le manteau azuré de la voûte celeste. Elle s'engendre en deux façons, comme le Soleil, & en parlerons encore cy apres.

c Bernard, est un petit poisson de l'espece des Cancres, vivotant sur le bord de la mer, comme recitent Mathiole & autres. Il s'enferme dans la coquille qu'il trouve, comme un Hermite dans sa petite cellule, d'ot mesme on l'apelle Bernard l'Hermite. Ainsi croissant il prend la forme de sa maizonnette, comme s'il estoit jeté au moule. Nostre Poëte en tire une comparaizon pour plus
vivement

vivemēt exprimer cette diversité de figures que nous voyons en l'Argent venant des mines: a sçavoir qu'elle procede des concavitez & retortillements des veines de la roche ou pierre minerale. Pour confirmation de ce, Agricola raconte en son Berman, avoir esté trouvé souvent des pieces d'Argent formées les unes en quarré, les autres en octogone, les autres cōme un diamant, & souvent en vraye aiguille. Il affirme d'avoir trouvé dans les minieres des instruments des miniers, tous formés d'Argent, à sçavoir un marteau, & un petit couteau de sarpe. D'avantage, dit avoir veu dedans les pierres minerales, des figures d'herbes, bestes, & autres choses estranges: semblant par cette diversité dōt Nature se plaist à operer, qu'elle a voulu braver les Geometriés, tailleurs d'images, & lapidaires.

*a L'amant du noir ayment, le ^b Fer salement dur,
Naist d'un Souphre qui brûle, & d'un Mercure
impur:*

*Et ^c l'Airain tintinant vient d'un impur Mercure,
Et d'un Souphre terrestre à la rouge teinture.*

*L'Estain ^d d'Argent-vif blanc & de Souphre pro-
vient,*

Voire en sa superfice un blanc Mercure tient.

*Et ^e toy, Plom languissant, puizes ta laide forme
De Mercure non pur, & de Souphre difforme.*

*a L'amour que le Fer porte à l'Aimāt, & l'Ai-
mant au Fer, est si grande, & admirable, que ny
Empedocle, ny Aristote, ny aucun de ces recer-
cheurs de raizon, n'en ont jamais seu proferer la
moindre cauze. Ains semblables à ce Peripateti-
cien dezesperé, se sont noyez avec leur raizon
dans*

dans cette mer de merveilles, laquelle cependant espend ses ruisseaux par tous les valons de la Terre, & regorge par la sommité des montagnes hautaines. Car il n'y a chose sous le Ciel qui n'ait ce divin attrait enfermé en soy. Ainsin y a-t-il beaucoup de genres aymantins, qui par une semblable force de l'Aymant tirent à eux d'une familiarité oculte, les choses lesquelles à l'œil leur semblent contraires. Mais d'où vient cette privauté ? C'est de ce que

L'esprit habitant dans un corps estrange atire à soy son corps homogene.

Si les Archiphilozophes du passé, & nos combatteurs de langue du jourd'huy se fussent avizez de ce secret, ils eussent fait place à cette chaste Vierge la Nature, que leurs vaines raizons s'efforcēt de violer. Si nos Medecins aussi se fussent avizez de trouver & faire sortir de pouvoir en action cette vertu Magnetisme qui habite dans tous leurs simples, ils eussent naturellement tiré hors du corps humain l'humeur peccante, sans force ne violence, & sans rāt de symptomes funestes, delivrants cette vertu aymentine, par preparation naturelle, de son corps estrange, pour faire la cure, comme dit Hypocrate, halvivement, seurement & joyeusement. Il m'estōne que cette routiere & vieille sorte de medecine imbeue & crevant de raizons naturelles, n'a toutes fois rien plus en haine que d'operer par voye de Nature. & semble aussi que nos Alchimistes s'engagent par une ligue indissoluble avec cette sorte de Medecins: voulants composer avec les choses contre

tre Nature, l'œuvre où la seule Nature doit prezider. Que produizent-ils aussi tous deux? L'un un cemetiere bossu, l'autre des monstres qui s'en vont en fin avecques le vent. Laissons-les reculer de la Nature, & aprochons un peu de plus pres l'enclos de cette merveille, qui est que l'Aymant n'attire pas seulement le fer, mais le fer estant froté par l'Aymant, & frotant d'autre fer, contribue sa vertu à en attirer d'autre. Cette vertu attractive & cōmunicative se peut artificiellement produire par la diligence du vray Medecin en la Colophoine, Terebentine, Souphre, Poix, Rubarbe, Agarie & semblables, en les depurant, exaltât & fermentant deuement, & separant d'eux le corps estranger. Le Philosophe peut par cette vertu, faire que sa fōtaine attire le corps du Roy, que ce Roy apres atire à soy tous les bons sujets. Mais où s'en va precipiter ma plume? Pour retourner donc à nostre Poëte, nous remarquerons que ce n'est point sans cause qu'il nomme noir l'Aymant dont sa Muse parle icy. Car celui qui est blanc n'est point amant du fer, ains de la chair, comme luy-mesme l'a tresbien remarqué en sa Semaine, où il dit elegamment,

*Ainsi que le Lierre, à replis tournoyants,
S'agrafe contre un mur chargé de mousse & d'ans,
Ou serrément estreind, d'une tortisse alente
D'un Chesne perruqué l'esparse chevelure:
Ou comme la pucelle espoirée espedument
Des fleches de l'Amour, embrasse estroitement
Son jeune favori, & sur la bouche aimée
Imprime un doux baizer, l'arre d'un Hymenée:
Ainsi ce corps friand, cet Aimant vigoureux,
Atache en nostre bouche un baizer amoureux:
Voire un baizer si joint, que la main envieuse,
A peine fait lascher sa prise audacieuse!
Mais bon Dieu! qu'avon-nous du solide Element*

Ds

De plus prodigieux que ce subtil Aymant?
 Qui froté, comme on dit, aux lames inhumaines,
 Fait sans trespas, leur pointe ouïre-passer les veins,
 Fontaines de la vie, & glisser au travers
 Des peaux, fibres, tendons, muscles, arteres, nerfs,
 Sans effroy, sans douleur, & sans que mesme on voye
 Qu'un torrent, par la playe, à flots rouges ondoie?
 Quelle forte vertu, quel vertueux effort,
 Fait qu'un glaive acéré, l'image de la Mort,
 En faisant une playe heureusement traitresse,
 Sans tuer nous massacre, & sans naurer nous blesse?

L'estimerois incroyable la vertu de cette seconde espee d'Aimât, si moy-mesme n'en avois esté tesmoin oculaire, & n'avoy veu dans la ville du Puy qu'un Apoticaire ayant froté une aiguille à cet Aymant blanc; s'en perçoit les mains, sans douleur quelconque, & sans qu'il en sortist une goutte de sang!

b Ce mauvais garçon & rustre incivil de fer, comme l'apelle Paracelse, oze bien debatre la Royauté avec son Prince, se disant le plus proche de la couronne, & s'estonne ledit Paracelse, comment d'un si vil roturier on pourroit faire un Gentilhomme. Ce qui est toutefois aisé à faire au Roy: & le peut aussy faire par imitation le vray Philosophe, ostant au fer son habit extérieur, & luy vestant la chemize azurée, a fin qu'il devienne Astral, & change son naturel en celuy du Mars celeste. Tout cecy se fera aussi si on le fait seulement baigner & laver en nostre fontaine, dont l'eau est de telle vertu que tous les six metaux y quittent leur forme ancienne & corruptible, & vestent une nature incorruptible, De sorte que sortants nuds de cette fontaine ils resplendissent comme le Roy des metaux, & sont alors vrayment les Planettes de nostre Ciel terrifié,

rifié, ou basse Astronomie. Or afin que le lecteur puisse mieux entendre cecy & ne s'obrange-point de ce que nous nommons les choses corporelles & materielles, Astres: il-faut qu'il entende que nous dizons ce qui est haut, formel, comme ce qui est bas, materiel. De sorte que tout ce qui de sa propre nature & mouvement tend en haut, nous les dizons plus parfait: pource qu'il est porté à l'hostel de la forme, & au comble de la perfection: & ainsi se conforme d'autant plus à la nature du Ciel, qu'il est plus etheré & despouillé de l'embaras materiel. Car il endosse alors la noblesse de la forme, & (selon les institutiōs Philosophiques) devient Astral, voire peut estre apelé Astre. Voicy maintenant la vraye roue sur laquelle tournent & se façonnent de tous tēs l'Enfer, le Ciel, & tant de transmutations en Astres, & diverses formes par Ovide & autres Poētes. Le fer materiel donc est un metal imparfait, dur, & d'une couleur livide. en son aparent, mais rouge en son occult, ayant beaucoup de fixe, & peu de Mercure volatil, participant toutesfois un peu des deux jaçoit qu'il n'ait guere du dernier. Pource se fond-il tardivement, & soustient long tems la rougeur du feu. Il se calcine promptemēt, parce que si peu d'argent-vif & de souphre non fixe qu'il a, est bien tost consumé, & pour la petite quantité actuelle se mesle difficilement avec l'argent vif. Toutesfois ses parties terrestres luy estans ostées, & rendu Astral, comme nous avons dit, il devient actif, plus mercurial, & adhère opiniastrement à l'argent-vif. Il peut estre exalté en acier, & transmué en cuivre. S'il est tourefois joint à l'Or ou l'Argent, il n'en peut jamais estre separé, ains comme un vray Connestable

stable & Lieutenant de Roy, procure l'estendue des limites du Royaume. Aucuns le preferent pour son utilité au Roy des metaux, & peut estre au regard de l'economie & police. Mais le vray Philozophe considerant l'intime substance, nature, & fin de l'Or, n'ignorant point cependant les tresgrandes utilitez du fer, trouve que les utilitez d'iceluy ne sont à comparer à celles de l'Or. Ainsi faut-il pezer & discerner la difference du maistre & du serviteur. Le fer a son magazin fait de l'Aymant & toutes pierres & marcasites à feu, pourtant est il le vray Vulcan des Philozophes, & le Mars des Alchimistes, le fiel des Phyziciens, & qui est choze merueilleuze, l'unique Chirurgien pour les playes & l'estanchemēt de sang : par ce moyen faizant & guerissant les blesseures.

c L'amie de Mars est le Cuivre craquetāt, roüillant, & dur, & est composé d'un Mercure & d'un Souphre impurs, ayant la pluspart fixe & l'autre volatile, toutesfois moins fixe que le fer. Il a la couleur rougeastre & se fond & emflambe plus tost que le fer. La cause est que Venus a plus de Mercure & de Souphre volatil que le Mars. Cependant est en cecy de l'humeur de son favori, qu'elle ne cherist & n'aime gueres la compagnie de Mercure, pource qu'elle en tient fort peu. Elle abonde en Souphre vitriolé, & beaucoup de terreestreité. Elle endure fort librement d'estre battue de son amoureux. Voilà pourquoy elle s'estend ayzément sous le marteau, mais comme une impudique, regorge toutesfois ses vilainies. Pour la privauté qu'elle a avec Mars, les Poëtes ont feint cette surprize de Mars couché avecques Venus, descouverts par Phebus, & subtilement attrapez

attrapez par le ret du jaloux Vulcan, qui causa, comme dit Ovide, un plaizant spectacle à tous les Dieux, & un grand desir à Mercure d'estre surpris comme Mars, en un si plaizant esbat. Voire avec raizon, car Venus ayant despouillé sa robe verte, & estant en chemize, seroit ayzément prise pour la chaste Diane, dont Mercure, apres Phebus, aime sur tout l'alliance. Si elle est si temeraire que de baizer l'aimant de son amy, elle s'en farde, prenant le vizage de Phebus. Le mesme masque luy donne aussi la Cadmie. Elle a au corps humain le gouvernement sur les reins, & pour son mesnage toutes sortes de vitriol. Aucuns des Alchimistes la choizissent pour le sujet de leur Elixir & Lion verd, mais l'ayans long tems alambiquée, ils trouvent la verité en la fable qui dit que Venus est née de l'escume de la mer. Car pensans exalter ce metal jusques à la vertu de ce grand feu, qui pourroit dessecher un Ocean de vis-argent, ils ne trouvent en fin, le passants par les foudres de Vulcan, qu'une escume virulente & puante : loyer vrayment digne de ces nautonniers qui sans nacelle prezument de voguer sur la mer de cette Cyprienne.

d Le debonnaire Jupiter nous donne l'Etain pour embellir nostre Ciel, & parce que ce n'est autre chose qu'un plom purgé & plus digéré par Nature que Saturne, on l'apelle Plom-blanc, & par ainsi, enfant du Plom, comme Jupiter est fils de Saturne. Il est imparfait, mol, blac, & resplendissant, avec un peu de lividité. Son Mercure est le plus parfait entre ceux des imparfaits metaux : aussi est-il plus mol & volatil que le Mercure des metaux durs, & plus stable & cuir que le plom noir. Son Souphre est blanc, aigre,

&

& moins meur que son Mercure, laissant en son despart une teinture dorée & rouge. Cependât il laisse tousjours quelque partie en arriere par l'actiō de la fonte, & ainſin a en ſoy quelque fixeté, voire égale à ſes deux principes, jaçoit qu'il abonde plus en Mercure qu'en Souphre. Il a peu de ſō, à cauſe de ſa moleſſe: & parce qu'à ſon Mercure adhère quelque terreſtreité, il craque & meine bruit quand on l'eſtend ſous le marteau. Il aime fort le Mercure, & en cela montre la prochaineté de la perfection en ſes racines. Pourtant ſe tient-il opiniſtremment à l'Or & à l'Argent, deſquels il ne veut deſmordre qu'à grand' force: & ſi lon le contraint par la violence du feu de laſcher prize, il emporte tousjours la piece, deſtruiſant quelqu'un de leurs membres. Il veut le foye au Microcoſme, & le biſmuthum, ou eſtain de glace, & l'Antimoine blanc pour vtencile. Ce pervers metal a long temps bani le plom de l'iſle d'Angleterre, comme jadis Iupiter chaſſa Saturne de l'iſle de Crete. Les Poètes le dépeignent, non ſans raizon, pour l'inventeur des fards, puis-que nos Eſpagnols en ſavent induſtrieuſement tirer leur blanc, pour ceruſer la peau bazanée de leurs Sennoras. Auſſi noz Sophiſtes ſavent bien chercher en ce bon Dieu quelque lumiere ou teinture, pour teindre, ou pluſtoſt barbouiller le Cuivre. On tire cependant de luy une belle couleur rouge, & les vrayſ Philozophes rendent l'Eſtain Iovial, luy donnant les ailes de l'Aigle. Mais en la medecine il ne vaut gueres que pour reſtaurer la breche faite au dehors en ce beau baſtiment du petit Monde.

Le malheureux Saturne veut le plom noir pour ſa part, comme ſa creature empreinte au Ciel

Ciel des Sages, & est un metal mol plus imparfait & livide que l'estain. Il est legerement congelé par vn Mercure & Souphre puants, impurs & terrestres, & quelquefois infectez d'un esprit arsenical. Il est aigre & rongean, pourtant devore-t-il toute imperfection adherante aux metaux parfaits, laquelle il cōvertist avec soy, en un Souphre & vilenie brûlée. Il se fond plus legerement que les autres metaux, à cause de la petite congelation de ses principes, & de sa grāde molesse. Il ne peut estre calciné facilement, pource que son Souphre est fermement mixtionné avec son Mercure. Ce qui ne se fait point en l'Etain, duquel le Soufre s'envole legerement, laissant une chaux ou poudre, pource qu'il a des e'sprits acres & terrestres. Il calcine ayzément l'Or & l'Argent. Il arreste le cours de l'Argent-vif par sa fumée, cependant luy-mesme est rezout legerement en Mercure. Il est familier avec l'Argēt, & differe d'avec l'Etain, en ce qu'il est plus impur, humide, & difficile à calciner, ayant plus grande quantité de Souphre constant. L'Antimoine le plus terrestre, puant & arsenical est de sa nature. Or parce que ce vicillard Saturne est prudent & secret, les Philozophes luy ont de tous tems donné en garde la Vierge sacrée, vray sujet de leur art oculte & sciēce Royale. Il l'enferme soigneusement au centre de la Terre donnant pour garde à cette vierge féconde deux dragons venimeux & cruels, afin de la preserver de la force enragée de ceux qui persecutans la benigne Nature, se rendent du tout indignes de la veue resplendissante de cette Diane, laquelle ne veut estre gouvernée que de ceux lesquels n'ont encore beu dans la coupe de Babylon, remplie d'erreur, de menson

mensonge & de tromperies : ains se montre à ceux qui ayants despouillé le manteau fallacieux de la raizon humaine, taschent à se rendre dignes de voir sous la permission de ce bon gouverneur de Crete, cette belle Danaë. Voila pourquoy lon trouve aujourd'huy si peu de Iupiters, & beaucoup d'Asteons en cette chasse Spagirique, & un nombre infiny de Vulcans cornus en la forgerie Alchymistique : lesquels laissans battre la paille vuide, je m'en retourne à nostre divin Poëte.

*Ainsi^a le blanc Mercure est parmy les metaux,
Tel que le fécend sperme entre les animaux,
Il semble industrieux, au Mercure Nomie,
Dont le lustre enrichist la haute Astronomie:
Car avecques les bons il luit plein de bon-heur,
Avec les malheureux languist plein de malheur:
Et^b comme il se cōforme à ces corps prognostiques,
Ainsi fait-il, adextre, envers les metaliques.*

*Mais ce n'est pas assez: Il-faut^c Lyncée encor,
De plus loin descouvrir la naissance de l'Or.
La Nature^d recherche une place profonde,
Où la^e terre se forme en mainte masse ronde,
Un immobile^f endroit, où par-fois puisse entrer
L'ardeur du boiteux févre, & Titan penetrer.
C'est là^h qu'elle fait l'Or prenāt de l'eau clairette,
Et de la terre rouge, octueusement nette,
Dontⁱ l'une de froideur est pleine humidement,
L'autre de^l mesme espece est chaude sechement.*

*Mais si^m l'amas n'est pur, la puissance moiteux
n Dissout &^o refroidist la vertu chaleureux.
Lors^p le feu qui, subtil, au centre est alumé,
Va rechaufant l'eau froide, &^q le chaud consumé:
Ainsi^r s'entremeslants par leurs minces parties,
Ces choses^s en Saturne apres sont converties:*

Puis

Puis^t s'eschauffants encore à fin de mieux monter,
Se cuizent d'un degré, devenants Jupiter.

Puis^u par chaleur plus grande, à la Lune par-
viennent,

Puis^x se font en Venus, puis^y Mars elles deviennēt.

Puis sentants^z du long chaud la finale action,
Aquierent du Soleil la grand' perfection.

α La nature de l'Argent-vif est si admirable
que Fallopius, comme recite le doct^e Libavius, le
tient avec l'Aymant, ez choses purgatives, entre
les miracles de la Nature: estant une liqueur &
une eau qui ne mouille-point pourtāt les mains.
Il est spirituel, froid, humide & blanc en son ma-
nifest, mais chaud, sec, citrin, & rouge en son
ocult. Il est tresfamilier aux metaux, adhère in-
terieurement à iceux, les rezoût, & s'acomode à
leur nature.

*Le Mercure passant par degrez par
la nature des metaux prend leur forme
l'une apres l'autre, jusqu'à la nature de
l'or, où il s'arreste, comme au bout de la
carriere de la Nature.*

Il est la premiere matiere de tous les metaux,
lesquels se rezolvent en Mercure, comme la gla-
ce en eau. Il a en soy son Souphre analogique &
homogene, & de ce Souphre procede sa teintu-
re. Cest esprit volatil & legerement fuyant sur-
passe tous les metaux en ponderozité, & ne re-
çoit pas de prim'abord lesdits metaux en soy,
sinon l'Or. Il peut estre achevé par art, & estre
reduit en metal par leur Souphre. Il s'endarcist
& se

congelle par voye de sublimation, & pour sa volubilité s'enfuit du-tout du feu, de sorte qu'il n'admet-point de separation en ses parties. Quand il est fixe il demeure du-tout arresté. Il y a deux sortes d'Argent-vif, le mineral & le corporel. Le premier se trouve dans les mines, & l'autre se tire des metaux, & de la mixtion de ces deux s'engendre le Mercure, lequel est inconnu à la pluspart des Alchimistes, mais fort familier, voire domestique aux vrayz Philozophes, & pour-tant dit par eux, Mercure mystique.

b Le Poëte compare icy le Mercure terrestre avec le Celeste, lequel selon qu'il se joint au firmament avec les autres Astres, se fait semblable à eux. Pource, dizem les Astrologues, que quand il est platiquement joint avec le Soleil, il y a deux Soleils au Ciel: & ainsi, estant avec Saturne, Mars, Venus, est dict Saturnien, Mercurien, Venerien. Il est bon avecques les bons, mauvais avec les mauvais, augmentant & multipliant leur bonté ou mauvaieté, bonheur ou malheur. De mesme est nostre Mercure icy bas. Car estant radicalement joint avec l'Or, il devient pur Or avec luy, & ainsi avec les autres metaux. De sorte que de sa nature, il est du-tout convertible, & comme cire ou paste, pour recevoir toutes impressions, & porte tel nom qu'on luy veut donner. Car au commencement de l'euvre des Philozophes, ils le nomment eau: quand la noirceur aparoit, terre: quand il est sublimé, ou exalté au blanc, air: quand il est rubifié le dizem un feu, lequel est la fin de leur travail. Pourtant les Philozophes ne luy attribuent sans raizon tant de belles qualitez, quand ils commandent de ne prendre autre chose que le Soleil & le Mercure, lesquels joints

C

ensemble font la pierre. Car luy seul attenne l'Or, & le reduit en sa premiere matiere, ce que ne peut le plus violent feu du monde. C'est de ce glorieux Mercure, dont estant regeneré les Philozophes dizem,

*Tout ce que les Sages cherchent est au
Mercure.*

Il s'engendre estant sublimé avec de l'eau de vie, & est une Vierge, parce qu'il n'a encore fait aucun metal au ventre de la Terre, & cependant il nous enfante la Pierre. En dissolvant le Ciel, c'est à dire l'Or, il ouvre & tire d'iceluy l'ame, & la porte quelque tems en son ventre, la remettant en son tems dedans le corps mondifié, dont naist aux Philozophes leur Pierre, avec le sang de laquelle les corps des metaux, estans teints, sont glorifiez & vestus de la robe precieuz de leur Roy, demeurant au reste ledit Mercure une Vierge sans macule. En fin ses vertus sont en si grand nombre, qu'il faudroit un traité d'apart pour les specifier au long.

Les Poëtes anciens, dizem que Lyncée fut celuy qui descouvrit premier les metaux, penetrant de savye les arbres & les rochers, d'où est venu ce proverbe d'un homme ayant bonnevue, qu'il a des yeux de Lyncée : mais qu'on puisse voir ce qui est sous terre il est impossible. Toutesfois Agricola nous raconte en son Berman, que Lyncée a commencé le premier à fouir apres le cuivre, l'argent & les autres metaux: & s'adonnant à cet exercice, porroit avec soy, comme les autres fossoyeurs metalistes, des lāternes sous terre, d'où est venu que le populace dit qu'il pou-
voit

voir voir en toutes les parties de la Terre. De mesme sent de Lyncée l'interprete de Lycophon.

d Le Poëte décrit plus particulièrement la generation de l'Or par la Nature, laquelle, comme dit Eximidijs en la Tourbe, est le commencement de tout, perpetuelle, infinie, cuizant & digerant toutes chozes : pourtant ne peut aucune choze estre procréée ny engendrée sans elle. La Nature seule collige le corps Elementaire en l'œuvre de la Nature, & comme est tresbien dit, De Dieu procede quelque-choze prochaine à luy, laquelle est la Nature, Nature que Zoroastre nomme un feu invizible. Ainsin est-il vray que l'Esprit de Dieu, un amour ignée, a de soy mesmes fait sortir quelque vigueur du feu lors qu'il estoit porté sur les eaux : car rien ne se peut engendrer sans ce feu, ou chaleur, qui est un feu, non celuy qu'on s'est figuré Elementaire, mais Astral. Dieu a inspiré cette vigueur ez chozes créées, lors qu'il dit, *Croissez & multipliez*. Ce qui ne se pourroit faire, s'il n'y avoit une Nature double, de laquelle tous les Sages dizem, que la Nature se resjouist en la Nature, la Nature surmonte la Nature, & la Nature contient la Nature. Ce ne sont pourtant deux Natures diverses, mais seulement une differente en forme, ayāt l'une les chozes de l'autre en soy, l'autre ayant autres accidents, par lesquels elle opere ce qui convient à sa Nature. Ainsin toutes chozes sont sorties d'une choze, & finissent en une choze; & ces deux chozes ne sont, quant à la generation de l'Or, qu'une eau sulphureuze vainquant toute la Nature. Ainsin les Natures vont au devant de leur Nature, & Nature engrosse Nature, dont Nature ainsin engrossée, cherche un lieu propre

pour parfaire & enfanter le fruit de la Nature. Nature porte donc son fruit dans la matrice du Monde, laquelle est le centre de la Terre, & cette place profonde dont parle nostre Poëte.

e Quand la graisse de la Terre, eschaufée trouve la substance de l'eau quelque peu globée, il se fait une mixtion de force petits grains en forme de perles menues. Car dans les mines habite une vertu fort abondante à donner la forme en déterminant les meslanges à vne certaine fin, laquelle toutes fois n'a sceu figer le Mercure en Or, s'il n'est meslé avec cette vertu informante par petites parties par l'exhalaison fumeuze & souphreuze, afin qu'il soit de par tout circuy, & la chaleur puisse plus facilement penetrer pour le fixer, que si lesdits grains estoient en forme longue, triangulaire ou quadrangulaire. De fait cette fabrique ronde convient mieux au circulaire mouvement du Mercure, lequel estant passé par un cuir ou drap, tumbant par menus grains se fonde tous-jours sur sa rotodité, comme le seul patron de la perfection de la Nature, qui produit presque toutes les semēces & germes de la Terre en forme perleuze. Ainsi le souffle chaud estant dans le Souphre des Philosophes, au centre de la Terre, spirant sur l'onde moite du Mercure, fait tout de mesme comme les enfants, qui mettants du savon parmi l'eau, & soufflants par un petit chalumeau dans cette mixtiō visqueuze contenue dans une coquille, forment des petites bouteilles rondes & orbiculaires qui s'attachent au bout de leur petit canal, lesquelles secouees, montent en l'air, ou quelque-fois, à cauze de leur viscozité meslée avec l'eau, par la douce haleine s'arrestent, voltigeants quelque
tems

tems avec grand plaizir à ces petits Singes de Nature. Qui doute maintenant que le Souphre inuadant le Mercure, & la chaleureuze exhalaison soufflant sur cette matiere Mercuriale, ne forme des petites vessies & ampoules rondes, qui sentants la vertu coagulante demeurent ainsin esparfes & separées par l'insidence de la terre minerale, laquelle se met entre deux? C'est donc ce que veut dire nostre Autheur, touchant ce rond amas de Terre, servant comme de moules à la Nature, pour reprezenter son euvre si parfait selon le patron de la perfeçtiō de toute perfeçtion, qui est le père de l'Or, ou Phebus celeste.

f Dieu a, par un contre poids admirable, assis la Terre ronde, comme sur son vray fondement, sur lequel elle demeure ferme en son estre, sans se mouvoir ny vers l'un ny vers l'autre Pole Car il est requis, comme veulent tous les Philosophes, qu'il y ait, pour la generation & corruptiō des chozes naturelles, un lieu immobile. Si la Terre se mouvoit, comme font les Astres, l'art d'Astronomie ne seroit point, ny les saizons, ny la production des chozes. En fin toute cette Machine du grand Monde ne seroit qu'une confuzion totale. Il faut donques que la matiere ait vn lieu immobile où elle produize ce pezant & grave Roy, comme veut nostre Poète. Autrement le boiteux févre, (qui n'est autre choze que le Vulcan, ou la chaleur de la Terre, lequel Paracelse apelle Archée) ne pourroit envoyer les flames de son souffle sur cet Embryon de Latone : ains à la mode de nos soufleurs enveroit son vent en fumée, & perdrait sa journée: ce qui est faux, comme Ovide tesmoigne le contraire en l'alegorie de Mars & Venus citée cy devant.

g Titan c'est le Soleil, ou plustost le feu vigoureux des corps celestes, d'où procede ce mouvement exterieur, (duquel nous avons parlé cy devant) & d'où aussi l'influence deuale & pentre jusqu'au centre de la Terre. Mais cette chaleur est si petite, comme dit le Trevizan, qu'elle est imperceptible, & y est continuée. *Car jaçoit,* dit il, *qu'il soit nuit, la chaleur naturelle ne laisse d'y estre.* Et il y a de l'aparance: car le Soleil n'est ny chaud ny froid, ny sec ny humide, pourtant n'a aucun angle ny extremité. Et comme dit Jean Isac Holandois, *Le Ciel a le pouvoir de suspendre les choses necessaires, en refrigerant le chaud, eschaufant le froid, sechant l'humide, & humectant le sec.* Cependant Eximidijs dit, *Les Estoiles & Astres, estans ignées sont de cette nature de sementer & cuire, & afin qu'ils demeurassent en leur estre, & fissent leur office, Dieu, dit-il, a, entre eux & la Terre, & les choses qui doivent estre sementées & cuites, constitué des aëréens pour defendre aux Estoiles, & principalement à la flamme du Soleil, de bruler toutes choses.* Cette opinion, suivie de Raimond Lulle & d'Aristote, est fausse & erronée: & tiens avec ledit Trevizan, que les corps celestes ont une chaleur continuelle, & si lente, qu'à peine elle se peut imaginer, & qu'ainsi le Soleil n'est ny chaud ny froid, mais que son mouvement est naturellement chaud & vigoureux, excitant par une chaleur amiable l'action de la chaleur du Vulcan de la Terre. Celuy qui dezirera plus ample discours sur ce sujet, lize la troiziesme partie de la Philosophie naturelle dudit Trevizan.

h Le lieu donques où se fait l'Or, est où se fait ce rond amas & meslange de terre calchanteuze, &

ze, & ce Souphre mouvant & rouge, le patient & blanc Mercure, & la douce & excitante chaleur du Soleil susdit. Or ce Mercure blanc est l'eau clairette d'ôt par le nostre Poëte, élaborée, nettoyée & exaltée jusqu'à son supreme degré. Nature pareillement prend de la terre rouge & legerement fondante, laquelle sans uzer de mesure ou balance, elle joint par une proportion indicible, avec le brillant & estincelant Mercure, & ainsi cuizant ledit Embryon, & separant ce qui est superflü, produit l'Or en premier chef comme nous avons dit cy-devant. C'est icy le Roy des metaux, qui parvient à sa Royauté par la seule election de la Nature. Voyon maintenant comment en pluzieurs lieux ce Roy se crée & parvient à la Couronne, par pluzieurs offices & estats, & en fin par sa propre vaillance.

i Le Poëte veut dire icy que le Mercure de l'Or non encore cuit par l'action de son Souphre, est plein de froideur sous la forme humide, & qu'il ne faut pourtant entendre cette froideur estre comme au Mercure vulgaire, mais seulement au regard de son propre Souphre, de mesme qu'on pourroit dire que la plus chaude femme est tresfroide au regard de l'homme, comme tesmoignent tous les Physiciens & Medecins.

l Le Souphre rouge, cōme nous auōs dit, est tres chaud & sec, au regard de son froid & humide Mercure. Nostre Poete montre encore plus clairement que cy-dessus les qualitez des deux principes parfaits de l'Or, afin de ne rien omettre & bien distinguer lesdits deux principes, d'avec les deux imparfaits commenscemēts des imparfaits metaux.

m Nous avons dit cy-devant en la plainte de

la Nature, qu'elle ne peut pas tousjours donner du premier coup au but de la perfection, à cause des empeschemens provenans en la premiere mistion de l'humidité visqueuze & terrestreité onctueuze, qui font cet amas impur, duquel parle icy nostre Poete. Cependant la mouvante Nature ne pouvant demeurer oyzive, rasche d'amener son euvre commencé à la perfection destinée. Pour quoy faire, elle adjoint à ce Mercure son propre agent, mixtion minerale, laquelle congele ledit Mercure, comme la prezure le lait, & estant parachevé, elle le couve par une chaleur lente, & comme febricitante, tout ainsi qu'une poule eschaufe ses eufs.

n Il est bezoin, en toute legitime conjonction que l'humide dissolve le sec, le patient l'agent, autrement ne se peut faire l'alteration, ny sans icelle la vraye congelation en forme metalique. C'est pourquoy le Mercure dissout son Souphre, pour se mesler avec luy, comme deux gouttes d'eau se joignent ensemble inseparablement.

o Par cette dissolution l'amas aparoit en forme d'eau espaisse, où domine la frigidité, chassant la chaleur jusques au centre de la mistion, afin qu'elle puisse également jeter ses flameches par toute la circonference.

p La chaleur ainsi repercutée, le Souphre commence petit à petit à eslancer du poinct de son cercle ses rayons vifs & actifs par toutes les parties du Mercure froid & mortifié. Et pource que la chaleur & secheresse est plus digne que la froideur & l'humidité, elle tend tousjours à les vaincre, s'eslevant petit à petit par l'agitation du mouvement des corps celestes.

q La froidure donc & l'humidité dominans
encore

encore, semblent avoir du tout esteint la chaleur naturelle du Mercure, laquelle languissant, dénonce plustost la mort que la vie.

7 Parçe qu'au Mercure rien n'est vuide de chaleur souphreuze, ains est meslée aveques luy par toutes ses parties, l'action continuelle de cette chaleur perseverant tousjours, surmonte la frigidité & humidité du Mercure, & le sec & le fixe commence à dominer. Dont selon les degrez de cette alteration du Mercure par son Souphre, commence à paroistre la premiere couleur de la Nature, à savoir la noirceur.

5 Ainsi ladite chaleur ou Souphre, gagnant vn degré, sur l'humidité du Mercure, se fait le plom, comme tesmoigne le Trevizan, & est le premier metal que par ceste voye la Nature produit, qui n'est autre chose qu'un Mercure espoissy, toutefois ladre, vilain, & pondereux, inutile à la generation, & en fin conforme en toutes ses mœurs au Saturne Olympien.

2 Nature continuant sa decoction sur cette congelée & impure masse, gagne un autre degré sur l'humidité du Mercure Saturnien, se fait Estain, ou Iupiter, lequel n'est qu'un plom blanc ou Mercure plus congelé & purifié. Ainsi ledit Mercure est par Nature promu à une plus noble charge, estant d'un rustre & paizan fait clerc & homme de Iustice, imitant en tout le Iupiter celeste.

v Icy la chaleur commence à se revigorer un peu d'avantage & consommant de l'humidité du feminin Mercure, se fait la Lune, un metal imparfaitement parfait, un Mercure à demy fixe, congelé au blanc par le Souphre lequel est dedans ledit Mercure, Nature commençant & s'a-

prestant à separer le Souphre exterieur de ce Mercure effeminé.

x La chaleur se hausse maintenant, & gourmande la frigidité & l'humidité du féminin Mercure, commençant à les pousser vers le centre dont ladite chaleur estoit au paravant l'hostesse, afin que l'ocult commence à se manifester, & le manifeste à se cacher, le vaincu à se hausser, & le vainqueur à estre surmonté. Ainsi par ce changement s'engendre la verdoyante & impudique Venus, portant quant & elle la verole que le Mercure couvoit sous le menstruel blanc de la Lune, laquelle estant pure en son exterieur, fait que ladite Venus est aussi plus nette en son interieur, & ainsin est né le Mercure Venerien.

y Icy triomfe la chaleur Mercuriale, & le jaloux Lemnien quittera bien tost sa bezongne: car voicy un Mercure enflamé, qui d'orenavant avec un peu de suport de la benigne Nature, parviendra tost à l'estat où il respire dès sa premiere jeunesse. C'est la Royauté, car il ne luy manque plus rien qu'estre despouillé de sa cuirace & de ses armes, afin que comme triomfant, il endosse le manteau flamboyant de Phebus changeant ainsi sa ferocité en une gravité & Majesté Royale, & sa durté en une grave moleste. De sorte que Mars n'est autre choze qu'un Souphre Mercuriel, & quasi fixe, caché sous vne grande durté.

z L'agent exterieur estant totalement separé du Mars, le manifest caché au centre, & l'ocult ayant gagné la circonference, se montre maintenant le Mercure parfaitement congelé portant en son front les marques de l'Archée de la terre ou feu. Ainsin est né l'Or, qui n'est autre choze que pur feu digéré par le Souphre estant dedans
le Mercu

le Mercure, indivisible & simple, & par consequent la plus noble Creature que Dieu ait créée sur la Terre, apres l'homme.

*Ainsi ^a l'Or se parfait, & ne faut qu'en s'estonne
D'ouir qu'un tel sujet sa naissance luy donne:
Des charongnes des beufs se va bien produizant
De petits animaux un troupeau reluizant:
Animaux qui grouillants prennent des ailerettes,
Volent ez prez fleurs pour voler les fleurettes:
Et faits Mousches à miel, ez troncs des chesnes
vieux,
Font, race de fiente, un miel delicieux.*

^a Le Poete fait icy une belle comparaizon des Abeilles naissants par fois de corruption, avec l'Or, maintenant provenu d'un puant & ladre menstrue du Mercure impur en ses racines, duquel neantmoins naist ce vertueux miel des Philozophes, qui est l'Or, lequel osté de sa rusche & passé par le filtre des Sages, devient vn miel & Nectar savoureux: miel & Nectar duquel ayant uzé tous les jours, un certain soldat Romain vescu outre l'age commun des hommes. C'est celuy à qui l'Empereur Octavian demanda ce qu'il avoit fait pour ataindre un tel age si sain & robuste, & qui respondit, *Jay souvent beu du miel dissolt, & me suis froté de son huile au dehors.* D'ailleurs cette comparaizon des Mousches à miel & leur operation, est fort convenable avec le Mercure qui naist aussi comme de fiente minerale, à savoir humidité & terreiteité visqueuze & impure, & lequel estât préparé, devient Mousche à miel minerale, de laquelle parle fort à propos le docte George Reppley Philozophe An-

glois, quand il dit, *Le Mercure est nostre mousche à miel.* Car tout ainsi que l'*Avette* prend le plus pur & la quint'essence des fleurettes, & des herbes, ainsi fait nostre *Mercury* sur les teintures & quint'essences des metaux. Retournons à nostre *Or*.

*Pour^a l'Or qui court blafard ex courâtes rivières,
Ayant aux flots cruels escumants ses minieres,
Payé devant le tems son avare rançon,
Foitble, il ne peut venir à sa jaune cuisson:
Mais y^b fust parvenu par la vertu mouvante
De l'esprit metalique, & la force eschaufante
Des Souphres, qui bouillants, portent par maints ca-
naux
Le feu continuel qui cuit les froids metaux.*

^a Parce qu'il se trouve le plus souvent de l'*Or* meslé parmi le sablon des rivières, *Albert le Grand* a pensé que ces petits grains s'y engendroyent. Mais il se trompe, comme dit *Agricola*: car ce jaune sablon y est porté par le cours & les ravages des rivières qui le desracinēt de la pierre minerale. Ainsi l'eau humectant & penetrant souvent ladite terre, avec son impetuosité le transfond & l'emporte par ses ondes roülantes. Tout ainsi que lavant vn metal cementé & mis en poudre, pour en oster les remedes salez & brûlez, en versant l'eau hors du mortier pour oster les feces, bien souvent si lon la verse trop rudement, il coule de la poudre metalique. De mesme avient-il souvent aux *Orfévres* netto-
yants leurs laveures. Et *Pline* escrit que les *Espagnols* ayants coupé les monts, jettent force eau dans leurs cavernes, afin de laver l'*Or*, lequel coulât en des receptacles propres, ils cueil-
lent

lent en masse poudreuze. Ainsi l'Or, estant arraché de ses grandes & petites veines, est meslé parmy l'arene, comme dit nostre Poëte, & est transporté deçà & delà, mais ne s'y engendre point, parce que le sable n'a point de veines, dans lesquelles l'humeur dont se fait l'Or, se puisse contenir. Toute-fois si sous le sablon y avoit des veines, l'Or s'y pourroit produire, comme tesmoigne le susdit Agricola.

b Le Poëte ne parle pas icy de l'Or granulé & parfait, qui se trouve parmy le sablon des rivières, mais seulement de celuy qui n'estant encor achevé de cuire, est contraint, devant le terme, de payer le tribut à ces coureurs de Neptune. Cet Or donc enlevé de son nic & de sa matrice, ne peut parvenir à sa naissance, parce que le sablon aride n'a point de receptacle, ny de veine propre pour le loger, ains est ce miserable embryon cōtraint de demeurer une masse informe, laquelle eust recouvré la parfaite dispozion de ses membres, si on ne l'eust arraché d'entre les bras de la Nature, dont la chaleur nourrissante l'eust en fin esclouze & achevée. C'est ce que veut dire nostre Poëte en cet endroit touchant cet Or blafard des rivières. Dont estans sur ce propos, & prests à sortir du Royaume tenebreux de Pluton, comme déjà arrivez sur ses derniers limites, il faut, (afin de humer l'air tant désiré avec plus de contentement) nous aler promener un peu sur ces plaizantes rivières, où nous verrons les larcins des postillons de ce ravissant Neptune, non de l'Or seulement, mais de maintes pierres precieuzes. Cependant je freteray l'esquif, envoieray vostre navire, & apresteray tout vostre equipage pour le voyage de Colchos. Et
afin

afin de vous faire descouvrir tous ces beaux fleuves , je vous presenteray icy comme une Carte de riviere , tout à propos , pour vostre contentement, prize du second livre des Pescheres de nostre Poëte , où sa Muze décrit doctement les plus precieux fleuves du Monde:

*Je chante tout premier, les rivages dorcz,
Qui du Monde plus beaux, sont du Monde adorez,
Sont chers des Humains, preignants de sole envie,
Qui avares pour vivre, & prodigues de vie,
Guignent sans rien gagner, & repassent les Mers,
Pour ne passer qu'un coup les fleuves des Enfers!*

*Je veux chanter les ports de la Portugaize onde,
Où sous ses pieds ailez la Poudre vagabonde
Qui courtize, en béant, son Zephir gracieux,
Fait rejaler le bril de l'Or ambicieux:*

*Je veux chanter le Bete à la profonde vague,
Où l'Or, en brillonnant de vague en vague, vague.
Je veux chanter l'Achate aux Cantarides ports,
Qui la Gagare roule ez Sicilides bords,
(La Gagare au front noir, à qui l'huile coulante
Est onde mortifere, & l'onde huile brûlante)
Et qui, riche, bigarre en mille petits ronds
Des glaces de Cypris ses rivages féconds:
Afin qu'en chaque tems, de sa marge, il ressemble
A ces chams apréez, où le Printems assemble,
D'un esmail sans esmail, beau de mille couleurs,
Le Muguet, & l'Euphratze, à mille & mille fleurs:
Et que des Scorpions les nouailleuzes queues,
N'eslancent sur ses bords leurs pointures tortues:
Car ils hayent l'Agathe, & cette Agathe hait
Le dezir essardé que la fièvre nous fait.*

*Je veux chanter Lycorne, au surnom Evenide,
Au rivage Gregeois, à la vague Etolide,
Et au sable doré. Je veux chanter encor
De Marize Egean le jaunastre trezor.*

*Je veux chanter, gaillard, des Indes reculées
Maint fleuve precieux. Les ondes dévalées
Du superbe Caucaze au Gangerique bers,
Du Gange à l'Antibole, & d'Antibole ez Mers,
Vont-elles pas roülants mainte richesse blonde*

En

En des grains menueils? Et l'Hydaspienne onde,
Qui vomist son tribut dans Inde long-courant
De maints sablons gemmeux va ses bords decorant.
Mais doy-je preferer le Thizon ne l'Hydaspe,
Au clair-flotant tresor du Scythique Arimaspe?

Je ne veux t'oublier, fleuve aux flots Lydiens,
Paëtole blondissant: ny Herme, qui tes biens
Brouillaçant par ses eaux, d'or irriboule sa face,
Comme on void quand de l'air la fascheuze grimace,
Moite, bave sur nous, s'eschanger peu à peu
En un rous partroublé des rivieres le bleu:
Fleuve cent fois heureux, qui jouist sans envie
De tout ton Or, qu'en-vain le vain Mortel envie.

Je tay les flots voütez de ce Corbe Colchois,
Qui dresse en se courbant sur le courbe gravois
Des tresors tresluisants: & ne dy le Parane,
Dont ex flots surcroissants la bourbeliere Cane
Bavote l'argent fin. Je laisse à dire encor
Du gemmeux Maraignon l'admirable tresor:
Tresor durement clair, dont la verdeur efface
Des fuyards blez, d'Avril la verdissante face.

Je ne fais oreiller les rocs efforillez,
Pour ouir d'Oreillan les tresors remouilloz.
Mais n'estime, ô beau Bel, que les vagues dorées
Facent caler le los de tes ondes vitrées:
Non, non, le fol mespris du verre scintillant
Ne m'engendre un mespris de ton verre coulant.
N'est-ce un aussi grand cas que tes ondes fuitives
Nagent sur un pavé de cristallines rives,
Qu'Eole sur ton front, par se tourne-bouler,
Face d'un clair nuais l'air sombre estinceler,
Comme on voit briller d'un à l'autre rivage,
Quand sous les fiers metaux Mars alume sa rage,
Et que tes flots verrez figent inconsinent
Le plum & la ferraille, en verre brillonnant,
Comme c'est un grand tort, que d'oster à ta glace,
Pour estre trop vulgaire, & son prix & sa grace?
Aussi, plustost, grand Bel, ta verrine beauté,
Laissera l'esclatant de son vert argenté,
Que rien de mon cerveau ton souvenir estrange,
De mon cueur ton amour, de mes vers ta louange.
Sorton de ces rivieres, & nous embarquons à
bon

bon escient, dresson nos masts, & guindons nos
artemons, pour commencer le voyage, & aler à
la conquête du Trezor de tous les Trezors. Car
voicy la pleine mer, le tems nous est propre, &
Neptun & Eole nous promettent je ne say quelle
bonne rencontre. Mais avant que dezancrer, &
exposer nos voiles à l'aleine de ce doux Zephi-
re, oyon nostre Poète prendre son congé des De-
esses sousterraines.

*Voila ce que m'a dit le troupeau des Nymfettes
Qui reside & prezide ez cavernes secrettes,
Qui entre ez antres noirs des monts, qui crevassent,
Mussent de l'Or brillant les trezors entasser.*

Le Poète feint icy un troupeau de Nymfettes
comme Concierges du doré Dedale de ce mau-
vais fils de Saturne. Tous les Poètes sont pleins
de telles gentillesces, nous baillants tantost un
Satyre, un Faune, tantost un Dieu marin, un Glau-
que, tantost une Diane chasseresse, un Pan, une
Nereide, une Syrene. Mais quant à noz mines,
les Payens n'ont pas creu sans aparence qu'il y
prezidoit je ne say quelle divinité, pour les ap-
paritions frauduleuzes qu'ils y voyoyent. Car
comme recite Agricola, il se tient ez mines une
espece de Demons, dont les uns ne font aucun
dommage aux metallistes, mais vont vagabon-
dants par ces cavernes creuzes, & ne faizants
rien, semblent tou-jours s'exercer eux-mesmes:
maintennant creuzants une veine, tantost amon-
celants ce qui en est coupé: quelque fois tour-
nants la roue dont on espuize, quelquefois se
jouants aux miniers & les irritants, faizants sem-
blant d'y prendre plaizir. Ce mesnage se fait
souvent

souvent ez mines, où l'espoir des richesses attire le plus du tems les metalistes, vassaux & tributaires de Pluton, qui vont sans crainte des inondatiōs inopinées, & desilluzions de si dangereux hostes. Cependant noz Alchimistes encor plus avides apres ces entrailles de la Terre, ne veulent prendre la peine d'employer seulement un an à la lecture & contemplation de la Carte de la Nature, despeinte si vivement dans les escrits de tant d'illustres Philozophes, & notamment par le docte discours né sous un labour certainement Herculien de ce brave Libavius, qui n'a non seulement pour ce regard enterré le renom des anciens, mais si bien barricadé son oeuvre, qu'aucun cy-apres n'y pourra ajouster du sien sans superfluité. Je ne puis assez recōmander ses doctes escrits, par lesquels il a redigé cette science en vray art. Dont à bon droit il emporte le laurier d'Hermes, lequel est le premier conquerant de cette Royne des arts : de cette Royne qui ne vous sera favorable si vous ne courtisez sa mere, l'amiable Nature, qui seule engendre nostre art. Vous examinerez donc diligemment les dits des anciens, à fin d'estre instruits en la connoissance des chozes naturelles. Mais sur tout il vous faut, (comme dit Isac Holandois en son livre des mineraux) savoir particulièrement ce qui est sujet au cercle de la Lune, son cours, le tems du commencement de sa carriere, & le poinct d'où elle a debusqué. Ainsi vous saurez la nature des metaux, comment ils croissent, & en quelle nature ils ayment à estre reduits, & se fussent reduits si Nature n'eust esté empeschée, dont il faut aussi avoir cognoissance du naturel de la choze empeschante. Sur tout il vous faut savoir, si vous

si vous voulez estre operateur parfait, en quelles operations il faut imiter Nature, & en quelles non. Autrement je ne vous conseille point de vous embarquer avec nous. Car ceux qui l'ignorent, viennent à cette table comme l'asne au souper, sont banis du Consistoire des Philozophes, & ne recueillent aucun fruit de leur culture, n'ayants la racine où leur contemplation entrée puisse fructifier. D'ailleurs soyez diligents avant que vouloir apprendre à medicamenter les metaux malades & imparfaits, de vous regenerer vous mesmes, & de puizer cette science de la source de toute sagesse, qui seule la fait decouler sur qui bon luy semble. Cherchez-la pour vous baigner en l'admiration des merveilles de Dieu, & des operations de la Nature, laquelle est son image, comme dit Hermes trois fois grand en son cantique. Vous procurerez sa gloire & nō la vostre, laquelle est nulle. Ainsi vous commencerez ce voyage à fin d'en rapporter de l'assistance aux necessiteux, & du soulagement pour les malades. Car où l'operation, comme dit Libavius, est sans labour, & l'intention mauvaise, que personne n'en espere seulement le moindre heureux succez. Il faut aussi que l'Argonaute soit exempt de temerité & stupidité, qu'il cognoisse bien son Pole & les signes des chozes, afin que s'il sort, tant soit peu, de la vraye route, il puisse facilement se redresser. Il faut aussi qu'il soit patient, car cōme dit le Sage, *toute precipitation est du Diable*, & beaucoup sont peris pour l'amour de leur impatience au milieu de leur course. Evitez toutes les observations des Estoiles, excepté l'Ourse, vous asseurants que vostre navigation sera bien commencée si vostre basteau se dezancre sous
les

les vœux & prieres pieuzes, sans excéder le pouvoir de la Nature, & les sciences ordinaires & legitimes, comme estant aussi la seule pretention de nostre Poëte, lequel voyant le preparer à en-filer la haute mer, j'impozeray icy silence.

* Mais je vay bien plus loin: la^b Nature admirable

En six ou sept cents ans fait l'Or tant desirable:
Et^c mon hardi dessein te veut montrer encor
Que^d plu^stost, & mieux qu'elle, on peut faire de
l'Or.

Tu n'iras^e donc guidé du gain & de lanternes,
Cerber pour l'Or la Mort ez obscures cavernes:
Cavernes que premier, jadis^f Faune ala voir,
Ignorant ce qu'icy je veux faire sçavoir.
Car ce qu'un curieux en des perils s'eslance,
Quand il procede mal, procede d'ignorance.

Quel plaisir, en portant, vray Demon soûter-
rain,

Le martel au cerveau, le marteau dans la main,
D'aler cherchant, fouillant, par infertiles peines,
Les profonds intestins des montagnes hautaines?
Quel plaisir que d'entrer, fuyant les Astres clairs,
Mort de peur dans la Terre, & vis dans les En-
fers?

Faire une mine triste en ne trouvant la mine,
Et comme les Géans, auteurs de leur ruine,
Renverser les hauts monts, puis en-fin supporter?
Acablé sous le faix, l'ire de Jupiter?

■ Certes nostre Poëte entreprend un voyage hardy, long, & non sans danger de rencontrer pluzieurs escueils menaçants de naufrage. De fait son entreprize n'est en rien inferieure à celle du

le du Magnanime Iason & de son compagnon
Hercule , embarquez pour cingler en Colchos,
non pour embler la Toizon d'or, mais apprendre
ce divin art de Medée, comme recite Suidas , art
si sublime & magnifique, que lon y voit comme
dans un clair miroir, non seulement l'université
de toutes Creatures, mais l'interieur de la Nature,
son pouvoir , ses effects, son estre. Car dans
le sujet de cette science est amassé, comme en vn
centre, tout ce que nous voyons enclos & espars
en la circonference de ce grand Monde. Dont
n'estant ce sujet de la nature du Ciel ny des E-
lements, les Philosophes l'ont nommé d'un nom
peculier, l'Ame , moyenne Nature. Et tout ainsi
que Dieu, seul Archetype de ce Monde, y est par-
tout present : cette moyenne Nature est par-
tout le petit Monde du Philosophe, à savoir par
tout son spherique vaisseau. Et comme Dieu est
grand , incomprehensible , & infiny, ainsi cette
choze semble presque innombrable en la pro-
creation de son semblable , & peut estendre sa
durée avec celle du grand Monde. Car alors la
vertu generative sera arrachée d'entre les mains
de la Nature par l'execution de l'edit irrevoca-
ble de l'Eternel , seul auteur de cette admirable
science , dont aucuns ont attribué l'invention à
Aros , & Marie Profetesse, toute-fois avec plus
d'aparence, à Hermes Trismegiste. Certes il nous
faut monter plus haut, pour chercher la premiere
source de cette riviere espandant ses veines par
tous les corps des Creatures , qui surmontant
en nombre les millions des millions, ne peuvent
avoir esté anatomizez en vn siecle, mais par
ceux qui en ont consumé beaucoup, comme A-
dam , Enoch, Mathusalem , & plusieurs de leurs
descen

descendants. C'est cet Adam creé par la bonté de celuy duquel la puissance acomplist la volonté, & dont la grandeur & la verité resplendissent de gloire eternelle. C'est luy qui de cette Sapi-ence immortelle receut la cognoissance de toutes choses, lesquelles plus elles aprochoyent l'origine de l'interieur du possesseur, plus elles luy estoient familières & domestiques. L'esprit donc de celuy s'omeilleroit, qui croiroit que celuy qui n'ignoroit la Nature, ses procedures, & le caractère qu'elle empraind comme un seau ez choses produites, ignorast la choze mesme. Nous lisons le contraire, car le Createur ayât mis devant ce premier Roy du Monde, tous animaux à luy assujetis, Adā prononça comme unique Phyzionomiste, le courage & magnanimité du Lyon, la cruauté du Tigre, la voracité du Loup, la vitesse du Cerf, la ruze du Renard, leur imposant à trestous leur nom convenable. Comment doncques n'eust-il connu alors le naturel des metaux & le pouvoir auquel Nature les destinoit, pour prevenir les mizeres dont les Creatures le menaçoient desja avec toute sa posterité? Celuy qui de tous tems, nonobstant la cheute de ce miserable, a conté les cheueux de nos testes, & a soin des inutiles passereaux, comme nous a revelé l'Oracle du veritable Apollon, luy auroit-il osté le soin & le moyen servant à sa necessité? Non certes. Car si tost qu'il fut bany de l'heureux séjour du Paradis terrestre, il provid & prevint de bonne heure, l'incommodité de la faim & du froid, tesmoin les estats qu'il enseigna à Cain & Abel. Celuy qui sceut si naturellement choisir & discerner sa moitié, d'avec les autres animaux, pour la propagation de son espee, eust

eust-il failly a l'election des chozes medecinales & antidotaires ? & dormi en faizant le choix d'entre les mineraux, vegetaux, & animaux, se laissant en cela surmonter par pluzieurs bestes qui cognoissent leur medicamēt propre ? Auroit-il, sans estre jaloux de sa primogeniture, voulu ceder, cōme Esau à Iacob, tous les droits d'icelle à sa race, & ainsi releguer cette divine cognoissance au tems d'Hermes Trismegiste, ou de Iob ? Quelque aparence nous le pourroit faire acroire : oyant parler Iob si avant des metaux, & Hermes pozer à cette divine science un fondement si solide, sans qu'aucun de leurs devanciers, l'ait pratiquée. Mais il ne faut croire que laissant ce Royal exercice, il ait mieux aimé s'amuzer avec Iubal à enseigner à chanter, & faire des fifres & violons, ou avec Tubal cain s'adonner à la forgerie du cuivre & du fer. Mais quoy ? Ce seroit trop d'atribuer tout à ce premier homme & ses plus proches descendans, il faut preferer cet honneur à ceux qui vesquirent sur la déclinaison de la perfection des siecles precedents. Que la raizon juge s'il y a de l'aparence. Quant à moy, quitant ma part de cette dispute, je m'arreste sur ce que de la connoissance de l'homme interieur d'Adam, n'estant apres sa cheute du tout esteinte, mais seulement troublée en pouvoir (degast que la continuelle transgression a fait depuis sortir en effect) procede la theorie & la pratique de nostre Philosophie. De sorte que l'Eternel créant les semences minerales, vegetales & animales, avec leur vertu productive en infiny, infuze en Adam la semence tres-generale de toutes sciences, servants à l'uzage de ce triple Embrion, dont la cognoissance nous
embasme

ambasme & abreuve d'un Nectar & d'une Ambrozie, sentant les grandeurs & merveilles de Dieu & de la Nature. Grand est donques, & plein de majesté le sujet pourquoy nostre Poëte nous va mener si loin. Car s'il est ainsi que la science est d'autant plus admirable & recommandable que le sujet en est sublime: cet objet doit de droit tenir le premier lieu apres la vraye & sainte Theologie. Car il ne s'aquier sans labeur & danger, pourtant est-il bezoin que celuy qui se met à la conqueste de cette riche Toizon, mene avec soy un Hercule indomtable: car il trouvera à qui parler à la descente de sa barque. En premier lieu s'opozera à luy un Geryon à trois testes, lequel domté, il faudra qu'il passe sur le ventre à l'hydre, laquelle renaissant rezistera tousjours. Apres se prezétera le cruel Diomedé, marchant à quatre chevaux, lequel despesché, le conquerant sera bien-heureux, s'il peut surmonter le bequettement des oyzeaux Stympthalides, & vaincre le Sanglier noircissant, matter le Lyon rugissant, terracer le Taureau mugissant, & en fin en chassât, atendre le Cerf à pieds d'airain, & aux cornes d'or, & atirer par cautelle le triple portier hors de l'Enfer, afin de librement arracher le sujet deziré hors de son temple cristalin.

b Le Poete voulant mieux faire entendre la grandeur de son entreprize, brave icy la Nature, luy reprochant la tardiveté dont elle uze à la production du Roy des metaux, euvre où elle employe le plus souvent six ou sept cents ans. C'est ce qu'affirme aussi ce grand Philozophe Isac Holandois, disant en son second liure des euvres mineraux, Le Mercure venant des mines n'est autre choze qu'un sperme crud, n'estant as-

scz

sez cuit ez mines, & peut-estre devroit encore y estre deux ou trois cents ans avant que se congeler. Et quand il seroit du tout congelé, il y demeureroit encore pluzieurs années avant que la matiere fust convertie en poudre, & y estant, faudroit que par une longue decoction de la chaleur naturelle, elle devinst poudre rouge & se fixast, & cela, dit-il peu apres, se feroit de l'Or. en mille ans, selon que Dieu & Nature operent. Dont nostre Poete peut bien donner le long terme qu'il donne, puisque cet auteur en donne mesme d'avantage à la Nature en cette operation.

c Ton dessein est vrayment bien hardy, mon Poete, & du-tout herculien. Car tu entreprends non seulement de combattre les monstres susdits, mais ozes prendre les armes contre l'universelle Gigantomachie de ces faux Alchymistes, voire contre cette fourmillante cohorte de Philozophaîtres à quatre cornes. Mais tourne hardiment la teste à ces monstres, & à ces ennemis jurez de la Nature. Montre-leur combien est grand leur aveuglement, & comme ils se fourvoyent de la verité des choses, nonobstant tout leur babil, & l'autorité de leurs maistres. Traverse-les de cet estoc, en depeignant au vif leur prezomtion d'ozer preferer la vanité de l'Escole Peripateticienne, à celle de la Nature, l'image de Dieu, & égaler leurs opinions frivoles à des raizons fondées sur l'experience. Moque-toy hardiment d'eux, qui laissent captiver sous vne impie tyrânie, leur esprit, estants confinez par le bon plaizir de leurs bourreaux, en des limites, que ces miserables, pour mourir, n'ozeroient franchir!

* Voicy un tesmoignage que le dessein de nostre

stre

stre Poëte est hardy comme il dit. Est il possible de faire de l'Or plustost & mieux que la Nature? Est-il possible à l'homme de faire une pomme, une herbe, une feuille d'arbre, ou comme dit le saint Oracle, d'ajouster une coudée à sa stature: & cependant faire l'Or, qui n'est qu'en la puissance de la Nature? Ne craint-il point qu'on le vienne maintenant assommer par un million d'ergos? Le luy conseille de ne branler point pourtant, puisque la verité, l'autorité & l'experience, sont pour le seconder en ce combat. Voicy donc la verité & l'experience par le tesmoignage de deux graves personnages, dont le premier est Franciscus Picus Mirandula, en son troiziesme livre. chapitre second, & l'autre Robert Valense en son livre de l'antiquité & verité de l'art chymique. Depuis peu d'années, dit ledit Mirandula, est decedé Nicolas Mirandula Prestre, connu par nous, vieillard, de l'ordre des freres mineurs, homme de bonne vie. Ceuuy-cy, selon le tesmoignage de plusieurs, du Cuivre a fait de l'argent & quelque peu d'or. Et celuy est encon plein de vie, lequel a veu faire del'or audit Prestre en Ierusalem. Ledit Picus dit encore: Il y a eu un Prestre Apollonien, homme de bon renom de l'ordre des Predicateurs, qui n'a crainct d'asirmer qu'il savoit vingt & quatre moyens infailibles par lesquels il faisoit de l'Or, & estoyent escrits en un Temple public à Rome ces mots, AVRI EX PLUMBO COLLECTORI. Un tel a esté veu depuis peu de tems à Venize. lequel par une certaine poudre, n'excedant la quantité d'un grain de poivre, a transmué une assez grande quantité de visf argent en Or. Et un de mes sujets a conuerti une once d'argent-visf en argent, par la quantité d'une chose ne

Doyne

peçant qu'un grain, & cela en la preſence de trois
teſmoins: dont parlant à un deux. j'ay ouy dire qu'il
avoit diligemment pris garde à la projection &
conversion, & que la medecine eſtoit de couleur de
cendres. Il y a un personnage encore en vie, & de
mes amis, qui en ma preſence a fait de l'Or & de
l'Argent plus de ſoixante fois par les choſes metalli-
ques, & n'y eſt parvenu par un moyen ſeulement,
mais par pluzieurs. J'ay veu une eau metallique
engendrant de ſoy-mesme de l'Or & de l'Argent,
ſans y ajoſter Or ny Argent, ny Souphre, ny Mer-
cure. J'ay encore veu tirer de l'Argent du Cuivre
par la force d'une certaine eau. Il y en a un qui tire
quand il luy plaist, de l'Or pur de ſes petits four-
neaux, & le vend publiquement pour fort bon Or:
& cetuy cy eſt aſſez bien moyenné. Il y a auſſi un
certain personnage vivant, lequel j'ay veu tirer de
l'Or & de l'Argent du Cuivre par le ſuc d'une cer-
taine plante, & ſ'eſt ſi bien mis à ſon aize qu'il
marche & ſe maintient à l'egal d'un gentilhomme
bien renté. Vn autre tranſmuoit l'Argent viſ en
Argent, qui contenoit auſſi de l'Or. J'ay veu tirer
du Cinabre tantost de l'Or, tantost de l'Argent,
ſans touteſois y ajoſter aucun d'iceux: & ay veu
de l'huile du Cinnabre par une ſimple administra-
tion, ſe produire Or & Argent, toutesſois en petite
quantité. J'ay auſſi ſouvent veu transformer le
Mercure du Plom & du Cuivre en bon Or &
Argent. J'ay manié de mes mains & veu de mes
propres yeux, l'Or lequel en ma preſence avoit
eſté fait de l'Argent en l'eſpace d'environ trois
heures, ſans changer l'Argent en Eau ou en Mer-
cure. Celuy qui deſirera plus de l'experience
prouvée par ces Auteurs, liſe leurs euvres, & il
trouvera de quoy ſe contenter. Arnold de Vil-
leneuve a teſte par ſa foy ſainte d'avoir fait, veu

& tasté la Pierre. De mesme en dizem Thomas d'Aquin, le Comte Bernard, Arnol, Guillaume le speculateur tesmoigne qu'il a abandonné à Rome des verges ou lingots d'Or faits par luy à toute preuve. De mesme jurent & protestent les disciples de Paracelse de leur maistre. Et Isac Holandois maistre dudit Paracelse affirme d'avoir fait la Pierre par divers œuvres. Rhungius, illustre Chimiste, escrit d'avoir veu l'argent chimique: Batiste Porte, Ierosme Rubeus, Dornesius & George Ripheus Anglois certifient d'avoir veu l'argent fait des deux Cinnabres. De mesme le Sieur du Chesne docte Medecin, Jean des Vogelins, Penot, Henry Conrad, & autres innombrables asiment tous d'une voix, la verité de l'art de faire de l'Or, comme dit nostre Poëte. Libavius escrit qu'il a fait l'Azoth, & dit n'avoir passé outre, mais j'en laisse le jugement aux enfants de la science. Pour moy, je croy qu'encor qu'il n'ait passé outre pour lors, qu'il ne s'est depuis arresté en si beau chemin, jaçoit que le Philozophe die, *Qui fait nostre Cuivre, fait tout, bien qu'il ne sache le reste.* Car il n'eust sceu faire l'Azot sans faire le cuivre des Philozophes. Cayer nous raconte en son histoire de la paix, qu'il y a aujourd'huy un disciple de Paracelse Aleman, lequel a ataint la perfection de l'euvre, & se nomme Hulsterhuren, lequel pour avoir mal mesnagé sa science & sa liberté est tombé sous la puissance de l'Empereur. Moy mesme ay veu, tesmoin pluzieurs que je pourray nommer en cet endroit, tirer de l'Or & de l'Argent d'une certaine eau minerale, sans y avoir ajousté de l'Or ny de l'Argent. J'ay encore veu transmuier le Cinabre artificiel en Argent: & changer le fer en cuivre.

en moins de trois heures. Ce qui , moyennant l'entrée que j'avois en cette science, par la Theorique, m'a fait confesser l'art estre veritable, lequel j'avois inconsiderément blasme, comme les autres, en mon Introduction en la Physique judiciaire. Venon maintenant à l'autorité dont Agricola, quoy qu'il n'affectiōne guere l'Alchymie, est contraint d'aleguer les auteurs illustres de cette Royale science, en la prefation des choses metaliques. *Je m'estonne*, dit-il, *qu'il y a de tous tems en tant d'Alchimistes qui ont composé l'art de changer un metal en l'autre.* Hermolaus Barbarus, orné de tout genre de doctrine, en a produit plusieurs par leur nom. Mais moy, dict-il, vous en nommeray plusieurs, & sont Osthares, Hermes Trismegiste, Chanes, Rosin, Alexandrinus escriuant à sa sœur Theosebie, Olympidore Alexandrin, Democritus, Orus, Chrisorichius, Lebichius, Comerius, Ioannes Apuleius, Petasius, Pelagius, Africanus, Theophile, Synesius, Estienne escriuant à l'Empereur Heracle, & Heliodore à Theodose, Geber, Callides, Rhacaidibus, Veradian, Rhodian, Canides, Merlin, Raimond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Augustin, Panthee Venitien. Trois femmes illustres en ont aussi traité, & sont Cleopatre, la vierge Taphuntia, & Marie Profetesse. Tous ces Alchimistes ont usurpé une oraison absolue, excepté Ioh & Aurele Augurele Ariminense, qui ont compris leurs paroles sous des vers. Ce sont icy les propres paroles d'Agricola, lequel nonobstant tant d'autoritez par luy-mesme aleguees, ne laisse d'opugner la verité & l'experience, avec l'aboyante troupe des zoiles & Satyres cornus. Mais y at-il choze plus sottē & inique que de hayr ce qu'on ignore? Prenez que la choze doit estre

ve estre haye, y at-il cependant rien plus abiet & vilain que condamner une science en laquelle on n'a seulement entendu la moindre maxime, ny connu la Nature & son pouvoir, moins les proprietéz ocultes des metaux? Mais cōment comprendroyent-ils ce qui est hors d'eux, qui ne sentent ny ne savent ce qu'en moins de vingt-quatre heures la Nature opere en eux mesmes, transmuant herbes, plantes, & tous fruits & animaux mangeables en leur sang, & substance totale? Au reste, que ceux qui pient l'Alchimie estre une science veritable, lizent la deffence d'Alchymie de Libavius, auquel je les recommande. Et pour conclurre cette partie, voyon comment l'art peut faire de l'Or. Il faut cognoistre devant tout, qu'il y a trois cauzes effectrices, qui sont le commencement, le milieu & la fin de toutes chozes, lesquelles elles tiennent toutes enfermées en elles, & sont Dieu, Nature & l'art. Triangle divin, dont Dieu dit, Nature fait & l'Art imite. Ainsi Nature commandée par la cause premiere, produit tous les jours des chozes nouvelles, dont l'art imprimant en soy par la conception la similitude de ces chozes poursuit d'une façō admirable la trace & les lineaments de la Nature: de sorte que si l'entendement de l'homme n'estoit quelquefois opilé, vous diriez que la Nature est defaillante en ses operations. Car l'art s'aydant de la Nature, la corrige, surmonte, & supplée au defaut d'icelle. principalement en cette sacrée Philosophie naturelle & operative, la conjoignant en cela à la medecine, qui ne nous peut montrer la verité de ce qu'elle enseigne, que par l'experience. Car, par exemple ladite Medecine certifie que la Rubar-

be purge la colere, on n'en peut rien croire, sinon que l'ayant baillée à un malade, la santé s'en ensuive, par la distraction de l'humeur. Ainsi dirons nous, que si l'experience montre que par la fumée du plom ou souphre des sels le Mercure s'endurcist & congele, & le fer est changé en cuivre par le vitriol, le cinabre converti en argent par la fumée de l'argent, lon peut preparer une medecine tresparfaite & homogene aux metaux, par laquelle nous puissions parfaitement arrester l'Argent-vif, & parfaire les imparfaits metaux, veu que les composez mineraux congelent l'Argent-vif, & le reduisent à leur naturel. Si l'Argent corporel, encor imparfait, parfait une mixture imparfaite & illegitime, pourquoy, rendu parfait, & reduit en Elixir, ne pourra til guerir les autres metaux imparfaits? Pareillement le Vitriol Venerien, transformant, ou pour mieux dire, tirant de l'ocult de Mars cette affinité qu'il a avec le cuivre, l'Or, un metal parfait & reduit en medecine, par une exuberante decoction, moyennant l'administration de l'art, ne pourratil tirer en effect l'Or que les imparfaits metaux tiennent en pouvoir? Il apert donques par ces raizōs qu'on peut aussi bien, voire mieux que la Nature, faire de l'Or. Car il est certain, tesmoin mesme Aristote au quatriesme des Meteores, que tout ce qui fait acte d'œil, est œil. Nostre Or que nous faizons par nostre divin euvre est semblable au mineral, & plus parfait, par ce que l'art, en purgeant encore l'Or mineral, a, par une double decoction, supplée au defaut de la Nature, dont il fait aussi mieux que l'Or mineral l'operation de l'Or. Aussi la preparation que l'art ajousté à celle de Nature est cause que nous abregeons le
tems

rems en la production de l'Or, comme nous dirons plus amplement cy-apres. Celuy qui voudra savoir d'autres raizons sur ce sujet lize le traité de Roger Bachon, intitulé *De l'admirable puissance de l'art & de la Nature.*

e L'avidité du gain est bien miserable, quand en lieu de trouver dequoy pourvoir à la necessité de cette vie, on se jette sans y penser entre les bras de la Mort precipitée, ou qui pis est, en un mal lequel consumant peu à peu comme une chandelle, fait mourir sans mourir. C'est pourquoy ordinairement ces formis de metallistes sont sujets à une courte haleine, & perissent la plus-part minez par la phtysie, comme dit Agricola en son Berman, ajoustât qu'on trouve en des mines de Carpaté telle femme laquelle a despéché sept maris en noces reiterées, lesquels une mort précipitée luy a ravis l'un apres l'autre. Ceux-cy en lieu du gain cherchent vrayment la mort, dont parle nostre Poëte.

f Agricola dit en son Berman que Faune estoit fils de Picus & neveu de Jupiter, & qu'il estoit autrement apelé Mercure par les Grecs. Ceturcy auroit esté le premier qui trouva l'or en Grete. Au reste nostre Poëte se moque icy plaizamment des grimaces, postures, & façons de ces miserables metalistes, leur propozant le vray moyen par lequel sans dâger, & sans peine, ils pourront trouver des mines plus certaines & fructueuzes que celles qu'ils cherchent, la plus-part guidez par une bouffole fallacieuze.

*Or^a le Sage imitant la Nature tres-sage,
Prend de ce qui desja s'est cuit par son ouvrage.
Et d'un^b feu non commun sçait abregier le tems.*

D †

a Le Comte Trevizan dit en son epistre responsive sur la transmutation des metaux, qu'il y a des chozes vegetales, mais principalement sensitives, lesquelles la pluspart, engendrent leur semblable, par la concurrence des deux semences mistionnées en la coïtion du masle & de la femelle Euvre naturel, que le Philosophe, dit-il, imite en la generation de l'Or. Car l'homme ne sauroit achever les spermes humains, mais peut disposer l'homme à la generation productive. De mesme est ce en l'Or, & en la generation du Mercure cōmun, dont pour l'indicible proportion de son humidité visqueuze avec sa terre onctueuze, l'art ne sauroit imiter la Nature en cet endroit, ny luy contribuer le pouvoir productif. C'est pourquoy le docte Libavius dit en sō traité de la pierre Philozophale, que l'art ne peut donner un pouvoir essentiel, ains est contraint de le prendre de la Nature, non comme elle le détient imparfait en la matrice de la Terre, mais comme il est pendant, meur & cuit en l'arbre: & en cecy le Sage imite la tres sage Nature, comme dit nostre Poëte, laquelle préd pour faire l'Or, le Mercure cuit & digeré, & le Souphre fixé par elle.

b Le feu secret des Philozophes est par eux nommé le Vulcan, par une comparaizon de ce Vulcan, lequel selon Diodore Siculien est le premier, inventeur de mettre l'Or l'Argent, le Cuivre, le Fer & tout ce qu'on peut forger d'iceux, en uzage par le feu: dont est venu que ces hommes de feu luy ont dedié leurs vœux & sacrifices, & pour son utilité, l'ont nommé Vulcan, ne plus ne moins que cette race idolatre & Payenne

ne

ne apeloit la guerre Mars, parce qu'il fut le premier inventeur des armes offensives. Or il y a plusieurs Vulcans ou feux, comme le feu contre Nature, le feu naturel, le feu non naturel, & le commun.

Le feu contre Nature est le feu de charbon, lequel essaye par violence la fixation de l'œuvre, le feu naturel est le feu interne & iané ez choses, le feu non naturel est apelé ministrant, serviteur & externe, qui selon les ocazions se fait en plusieurs manieres, comme pour la premiere preparation de l'œuvre, par le bain, lampe, ou fiens, & en la seconde avec des cendres. Le feu commun est le feu de la flâme ou du bois. Il faut derechef entendre lesdits feux mystiquement, comme le feu naturel est le Souphre du Soleil & de la Lune. Le feu contre Nature, est celuy contre la nature du Mercure, & est l'eau fort, autrement apelé Dragon violent, un feu tresfort, qui brûle comme celuy d'Enfer, & est le Mercure des Philozophes, lequel ils nomment aussi feu de la gesne, par la putrefaction duquel sont resserrées les clostures que le feu mondain ne sauroit onques ouvrir. Ainsi le Mercure est bain, lampe, fiens, & cendres: mais tous ces feux sont dedans le verre du Philozophe. Il y a encore d'autres appellations des feux Chymiques, lesquels selon les diverses operations se sont aquis divers noms, que je nommeray icy selon la table des feux des Philosophes, representée par Libavius en sa Pyrotechnie.

Il y a donc le feu dit des principes, qui est de deux sortes, manifest, & occult: dont chacun se divize en deux parties: savoir le manifest, en celeste & elementaire: l'occult, qui est caché dans

chozes naturelles, en instrumental & principal: l'instrumental est comme le feu de la gesne, autrement nommé caustique potentiel, dont la matiere estant d'avantage élaborée, passe en clef de l'art, & en menitruce celeste, acomodé pour la rezolution & exaltation: le principal est à cause de la medecine, afin qu'il soit analogique à l'element des Estoiles, & à la chaleur naturelle, comme de ceux qui sont instruits pour le pouvoir medecinal, qui sont quint'essences, huiles ignées & celestes, & de ceux qui fabriquent la Pierre, dans lesquels est le feu du Mercure, de la Lune & du Soleil, & sont dits, feu des Philosophes, selon les degrez divers, chaux vive, rubre, teinture, & elixir rouge, comparé au feu du Soleil, dont est apelé Souphre vit.

Ainsi le Philosophe peut par le feu Chimique, abreger le tems de la Nature, par deux voyes, à savoir par la reduction des metaux en leur premiere matiere, & par le moyen du Ciel ou Tartre des Philosophes (qui sont deux feux instrumentels) & ainsi refaire lesdits metaux de nouveau, congelant leur Mercure par le feu apropié, & introduizant une forme nouvelle, par le moyen du Souphre naturel, rouge, ou blanc, ce qui se peut faire en fort peu de tems, & l'autre encore plustost, comme par la projection de nostre divine medecine. Ainsi reduira ton, non seulement les ans de la Nature en mois, les mois en semaines, les semaines en jours, mais les ans en heures, les heures en minutes, & cela principalement par le feu apropié susdit, & qui n'est pas cōmun à tout Philosophe, cōme les autres que nous avons dit. De fait nul des Philosophes n'a mis ce divin agent, dont il ne se faut esmerveiller si nos devanciers ont failli, ceux du jourd'huy faillent,

& faudront ceux qui viendront. Quant à moy, si je n'eusse senti ce feu, & ven ses effets, je ne fusse parvenu à ce que je say. C'est une choze estrange que nul ou bié peu de Philozophes en a parlé, veu que ce feu parle luy mesme, vray sujet de toutes merveilles, & sel sans lequel les esprits ne peuvēt penetrer ni se joindre radicalement avec les corps. Sans ce feu un corps ne peut entrer dans l'autre, ny aucune vraye teinture estre donnée, comme enseigne Isac Holandois par cette comparaizon prise du second livre de ses euvres mineraux, où il poze le drap blanc & à teindre au lieu du corps, la rubre au lieu de l'ame, & l'alun au lieu de l'esprit, ou substance moyenne, comme mediateur entre l'ame & le corps, sans lequel rien ne se fait. Car si l'alun n'entre en l'œuvre, la rubre ne peut entrer dedans le drap, ains demeure fixe à part & se perd invisiblement, dont l'estofe demeure passe. Car la couleur de la rubre est l'ame, & l'alun participe des deux, qui fait (moyennant l'eau qui reprezente nostre feu approprié) que l'un entre dans l'autre. Lors le teinturier fait bouillir le drap, l'alun, & la rubre dedans l'eau, & quand il voit sa teinture entrée dans le drap, il le suspend, afin qu'il se seche, lors l'eau s'en va, & la couleur demeure fixe dedans le drap. La mesme procedure faut-il observer en noz euvres. Car j'ogit que nos corps, esprits, & ames metaliques soyent bien preparez, ils n'entreront en la racine l'un de l'autre, ny ne demeureront jamais ensemble sans le moyen de ce feu propre, sel armoniac, ou eau seche. Que pensent donc faire nos pauvres Evangelizans Alchymistes, avec tant de fourneaux & de feux fantastiquement graduez, sinon esclorre leurs œufs au

vent, & faire une infinité de foles despenfes ? Il leur faudroit pour bien employer leur feu artificiel, un euf informé par le sperme du Coq, & ce feu secret, & non commun, comme dit nostre Poëte. Aussi, bien que nous l'ayons apélé eau, il n'est pas pourtant eau commune, a sçavoir Mercure vulgaire, ains comme dit Geber & Aristote, une eau leche, laquelle, comme dit Hermes, se tire d'une vilaine & puante matiere menstruale, & se trouve, dit Danthyn, dans les vieux estables, cloaques & garderobes. Morien en dit, *Nostre eau croist dans les monts & valées*. Dont ces fols Alchymistes croyent que c'est le Mercure, mais ils se trompent. Car c'est une eau seche donnant ingrez, amassant tous les esprits minéraux, & quand elle a fait quelque conjunction, soit vivifiant un corps par voye Physique, ou assemblant en la projection le Mercure congelé, avec la teinture, elle s'en va, les laissant fixez ensemble. Ce feu, ou eau seche se trouve en toute choze compozée des Elements : & si cela n'estoit, nostre science ne seroit pas, parce qu'on a à faire de ce feu tant ez cuvres vegetaux, & animaux, que minéraux. C'est pourquoy, si vous voulez faire seurement un cuvre grand, une conjunction, fixation ou multiplication, il vous faut ce feu, ou eau seche. Dont le susdit Isaac dit, *Toutes les cuvres que j'ay escrites sont bonnes & louables, mais il y a deux choses que je n'ay pas nommées, a sçavoir l'esprit, & l'eau seche, pourtant j'adjure tous ceux ez mains desquels ce traité pourra tomber, & le pourront entendre, de cacher ce secret: car sans la cognoissance d'iceluy tout art mondain est trompeur & inutile: & ce secret decelé, vous pourrez parfaitement fai-*

re

re tel ouvrage qu'il vous plaira, & avec peu de tés
& de travail. Nous tiendrons donc ce secret
secrettement enfermé au cabinet de Bias, afin de
ne troubler le repos des os sacrez de ce grand
Philosophe Holandois, & n'encourir le cour-
roux de Dieu & des Anges, & la foudroyante ex-
communication de la tourbe des Philozophes.
C'est assez d'avoir traité de ce feu non commû,
lequel entend nostre Poëte, vers lequel je re-
pren mon chemin.

*Pour matiere il prend donc le Souphre & le Mer-
cure,*

*De sexe differents, & pareils de nature:
Car un genre tout seul, de soy n'engendre rien,
Et quand Dieu fit le Roy du Monde terrien,
D'une mesme Nature il forma sa femelle,
A fin qu'il engendrast se joignant avec elle.*

Il faut icy distinguer la matiere reculée & la
moyenne d'avec la vraye, comme nous avons
fait cy-devant en la generation du Mercure &
des metaux. Certes ce mot de matiere est si fre-
quent en la bouche de nos Alchymistes, que je
m'estonne qu'elle n'est desja changée en forme.
Tout le monde demande de la matiere, le juri-
ste, le Medecin, l'apoticaire, le tailleur, l'archi-
tecte, voire jusqu'au sale bouvier. Mais tous ceux-
cy ont une matiere certaine & limitée, excepté
le fol Alchymiste, qui n'a jamais assez de matiere
pour la fomanter d'un million d'humeurs fan-
tasques, & croy que jamais le ricur Abderite
n'eut tant d'atomes en la teste, que cette matiere
est multipliée au cerveau de nos Alchymistes.
Aujourd'huy ils ont choizi un sujet pour ma-
riere

tiere, demain ils en prendront une autre, & ainsi cerchans tous jours ne trouvent jamais rien. Au contraire le Sage, ferme en son entreprize, & apuyé sur la Nature, ne peut ny ne veut autre que l'unique sujet engendrant son semblable, lequel respond à ce qu'il cerche, & est une chose cuite dedans le ventre de la Terre, par une chaleur sulphureuze. Car la matiere de toutes choses n'est qu'une, laquelle opere diverses choses naturellement, par l'action majeure ou mineure, en brûlant ou ne brûlant point, & en cecy tous les Philozophes sont d'accord. Penot nomme cette seule matiere l'esprit du Monde, fait corporel au ventre de la Terre, lequel reçoit en soy toutes les facultez, soyent animales, vegetales, ou minerales. Car comme la cire prend l'impression de toute forme, cette seule matiere souffre l'induction de la propriété de toute chose naturelle. En fin toutes choses sont venues d'un & retournent à un. Ce qu'affirme Hermes Trismegiste, quand il dit, *Tout ainsi que toutes choses ont esté d'un, par la meditation d'un, ainsi toutes choses sont nées par adaptation de cette seule chose.* Cette unité donques reluizant, non en cette science seulement mais aussi mystiquement en la creation, redemption, & sanctification de l'homme, nous servira de boussole & d'Estoile de Nort, pour parvenir au havie de salut, & à une beatitude complete.

La premiere partie en cette science est celle qui aproche plus du naturel metalique. La matiere d'oc rezoute en Mercure est la plus proche & premiere matiere en cet art, puisque tous les metaux se resolvent en Mercure. Mais voyon si cette seule matiere suffira pour engédner nostre euvre.

œuvre. Le Mercure tout seul ne sauroit rien produire, puisqu'il atend d'estre parachevé, & devenir metal, & quoy que les Philozophes le nomment la seule matiere, il n'est pourtant que la terre où nous jetons nostre semence, afin qu'elle croisse, fleurisse, & porte fruit, comme le grain du froment, dont il-faut savoir que

C'est un grand secret de pouoir comprendre que le Mercure est le menstree, & le Souphre la semence de noz euvres.

Ainsi les principes de la Nature sont aussi les principes de l'art. Car comme vous avez ouy cy devant, Nature prend pour la generatiō du Mercure l'humidité visqueuze & terrestreitē souphreuze, qui sont la matiere reculée, & pour la plus proche, ledit Mercure maintenant fait, auquel elle ajoustē son Souphre, ou vray agent: pourtant les Sages, comme vrayes enfants de la Nature, ont cerché quelque chose dans les minéraux, qui contient en soy un Mercure pur & net, & un Souphre pur & incombustible. Et où ces deux estoient ainsi meslez, comme n'estants qu'une chose, selon une proportion deue, & congelez tellement ensemble, qu'ils ne peuvent plus estre separez, ains sont tous deux volatils & spirituels, ils ont dit que là estoit le sujer de leur Pierre. Que si les yeux de vostre entendement ne sont bouschez, vous cognoistrez le vray Souphre & le Mercure: car je les nomme brievement, sans circuition de paroles, & cognoistrez par ce qui est dit cy devant, tous les metaux qui croissent dans les mines & leur nature. Que si vous ne m'entendez encore, je vous en feray
comme

comme une montre de chacun à part , à fin que vous ne pensiez que j'aye voulu cacher chose aucune appartenant à la vraye introduction de cette science. Commençon donques au Mercure, puisque nostre Poete dit qu'il faut prendre le Souphre & le Mercure.

Pour bien entendre le regiment des Mercures, il faut savoir qu'il y en a de deux sortes , a sçavoir le Mercure crud , & le Mercure des corps, ou Mercure congelé , qui sont ceux des six metaux. Le Mercure crud est celuy que la Nature a engendré dans la mine , & lequel les Philozophes nomment l'Autruche né dans la Terre , & convient avec l'eau qui ne mouille point les mains. Le Mercure congelé est le metal mesme, principalement l'Or, qui n'est qu'un Mercure parfaitement cuit & élaboré par la Nature. Pource le laissant en repos pour un peu de tems , nous poursuivrons celuy qui s'ensuyant , se moque à toutes heures de noz pauvres Alchymistes , leur jouant le tour de l'Hydre renaissante , dont fachez ils ont condamné ce pauvre Mercure, comme inutile à fermenter la paste moizie de leurs conceptions, forgeants cet axiome, que le Mercure vulgaire, comment qu'il soit préparé, n'entre point en nostre magistere. Cruauté certes tresgrande de condamner ainsi ce Messager des dieux , dont pour maintenir le droit , nous confessons bien que

Le Mercure vulgaire n'est qu'un sperme crud & inutile à la generation.

Mais estant préparé par la main d'un savant artiste, il aquiert non seulement le nom d'un des
Mer

Mercurus des Philozophes, mais est alors une clef de l'art. C'est pourquoy nous dizons que

Si la preparation du Mercure vulgaire eust esté connue aux étudiants de cette science, ils n'eussent eu à faire d'autre Mercure des Philozophes, eau metallique, ou Ciel, parce que tout cela est compris en sa preparation.

Si vous vous estonnez de cet axiome, Messieurs les Alchymistes, vous le feriez bien davantage si vous pouviez gouster le fruit de celuy qui dit,

Toute chose dont on peut tirer un Mercure, est la matiere de la Pierre.

Toutesfois il ne faut pas entendre cecy trop crument, mais considerer que c'est le plus grand secret de la science universelle, secret que les anciens Philozophes ont de tous tems caché, excepté Raymond Lulle, qui dit en son Testament, *Le Mercure vulgaire ne vaut pas une figue pourrie: ce que ie dy parce qu'il vaut beaucoup.* Je vous revele donc le secret des secrets, & notez diligemment l'axiome allegorique allegué cy devant, que le Mercure vulgaire est le menstrue de la Pierre, & le Souphre la forme. Mais ce Souphre n'est pas Souphre vulgaire, ains le Mercure parfait. D'où s'ensuit que pour nostre divin cuvre, il les faut tous deux ensemble. Car l'imparfait est froid & humide, patient & feminin, pourtant desirant la perfection. Mais il faut considerer

derer icy qu'il y a pluzieurs sortes de Mercurus vulgaires, dont le pire est celuy qu'on trouve dās les bains, & sous les tas des vieux foins, lequel contiēt ces herbes putrifiées, chaudes, seches, & visqueuzes de cette espee, comme la grand' Lunaire, Chelidoine, Adente, & herbeaux sonnettes: & celuy qui s'engendre à la rozée de May, des brouēes & seches vapeurs de la Terre, depuis le commencement des jours Caniculaires, jusqu'à la fin de l'Autonne, & qu'on void le soir couler sur la terre, & esclairer comme chandelles, & scintiles de feu. Cetui-cy est si leger, humide, peu cuit, & d'un Souphre si esloigné du poids, de la siccité, pezanteur, solidité & decoction de celuy des metaux, qu'il ne peut souffrir la moindre chaleur, qu'il ne laisse separer son eau, & s'envole avec elle. Mais nostre vray Mercure vulgaire est composé d'une autre eau plus pezante, & d'une terre ou Souphre plus cuit, & se trouve dans les veines des hautes montagnes, comme nous avons montré cy-devant, dont le meilleur est celuy de Levant ou d'Espagne, lequel nous entendons aussi estre une de nos matieres en pouvoir. Voicy donc maintenant tous les Mercurus de l'art. Le grand Rozaire nous en baille quatre, le Mercure préparé, le Mercure exalté, celuy de la Magnesie, & l'Azoth, ou Mercure onctueux: dont trois sont tresnecessaires, a sçavoir le Mercure calcinant les corps, & est le Mercure préparé, le Mercure sublimant lesdits corps, & celuy auquel on ajoustē le ferment. Voilà donc le rôle de tous nos Mercurus, dont nous parlerons plus particulierement en son lieu: concluants que de tous les Mercurus, le Mercure vulgairement vulgaire peut estre matiere de la
Pierre,

Pierre, estant deuëment préparé. Dont nous apellons de l'injuste arrest des Alchymistes incompetents, à la Cour souveraine de la Nature, & de l'experience faite & autorisée par un nombre infiny de Philozophes illustres.

Ainsi qu'il y a beaucoup de Mercurcs vulgaires, aussi y a-t-il beaucoup de Souphres. De sorte que comme il y a sept Mercurcs, un vulgaire, & six des metaux, il y a aussi sept Souphres principaux, à savoir le vulgaire & six Souphres metalliques. Celuy qui entend bien cecy, que dans les metaux n'est pas le Souphre vulgaire, ains un metallique, & de la nature du vitriol, saura que le Mercure vulgaire, préparé comme il faut, & comme nous avons dict, pourra rezoudre les metaux, & ainsi ne prendra que la matiere mercuriale, pour laquelle il engloutist toute la substance du metal, regorgeant le Souphre d'iceluy, apres qu'il l'aura separé de la conjunction concentrique qui est faite du Mercure vulgaire & du corporel. Par ainsin il sera contraint de croire que ce qui se separe du vif-Argët apres la rezolution & la putrefaction, est le Souphre vitriolé & metallique, de la nature duquel sont les Souphres du vitriol vulgaire, de l'alun, & de toute sorte d'atraments, pierres à feu, & marcasites. Mais ceux-cy sont inutiles aux euvres des Sages, aussi bien que les Mercurcs des herbes, des bains, & de la rosee susmentionnez. Il y a encore d'autres Souphres, comme l'Orpiment, l'Arsenic rouge, & l'Arsenic blanc, desquels l'artiste peut tirer une moyenne substance, servant aux euvres particuliers. Mais pour les Souphres, tout le secret d'iceux consiste au Souphre des metaux desquels nous parlerons autre part.

Le

Le Sage donques , dit nostre Poëte, prend le Souphre & le Mercure pour le sujet de son euvre , lesquels encore qu'ils soyent differents en forme ou sexe , ne le sont en nature , & faut qu'il soit ainsi. Car comme dit le grand Roy Aros, *Nostre medecine est faite de deux choses estant d'une essence.* Dont il faut entendre que le Souphre vulgaire n'est point de la nature du Mercure, comme croient les faux Alchymistes. Car ledit Aros dit , *Nostre Souphre n'est pas vulgaire, mais fixe , & ne vole point , & est de la nature Mercurielle.* C'est pourquoy Geber dit en sa Somme , *Au profond de la nature du Mercure est le Souphre qui se fait par longue attente ez veines de la Terre.* Car Nature n'a autre matiere pour bezongner que pure forme Mercuriale, ayant en soy son Souphre homogene , fixe & incombustible, comme la raizon, l'autorité, & l'experience le montrent. C'est ce qu'affirmēt Calib, Bendegid, Iesid, & Marie Iuive, quand ils dizem que Nature fait les metaux de chaleur & secheresse , surmontants la froideur & moiteur du Mercure en l'alterant. Non pas qu'autre substance le parface , & jaoit que le Souphre semble different en genre du Mercure , il ne l'est qu'autant que l'homme l'est de la femme , lesquels nostre Poëte allegue fort à propos, pour despeindre mieux au vif ses raizons. Car en la Creation, Dieu fit l'homme, & puis la femme , & leur dit, *Faites de voz substances des semblables à vous.* Puis dit des autres Creatures , *Que chacune porte son fruit , qu'elle multiplie , & face son semblable.* C'est pourquoy aussi Dieu commanda à Noé de mettre en l'Arche de châque espece d'animaux, male & femelle selon son genre , & non autrement.

ment. Si cela n'estoit, il n'y auroit point de generation en cet art. Car le Mercure seul n'engendre rien, mais produit son semblable avec son semblable, auquel seul il se resjouist. Car

*La Nature a en sa nature semblable,
une operation perpetuelle, non en une
espece differente, moins en un genre
divers.*

Donques plus il y a de diversité ez chozes, moins il y a d'unité, laquelle toute fois est requize en nostre euvre, sous deux diverses formes. Ceux donc s'aillent cacher, qui veulent meller le Souphre vulgaire avec le Mercure, contre la raizon & la Nature, laquelle ne nous a jamais fait voir l'Argent-vif, & le Souphre vulgaire joints ensemble dans les mines, quoy que le travail des fols Alchymistes pretende les marier ensemble. Car j'en ay cognu à Bordeaux lesquels ont tenu ce couple illegitime trois ans durant au liēt nuptial & cristalin, où en lieu d'un enfant legitime, ils n'ont engendré qu'une poudre bastarde & un Cinabre, toutesfois beau, mais qui n'estoit que pour payer le sel qu'avoit mangé en un mois l'un d'iceux. Car il faut savoir qu'ils estoient trois en cette heroique entreprize, qui partisloyent entr'eux le tems de leur sentinelle, de trois en trois mois, sans bouger d'aupres du fourneau. Mais ce n'est pas tout. Les petits font des petites folies, mais les grands des grandes, voire grandissimes, tesmoins deuz que le respect que je leur doy me deffend de nommer icy. La mesme farce a esté jouée un long tems par un grand Seigneur Aleman, à la Haye en Holande.

Et.

Et n'y a pas long tems qu'une dame illustre d'ex-
traction & d'esprit, fomentoit cet embryon ou
faux germe, aupres du marché noir en la Beau-
ce, uzant d'un feu de flame un an durant. De sor-
te qu'elle disma tellement le bois de son mary,
qu'il sembloit que la grande Iument de Gargan-
tua s'y fust promenee. Mais le pis fut encore
qu'elle n'enfanta que du vent.

*Le Souphre est sec & chaud, agent, & masculin,
Et l'autre humide, froid, patient, feminin.
Ce^a different estat fait qu'ils donnent naissance,
Car dessus son pareil le pareil n'a puissance.
Si mesme empire aussi sur l'homme avoit le froid
Qu'il a dessus la femme, onq il n'engendreroit.
Le Souphre^b est ce Lion, ainsi nommé des Sages,
A fin que l'ignorant ignorast leurs langages:
Car si le fier Lion est Roy des animaux,
L'Or au sceptre superbe, est le Roy des metaux.
L'autre est-ce grand Dragon à l'eschine volante,
Qui, colere, est rempli de poizon violente:
Car sentant l'aspre ardeur, il^a s'envole soudain,
Et^c tue, en dissolvant, le metal souverain.*

Il est hors de controverse que là où se doit
faire quelque generation la contrarieté est ne-
cessairement requize. Comme pour nostre sujet;
la secheresse & la chaleur du Souphre agissant, &
la froideur & humidité du Mercure patissant.
Cette contrarieté toutesfois, n'est qu'accidenta-
le ou eschangeante. Car ce que l'un est exterieu-
remet, l'autre l'est interieurement. De c'est estat
differet, dit le Poete, procede la generation, ale-
guant la copulation du masle & de la femelle,
qui doivent toute fois estre d'une mesme espe-
ce.

ce. Lors le masse estend son action sur la femelle, laquelle la reçoit, & engrossée produit le fruit meur & désiré de leur espece : car autrement ils n'engendreroient que des monstres. Or pource qu'il n'y a autre femelle pour nostre Souphre, que le Mercure imparfait, nous le luy donnons pour femme, & par consequent le parfait à l'imparfait, pour mary : & fait qu'au moins la secheresse du Souphre excède au quadruple l'humidité du Mercure, afin qu'il y ait de l'action par cette diversité, veu que, comme dit nostre Poete, le pareil n'a de la puissance sur son pareil. Ainsi donques se fait la generation de toutes choses. Ce que nos Alchymistes desvoyez ne peuvent comprendre, jacoit que la tourbe des Philozophes die clairement qu'il nous faut imiter la Nature en la conception de l'enfant dans la matrice. Ce sont des paroles exemptes d'ambiguité, & cependant comme estourdis & aveuglez ils amalgament le Mercure cru avec la Lune, pesants les fixer tous deux ensemble, sans se donner de garde que tous deux symbolisent en une nature froide, humide & imparfaite. Encores n'ont-ils l'esprit d'interpozer une moyenne nature, & les marient sans l'adveu & la benediction d'Hymen. Mais ils esteindront plustost le feu par le feu, qu'ils ne les fixeront ensemble. Quelqu'un peut estre me dira, que je luy montre bien son desvoyement, mais ne le mets point au droit chemin. Or pour l'y mettre je l'avertiray qu'avant que pouvoir fixer le Mercure avec la Lune on les redroit plustost tous deux volatils. Car la Lune est si froide & humide, (comme non fixe) que le Mercure la pourroit sublimer avec luy, la tirant de sa terre. De sorte qu'il ne demeureroit

au fond que les feces de la Lune, dans lesquelles seroit son sel. Notez toutefois icy un secret non vulgaire. Si vous y adjoustez une plus grande quantité de Mercure cru, & donnez le feu un peu plus grand, il emportera & vivifiera vostre Lune, ne laissant point de sel comme devant, ains seulement des feces inutiles. Mais c'est grãd cas que l'ignorance ne peut comprendre cecy, ains veut de deux choses pareilles causer une generatiõ sans savoir introduire la diversité de sexe dont parle nostre Poete. Observez donc cet arrest donné par la Nature, & publié par l'experience, que

Deux choses semblables n'engendrent rien, & ne peuvent estre jointes sans un milieu.

Ce milieu est l'esprit, lequel est chaud & sec, dont estant joint avec la Lune & le froid & humide Mercure, il tempere par sa benigne chaleur & secheresse la froideur & l'humidité de tous les deux. Ainsin est-il la seule cause que l'un entre dans l'autre, & se rend un mesme corps avec eux, par le moyen de son juste poids & du bon gouvernement du feu exterieur. Si doncques noz pauvres Evangelizants entendoient bien le fond de cecy, ils n'auroient tant de fascheuzes rencontres, ains tousjours des joyeuzes nouvelles: car le bon succcez de leurs amalgamations, fixations & multiplications, voire en des euvres plus grandes.

Nous avons cy devant baillé le rôle de tous les Souphres, entre lesquels nous avons rejeté le vulgaire, & les autres combustibles, comme
l'Arsenic.

L'Arsenic, l'Orpiment & le reagal inutiles à nos
euvres. Notez donc maintenant ce que dit Ari-
stote au neufliesme de sa metaphizique, a sçavoir,
Là où l'agent & la matiere sont semblables, les
operations sont tousjours semblables, encore que les
moyens soyent divers : comme le Souphre semble
divers au Mercure, car les moyens & la matiere
sont deux choses. Que si la matiere est vne & du-
tout semblable, toutes les operations qui sem-
blent au commencement contraires, sont en fin
un mesme effect : comme tesmoigne ledit Phi-
lozophe. Pour ce Geber dit en sa Somme, que no-
stre science ensuit la Nature au plus pres qu'il
luy est possible. Le mesme dit Hermes, Pytha-
gore, Senior, & pluzieurs autres. Puis donc qu'elle
ensuit Nature, il faut necessairement confesser
qu'elle uze de semblable matiere, (qui n'est qu'u-
ne, à sçavoir l'Argent vif) non entant qu'elle est
seule, mais meslée avec son propre agent, qui est
le Souphre, lequel est de deux sortes, combusti-
ble & incombustible. L'incombustible est celuy
qui cauze l'imperfection des metaux, & le com-
bustible leur perfection. Dont errent tous ceux
qui avec de tels Souphres, comme celuy de Sa-
turne, Iupiter & Venus, pensent faire quelque
choze de bon en cette science. Car

*Il est impossible de parfaire les me-
taux avec le Souphre des imparfaits,
d'autant qu'une choze ne sauroit plus
donner qu'elle n'a receu.*

Je ne nie pas toutefois qu'avec le Souphre de
Mars on ne face de grandes choses. & œuvres.

E.

particulieres, puisqu'il a un Souphre quazi semblable à celuy de l'Or: Souphre dont on peut facilement produire une medecine particuliere pour guerir les imparfaits metaux. Mais quant au Souphre, que le Poete nomme icy un Lyon, son rugissement est bien malaizé à comprendre, sa pate bien difficile à atraper, & sa taniere bien cachée, quoy que les fols Alchymistes la croyent par-tout. Ce qui les renga à cette croyance est ce que les anciens ont dit, Nostre Souphre est en toutes chozes. Mais cette verité, pour estre mal entendue, leur fait prendre ce faux parti. Car jaçoit que toute choze determinée ait en soy sa parfaite medecine, elle n'y est point preparée, & si lon la pouvoit preparer, il ne faudroit chercher autre medecine ailleurs, veu que chacun l'auroit en soy pour son uzage. Ainsin il ne pourroit avenir à l'homme aucune maladie, dont il n'eust en soy le remede, s'il le pouvoit prendre de soy-mesmes, sans detrimement de ses parties. De mesme faut-il entendre de toute sorte d'animaux & vegetaux. Dont pour exemple, dans le plom est un Souphre, qui, preparé, pourroit guerir son propre Mercure, mais ne seroit pourtant Or ny Argent; ains un imparfait metal purifié & préparé, pour recevoir l'entiere santé du vray Apollon, Lyon, ou Souphre grand & universel, lequel auroit le pouvoir de donner cette medecine que tout le Monde cherche. Car l'homme engendre l'homme, le Lyon le Lyon, & l'Or engendre l'Or, & peut seul parfaire l'imparfait Mercure. Car il a en soy le vray Souphre incombustible, & est le Roy des Trezors des mines, comme le Lyon celuy des animaux de la Terre, & l'Aigle des oyzeaux de l'air. Mais il ne faut pas penser
que

que l'Or par soy, seul engendre quelque choze, & soit le Souphre dōt parle nostre Poete, demeurant en sa forme metallique. Ce seroit se tromper lourdement, car il n'est alors Souphre qu'en pouvoir, mais, deuement alteré, il deuient vray Souphre vif, vivifiant les corps morts & les meurissant, de sorte qu'il suplée au defaut de la Nature, parce que ce Souphre est superflu en sa maturité, selon ce qui est parfait en sa nature, & deuient encore plus fructueux estant plus cuit, recuit & depuré: dont s'engendrēt de luy pluzieurs Souphres nobles par exaltation, comme estant reduit en viscozité, il devient Souphre fixant le Mercure. S'il est alteré, il fixe, altere & s'augmente, & lors est nommé miniere ou Souphre multipliant. S'il est refait & reduit, il multiplie sa vertu multipliāte: si incéré, devient le Souphre grād & vray Phenix des Souphres. Estant en baze de sa putrefaction, il est nommé Souphre noir. Estant fixé au blanc, Souphre blanc: & au rouge, Souphre rouge. En fin le Souphre est le Soleil des Philozophes, & par consequēt trois Soleils. Dont Avicēne dit qu'on ne trouve un tel Souphre sur la Terre, que celuy du Soleil, lequel est aussi apelé Lyon par les Sages, pource que la cinquiesme maison du Ciel, s'apelle le Lyon, participant de ses rares & excellentes qualitez, dont ils luy ont donné le nom d'iceluy. Il y a encor d'autres Souphres des Philozophes, qui se preparent par voye manuelle, cōme le suc de nostre Lunaire, l'Or sublimé en forme d'Arsenic, de mesme l'Argent, & en fin toutes les vrayes teintures des metaux sont Souphres.

¶ Ils ont apelé le Mercure Dragon à l'eschine volante, comme dit nostre Poete, parce qu'il est

un venin fort mortel aux metaux. De fait en les touchant il les tue, principalement l'Or, quand il le dissoût. Et cette morsure venimeuze le fait en la seconde operation de l'euure. Non pource qu'il entre quelque choze venimeuze en nostre euure, comme aucuns pensent, s'arrestants à la lettre, mais il faut estre soigneux de ne passer la propre heure de la naissance de nostre Dragon, qui est la vraye eau Mercurielle, Azoth, ou Lion verd, afin de luy conjoindre son propre corps, que nous dizons levain. Il est aussi venimeux quant à nous, pource que, comme le venin n'apporte au corps humain que dommage, si nous faillons de joindre nostre Dragon à son vray Levain à l'heure déterminée, il n'est qu'un vray venin pour le mal qu'il nous apporte.

Il ne faut entendre ce voler en la premiere operation ny en la seconde, car au contraire le Mercure ne se doit jamais separer de l'Or, pourtant nous administrons le feu petit, de peur que la disjonction se face en lieu de la conjunction, comme l'entendent nos Alchymistes, croyants qu'il soit de bezoin de sublimation en nostre divin Magistere. Ils ne cōsiderent point que les Philozophes ont mis à dessein beaucoup d'operations pour amuser les indignes de cette science: comme la solution, reduction, distillation, congelation, evaporation, inceration, calcination & sublimation, laquelle ne se fait qu'en l'inceration, dont le Mercure sentant l'extreme chaleur de ce grand Souphre, s'envole jusques à la Lune, (laquelle est la teste Spherique du vaisseau, laissant ledit Souphre, noir, comme charbō, pourtant dit Souphre mort ou Or mort) mais il retombe aussi tost sur ledit Souphre mortifié. Ce
que

que voyants les Sages, ils ont nommé cela leur sublimation, & est une vraye sublimation. Pour- tant dit Geber en la Tourbe, *Quand vostre Pier- re ou euve sera bien conjointe & assemblée, ajou- stez y continuellement la sublimation.* Ce qui trô- pe noz gens, ignorants que cette sublimation ou volée du Dragon se fait en mesme vaisseau clos avec les autres operations susdites, sans jamais y toucher, ains pensans qu'à chacun de ces magi- steres il faille un vaisseau particulier, & se mon- trants à chaque coup, non vrayz enfans, mais ba- stards de la science. C'est pourquoy ils ne posse- deront aussi l'heritage des Sages.

*Voila donques vrayment la matiere certaine:
Plusieurs en la cherchans, trouvent beaucoup de
peine,
Ne sachants que c'est l'Or en sperme transformé,
Et l'Argent-vif bien pur proprement animé.*

Nostre Poete met icy pour matiere l'Or trans- formé en sperme, & le Mercure proprement ani- mé. Ce qu'il faut entendre en deux façons: car il-faut animer le Mercure manuellement & na- turellement, & transformer l'Or en sperme de mesme facon: veu que demeurant comme il est, il ne sauroit estre Souphre ny semence de la Pierre. La premiere façon consiste en la prepa- ration manuelle dudit Or, de laquelle Hermes Trismegiste dit, *Au commencement ne soyez pa- resseux de bien preparer & mondifier vostre Sou- phre & voz autres ingredients, les mondifiant & conglutinant subtilement ensemble, afin que vous vous jouyssiez bien tost.* Item Danthon, & Mo- rien disent, *Meslez-bien l'eau avec sa terre, l'hu-*

mide avec le sec, afin que bien tost vous voyez la noirceur de la Mer. Et Izac Hollandois dit, Mon fils, quand vous voulez illustrer vostre œuvre grād, il-faut q^u vous connoissiez tous ceux qui sont de son genre, & principalement le pere, la mere, le frere & la sœur dans le lit nuptial, bras contre bras, & bouche contre bouche, & ils mourront incontinent: c'est à dire putrifieront bien tost. Car le pere & le frere sont une mesme choze, assavoir l'Or, & la mere & la sœur sont le Mercure. Par cette manuelle preparation donc le tems s'acourcist fort, parce que vous subtilisez fort vostre matiere, de sorte que Nature n'a qu'à la cuire. D'autrepart si vous essensifiez bien vostre Or, vous ne rencontrerez point la terre damnée en la premiere decoction, ains le Mercure dissoudra l'Or sans aucune rezidence de feces. Ainsi celuy sera maistre parfait qui saura transformer son Or en sperme, avant le jeter dans la matrice du Mercure, lequel il-faut aussi preparer & animer manuellement, avant le joindre avec son Or ou Argent: Car

*Si le Mercure n'est preparé & animé,
il ne profite rien ny en l'universel ny en
l'œuvre particulier.*

Donc avant que passer outre, il-faut dire que c'est qu'animation. Animer manuellement n'est autre choze qu'incorporer le Mercure avec son esprit metallique, afin de le rendre propre à recevoir l'ame du Soleil & de la Lune, selon qu'il aura esté preparé. Au reste cette animation, selon tous les Philozophes, n'est autre choze que verser une ame dans un corps. Car le Mercure vulgaire, quoy qu'il soit vivāt sous une forme tous-jours

jours mouvante, n'a pas cette vie qui est requize, veu que par icelle il ne sauroit engendrer. Mais il luy faut une vraye vie, afin que d'icelle il puisse vivifier le Mercure mort dedans le Sol & la Lune, dont pour le mener à cette action, notez que

Les Philozophes prennent le Mercure congelé par la Nature, & l'animent, puis le vivifient par mesme moyen, & ainsi du binaire se fait par le tiers le premier cercle des Philozophes.

En cet axiome gist un des plus grands secrets du Monde. Car il montre au doxy cette tant precieuz preparation & animation du Mercure vulgaire. Et ainsi nous avons dit que c'est qu'on reduit en sperme & Mercure proprement animé, comme veut nostre Poëte selon la premiere façon. Reste à parler de la naturelle animation du Mercure & transformation de l'Or en sperme ou en Mercure. Pour le bien entendre, il faut noter que toute generation se fait d'un corporel & vif, car les esprits, ny aussi les corps morts n'engendrent point. Il faut donc que l'esprit, ou Or spirituel devienne corporel, le corporel, Or spirituel, & en fin tous deux ensemble un Or spirituel & vivant. Ce qui se fait en nostre secrette, animation, non à part, mais par une mesme & mutuelle action, d'autant que l'animation du Mercure Philosophal est icy la transformation de l'Or en sperme. Car

*L'or resôût en Mercure, est esprit
ame, & sperme.*

Ce sperme n'est qu'un feu infus dans le Mercure deuenement préparé, par lequel il acquiert une puissance vegetative, propre à recevoir la forme de son espece & agent, qui est l'ame. Ame laquelle est une essence aérée,ignée ou celeste, esloignée de la substance terrestre, & neantmoins le dit Mercure ne sauroit recevoir cette ame, sans un moyen, qui est l'esprit participant de la matiere terrestre & de la celeste. Il faut donc entendre que jaçoit que nostre Mercure Philozophal soit animé manuellement, il est encore & doit estre un corps feminin, froid & humide, au regard de l'esprit de l'Or, chaud sec & masculin, comparé au feu & à l'ame divine: laquelle estant si contraire à nostre Mercure ne luy pourroit donner sa forme sans le moyen de son esprit, que le grand Hermes appelle vent, quand il dit, *Le vent le porte dedans son ventre.* Et peu apres, *La Terre est sa nourrice.* Cette terre n'est que nostre Mercure Philozophal, lequel, comme n'estant que pur Or spirituel, est seul propre pour concevoir & nourrir cet Or divin, par le moyen de l'esprit, afin qu'apres il nous produize le fils du feu, & ce Roy tant courtizé des Sages. Notez maintenant qu'à l'heure que cette animation, fermentation ou conception se fait, nostre vraye matiere naist par la concurrence des spermes du male & de la femelle, lesquels deux spermes sont necessaires, non à part, ains meslez inseparablement. Lors Nature ne sauroit faire de cette mistion qu'un Or spirituel, vif, & engendrant son semblable, comme estant la seule fin de cer-

te

te matiere. Adonc cette spermatique union s'appelle premiere matiere, comme dit est. Car tout ainsi que les semences de l'homme & de la femme, jointes, Nature bezongnant sur icelles ne fait que la forme d'un enfant, ainsi Nature ne peut donner autre forme sur nostre matiere, sur quoy elle bezongne, que celle de l'Or, à laquelle elle est dispozée, n'en pouvant point recevoir d'autre. Cette glorieuse matiere se montre en forme Mercuriale ou eau (que les Philozophes appellent Mer) laquelle Morien dit n'estre qu'Argent-vif exalté par art sur l'Argent-vif imparfait, disant par là que c'est l'Argent-vif animé. Il se pourroit aussi prouver par une infinité de raizons que le Mercure double est nostre vraye matiere que Nature nous crée, aydée de nostre art.

*Je say^a qu'il faut couvrir, comme noz Poësies,
Ce celeste secret, d'un tas d'allegories.
Je say que ce savoir de Nature escolier,
Vient entourer sans bruit, son saint front de laurier,
Maintenir sa grandeur^b sous un sacré silence,
Et de ses hauts secrets admirer l'excellence.*

^a Les anciens Philozophes ont esté admirables d'avoir iceu si dextrement ombrager la science sous le plaizant voile des fables Poëtiques. Car si nous croyons Empedocle, l'entiere pratique de cet art & sa matiere, est cachée sous la fable de Pyrrhe & Deucalion, & particulièrement la preparation du Souphre sous la suite d'Hercule & d'Anthée. Par la conversion de Iupiter en une pluye d'Or, la distilation de l'Or Philozophal. Par les yeux d'Argus convertis en la queue du

E 5

Paon le Souphre changeant de couleur. Sous la fable d'Orphée, la douceur de nostre quint'essence & Or potable. Par la Gorgone empierrant ceux qui la regardoyent ils ont couvert la fixation del'Elixir, Et caché la sublimation Philozophale par Iupin converti en Aigle, enlevant & emportant au Ciel Ganymede. Sous la fiction de l'arbre d'or dont coupant une branche en sortoit une autre, ils ont recelé la distillation de l'Or des Philosophes: qu'ils ont aussi couverte sous Iupiter coupant les genitoires de son pere. Ils ont nommé l'eau Mercuriale le chariot de Phaëton. Par Minerve armée, ils ont entédu cette eau distillée, qui a en soy les tres-subtiles parties du Souphre. Par Vulcan que Minerve suit, ils ont caché le Souphre suivant ladite eau, & son sel en la putrefaction. Par l'espaisse nuée dont Iupiter environnoit Io, ils ont entendu la petite peau paroissant au commencement de la congelation de l'Elixir: & ont dit que les pellicules noires suivantes sont les voiles noires avec lesquelles Thesée revenoit à Athenes. Sous le deluge & la generation des animaux, ils ont entendu la generation & distillation des Souphres. Par Mars, nostre Souphre, par Iunon l'air, & quelque-fois l'Element de la Terre. Sous Vulcan jeté en Lemnos à cauze de sa déformité, ils ont figuré la preparation de nostre premier Souphre noir. Sous Atalante ils ont couvert nostre eau Mercurielle, isnelle & fugitive, de laquelle le cours est arresté par les pommes d'or jetées par Hippomene, qui sont nos Souphres fixants & coagulants. Et ce dequoy Thesée oignit la bouche du Minotaure sont les especes des Souphres du Labyrinte, c'est à dire de nostre

vaze

vaze engluant nostre eau Mercuriale, laquelle est le vray Minotaure, pour estre minerale & animale, & par ainsi participant des deux natures.

Voila une partie des fictions des Poëtes chantants les points principaux de nostre science. Dont si vous dezirez plus ample interpretation, consultez Brachefque en son Dialogue du Demogorgon, & Geber. Quant aux allegories, metaphores & enigmes, ils sont sans fin, l'en allegueray quelques unes au soulagement des estudiants en ce divin art. Quand donc les Philozophes disent que l'euvre de la Pierre est un jeu d'enfants, & un œuvre de femme, entendez pour la femme la terre de nostre Pierre, ou le Mercure qui semble achever l'euvre entiere, & pour les enfants, les ignorants qui ayants fait la sublimation se jouent avec la Terre, qui est la baze de la Pierre, & la jettent là. D'autre part les Philozophes disent qu'on trouve leur Pierre dans les montaignes & cavernes Item Reppley Philozophe Anglois dit en son livre des douze portes, que les poissons & les oyzeaux nous apportent la Pierre. Propozitions dont la faute de les entendre a cauzé cet erreur de chercher la matiere de la Pierre en toute choze. Mais il les faut entendre ainsi, que comme le Soleil celeste est par tout ce Monde universel par ses rayons, de mesme nostre matiere, laquelle est le Soleil terrien ou l'Or, est par tout le vaisseau, qui est le Monde mineur, les montaignes la teste du verre, & les cavernes la terre rezidante au fond du verre. Les oyzeaux sont les couleurs & esprits montants & descendants, & les poissons les deux Mercurus. Ils disent tout clair, Nostre Pierre est

en toute choze: & est vray, a sçavoir ez metaux qui sont les chozes de la Pierre, comme de son genre. Ce qui se peut entendre autrement, a sçavoir que la Nature est en toute choze, & pource qu'elle a en soy tous les noms, la Nature est tout le Monde, & le sujet du Philozophe. C'est pourquoy la Pierre a beaucoup de noms, & est en toutes ces chozes, mais plus en l'une qu'en l'autre, veu que les Philozophes ne demandent que la vertu generative des metaux, dont ils disent que les riches, qui sont l'Or & l'Argent, & les pauvres, les imparfaits metaux, ont aussi bien cette nature de la Pierre que les autres. Mais cependant la Nature de l'Or & de l'Argent est plus constante dans le feu que celle des autres metaux. Les Philozophes aussi cherchent une choze fixe & permanente qui regisse tout le Monde, comme font le Soleil & la Lune, à raizō dequoy les anciens nommoient le Soleil, Seigneur du Monde, contenant en soy la vie, & la vertu pour guerir toutes chozes, produizant le jour & la nuit par son mouvement, & illumināt tout le Monde par sa lumiere. Pourrant dir le Soleil, *Je suis la Pierre, ou, en moy est la Pierre.* Ils disent aussi, *Faites du masle & de la femelle un cercle, & le divisez en quadrāgle, le quadrangle en triangle, & du triangle faites l'unité.* Le masle & la femelle sont l'Or & l'Argent, ou le Souphre & le Mercure des Philozophes, qui est le binaire, le cercle est la solution de ces deux en premiere matiere. De sorte qu'ils sont joints ensemble comme deux gouttes d'eau. Le quadrangle sont les quatre signes qui paroissent en l'œuvre, le premier au Mercure naturellement animé, le second audit Mercure congelé en matiere

tiere noire, le troizieme est l'euure fixe au blâc, & le quatriesme l'euure parachevé au rouge. Le triangle sont les trois couleurs capitales, qui se font en la fermentation & inceration, à sçavoir noir, blanc & rouge, & l'unité est l'euure multiplié & incéré. Voila les points principaux des enigmes, metaphores & alegories. Dont nous en expliquerons d'autres selon que nostre Poëte nous en donnera le sujet en la suite de son ouvrage.

b Le Poëte dit que toutes ces allegories & fictions ont esté introduites pour serrer ce sacré secret sous la clef du silence. Pource aussi Platon a enterré ses preceptes sous la lame des figures reculées & mathematiques, telmoins son epistre de la nature du premier Ens, adressée à Denis Sicilien. *Il faut, dit-il, escrire par ambages & enigmes : afin que si lon estoit contraint d'abandonner le livre à la Terre ou à la Mer, celui qui le liroit ne l'entendist point.* C'est pourquoy les Poëtes ont donné lieu à tant de fables à fin de resserrer le doux Nectar des Philozophes sous l'escorce extérieure de leurs fictions, & le garder d'estre englouti par la tourbe ignoble des ignorans. Pythagore n'en a pas esté moins soigneux : car quand il recevoit quelqu'un en son escole, il luy donnoit pour premier precepte, de ne divulguer au vulgaire ce qui se traitoit en son escole. Pource il impoisoit, durant cinq ans, un continuél silence à ses auditeurs, les contraignant de faire les muets, afin qu'ils ne peussent rien demander à leur Maistre, & moins conferer ensemble de ce qu'ils entendoient de luy. Nous lisons aussi que les Egyptiens ont colloqué leurs doctrines & traditions entre les chozes saintes, lesquelles

quelles ils ont laissées par Cabale à leurs disciples, escrites en lettres non lizables, comme par des formes d'animaux & chozes semblables, estans les vrayes seaux de la Nature. Ainsi par ces desguizements, lon a plus admiré qu'entendu ces chozes sacrées, comme dit nostre Poëte.

*Mais puisqu'ores j'y suis, la clairté me conduit,
Le jour porte lumiere est plus beau que la nuit.
Il faut donques purger de sa froide nature,
Avant le fermenter, le féminin Mercure:
Car dans son frilleux ventre, il n'auroit le pouvoir,
Par le masle levain, de jamais concevoir.
Ainsi pour une humeur froidement infertile,
Mainte femme souvent est rendue sterile,
Puis perdant par son soin, sa froide qualité,
Plus chaude, en se purgeant, perd sa sterilité.*

Nostre Poëte voulant ouvrir le rideau, en decouvrant le poinct principal, & oster la pierre contre laquelle chopent ordinairement nos pauvres Alchymistes, leur montre combien est necessaire la preparation du Mercure avant que le mesler avec l'Or, lequel est son fermét, Souphre, ou levain. Or notez que le Mercure a une certaine superfluité d'humidité, & des parties plombées, souphreuzes, & terrestres, qu'il luy faut oster necessairement, quoy que cela semble absurde à ceux qui n'entendent les raizons des Philozophes. Cependant pluzieurs se trompent en cecy, & ne peuvent parvenir à leur dessein, ne sachants ce qui est superflu, ny ce qui defaut aussi au Mercure. I'en ay connu qui estoient bien ocupez apres des amalgamations, fixations & multiplications, les uns d'un mois, les autres de sept

sept ou huit Semaines , & quelquefois de dix mois ; voire d'un an entier. Les autres estoient si longs qu'ils n'en pouvoient voir la fin , pour avoir ignoré la preparation du Mercure, dont ils n'ont sceu garder au commencement, au milieu, & à la fin, l'humidité requize, (à cause de la superfluité aqueuze) ou la secheresse modérée , à cause des parties terrestres susdites. De sorte que leurs euvres estoient ou trop humides , ou trop seches & chaudes. Ainsi s'opiniastrants à la lute ils perdoient la solution , & en fin l'ingrès de leurs matieres , voire le tems, le frais & leurs euvres. Pource je vous conseille de bien modifier & preparer vostre Mercure, puisqu'en cela gist tout le secret de l'euvre. Car

Comme le Mercure vulgaire est la premiere matiere des naturels metaux, ainsi le Mercure preparé est la premiere matiere non seulement de metaux mystiques, mais de nos minieres, Elixir, & pierre. Car il-faut qu'il entre au commencement , au milieu , & à la fin de toutes les euvres des Philozophes.

Ce Mercure a aussi l'artiste pour pere & la Nature pour mere, & est la clef unique pour fermer & ouvrir les plus secrets cabinets de la Nature. Il penetre tous les metaux , & separe leurs éléments, les reduizant en leur premiere matiere, ce que le Mercure cru ne sauroit faire. Pourtant on le nomme , feu de la gesne, Mercure de
Mercur

Mercure, Ciel des Philosophes, fort vinaigre,
 eau de vie metallique, & pour sa qualité corro-
 dante, est dit Salpêtre, sel armoniac, sel gemme,
 alun, vitriol, & sel commun. Dont deuement a-
 malgamé avec les metaux, & principalement
 avec l'Or, il ne deziste jamais de les reduire à sa
 Nature, vivifiant leur Mercure mortifié, & sepa-
 rant d'avec eux l'agent extérieur, qui est leur
 Souphre vitriolé. Par ce moyen, (faizant l'ana-
 tomie des metaux) vous pouvez voir que c'est
 que des metaux. On le nomme aussi eau perma-
 nente, parce qu'estant une fois joint avec lesdits
 metaux par solution radicale, il ne s'en separe ja-
 mais. Il est subtil, pur, celeste, du tout exempt de
 l'humidité abondante, & de la terreité sou-
 phreuze, pourtant dit, Moyenne substance Mer-
 curiale, esprit de Mercure, Or volatil, feu de la
 Nature, Mercure mystic, Mercure né d'un Sou-
 phre virginal, urine des enfants, fontaine dorée
 & argentée, Mercure animé, reduizant tous
 corps qu'il dissout en Or & en Argent, moyen-
 nant son feu apropié. Il dissout puissamment les
 metaux, pourtant on dit de luy

*Nostre Mercure brûle les corps plus
que le feu d'Enfer.*

Ainsi reduit-il le corps Solaire en un esprit
 pur, que les Philozophes nomment Azoth, Mer-
 cure onctueux, Lion Verd, &c. & lors est achevé
 le second cercle des Philozophes. En fin il re-
 serre tous les corps solides, & ouvre toutes leurs
 ferrures. Dont il dezire l'interieure nature des
 metaux, & montant par dessus toutes les pla-
 nettes les porte dans le Ciel avec soy, & leur
 fait

fait recevoir la force des chozes superieures & inferieures, comme dit Hermes, devestant leur nature terrestre & les revestant de la celeste, en laquelle le Monde se resjouist. Pour cette divine qualite il avient que luy seul peut commencer & achever tout euvre des Philozophes, comme n'estant qu'Or spirituel, lequel, comme nous avōs dit cy-dessus, revivifie l'Or corporel, & lors ledit Or engrosse l'Or spirituel. Ainsi l'esprit devient corps, le corps esprit, & tous deux deviennent Or spirituel & celeste, lequel apres semé & incorporé avec son sujet legitime, engendre de l'Or à l'infiny. Il faut donc preparer vostre Mercure vulgaire, afin qu'il puisse faire tout ce que dessus. Car autrement il ressemble à la femme sterile par trop de froideur & d'humidité, laquelle toutefois se fertilize estant purgée & eschaufée, selon le degré de la fecondité feminine, suivant la comparaizon trespropre que fait icy nostre Poète. Plusieurs Philozophes ont enseigné cette preparation les uns obscuremēt. les autres clairement, comme Geber, Arnaud de Villecieve, le grand Rozaire, le bon Trevizan. Alanus & autres, ausquels je renvoye le Lecteur.

*Refuteray-je icy l'objection commune,
Que l'art doit joindre à l'Or le Mercure de Lune?
La Lune au prix de l'Or semble un corps feminin,
Mais son Mercure sec est chaud & masculin:
Car sa constance, ex feux, veing les experiences:
Ainsi rien ne naistroit de deux masses semences,
Que si du pur Argent le Mercure exalté,
N'est propre à bien serrer ce nœu tant souhaité,
Celuy qui sous l'Or blond cache son clair visage,
Peut moins lier, plus cuit, ce sacré mariage.*

Mais

*Mais celuy qui brillant, n'est trop cuit ny trop cru,
Pour ce rare Hymenée, a seul, plus de vertu.*

C'est un plaizir d'ouir nos Alchymistes se vanter, l'un que s'il avoit le Mercure de Lune, l'autre celuy de Iupiter, l'autre celuy de l'Antimoine, l'autre celuy du Soleil, l'art ne luy sauroit faillir. Mais les pauvres gens se trompent. Qu'ils ayent le Mercure du Sol, (car c'est celuy qu'ils souhaitent le plus) pour le fixer il faudroit son ferment convenable, qui seroit l'Or, (car de luy donner le ferment de la Lune, ce seroit mettre la charue devant les beufs) & leur faudroit avec iceluy fixer derechef leur Or. Car

*Tout Mercure des corps est derechef
reduit en metal par un peu de ferment
rouge ou blanc dans le feu apropié, au-
trement il retient tousjours la forme
Mercurielle.*

Qu'ils content maintenāt le tems & la despen-
ce, & ils n'auront peine d'emprunter les cofres
de Crasse pour serrer leurs trezors. Que si ce de-
faut avient au Mercure le plus parfait de tous,
que feront-ils avec celuy de Saturne, de Iupiter
& Venus, qui n'ont que la nature & le pouvoir
d'un metal parfait. Il leur faudroit les exalter
premierement en la qualité du Mercure d'ar-
gent, par le Souphre blanc, & apres les fixer avec
le Souphre rouge, en Or. Ainsi les frais, & le
tems mangeroyent tout le profit. De mesme leur
aviendroir il avec le Mercure de la Lune, dont
parle icy le Poëte, en le joignant à l'Or pour
faire l'euvre. Car ils ne feroient que fixer ledit
Mer

Mercuré en Or , à quoy faire il leur faudroit le feu approprié. C'est donc folie de penser produire le grand euvre avec le Mercuré de la Lune, qui est masculin, chaud & sec , comme celuy de l'Or , & moins encore avec celuy du Soleil. Car jaçoit, comme dit tresbien nostre Poëte , que la Lune semble feminine au regard de l'Or, ce quelle endure l'essay du feu, démontre sa grande decoction , & cependant il est bezoin que nostre menstree soit cru, ou autrement il ne pourroit dissoudre l'Or, dont il est arresté que

*Il faut , au grand euvre, que le Mer-
cure cru dissolue l'or en Mercure.*

Car sa seule crudité est cauze de la dissolution, dont plus un Mercuré est cuit, moins il dissout & plus il est crud plustost il dissout. Mais il se congele aussi d'autant plus tard, parce que son humidité ne peut estre si tost consumée. Notez doncques ces deux extremitez au Mercuré vulgaire, & en celuy des corps parfaits, à sçavoir que l'un est trop cru, l'autre trop humide, & demeurants tels ne peuvent servir de menstree : bien que toutefois il nous les faille tous deux. Car celuy de l'Or donne la forme au menstree froid & humide, de sorte qu'avec le tems il pourra devenir parfait, veu que

*L'Or dissout en Mercure par voye phi-
zique est esprit, ame, Souphre ou forme.*

Donques l'Or & l'Argent ne pourront servir que de Souphres, l'un au rouge , l'autre au blanc, & puisque , comme le Poëte a dit cy-devant , & nous venons de montrer, que rien ne s'engendre de deux

de deux masses semences, & qu'en toute generation la diversité homogene est requize, il faut de necessité, opozer au Souphre cuit, treschaud & sec, le crud, tres-froid & humide Mercure, lequel toutefois demeurant ainsi, ne peut servir de menstree, n'ayant du tout point de Souphre. Par ainsi le Mercure mediocre, à savoir l'animé, est icy requis, comme n'estant trop cru ny trop cuit, mais deuëment proportionné à son Souphre, comme la femme temperée à son mary. Il faut maintenant voir comment nous pourrons temperer nostre Mercure, & pource faire noter cet axiome,

Le Mercure vulgaire passe par degrez par le naturel de tous les metaux, s'egalant à eux, jusqu'à ce qu'il parvienne à sa dernière perfection, laquelle est l'Or.

Voilà le chemin ouvert pour parvenir à ce grand secret, & le temperer à la nature duquel metal imparfait qu'on voudra, principalement de celui auquel le Mercure vulgaire se peut égaler estant préparé, cuit & fermenté, & aussi aux qualitez du Souphre dudit metal, lequel le doit congeler, car

Le Mercure des metaux imparfaits tient le milieu entre le Mercure cru, & le cuit, comme le verjus tient le milieu entre l'eau & le vin.

Le Mercure vulgaire requiert de nous cette
propor

proportion en l'eschaufant, deslechant & fermentant proportionnement. Et quand il est ainsi approprié au Mercure des corps imparfaits, il n'est plus vulgaire, mais Philozophal, & lors il n'est necessaire de le preparer: car il y a certain corps dans lequel le Mercure des Philozophes est caché, mais le moyen de l'en tirer est fort difficile. Or ne pouvant aisément avoir cetuy cy, il le faut faire monter, afin qu'il luy ressemble, & l'arrester sur le sommet de cette proportion. Mais c'est une maxime que

Si la preparation du Mercure vulgaire n'est enseignée par un artiste, ou revelée divinement, il est hors de la puissance humaine d'y parvenir.

Nous rezerverons donques ce grand secret sous la clef du silence, ayants assez fait de vous avertir, avec nostre Poëte, de ne mesler le Mercure cru avec l'Or, sans l'avoir preparé, afin que vous ne perdiez vostre tems & vostre despence, & ne soyez contrainsts par le dezespoir de desmentir cet art veritable.

*Je me^a ry donc de ceux dont l'esperance fiere
Pense enfanter cet euvre, ignorant la matiere:
Car qui ne sçait l'entrée au bout n'arrivera,
Et qui ne sçait qu'il quiert, ne sçait qu'il trouvera.
Je me^b ry bien de ceux qui laissant la prochaine,
Veulent reduire l'Or en matiere lointaine:
Comme si l'animal, engendrant, ne donnoit
Le sperme, sa matiere, ainsi poudre retournoit.
Mais je veux que par eux l'Or se soit veu destruire,
(Si l'art le peut desfaire, aussi bien que construire:*

Veu

Veu qu'il souffre, indomté, la froidure & l'ardeur)
 Quels refaizeurs si grands reseront sa grandeur?
 Je me c^{ry} de tous ceux qui cherchent les teintures
 De l'Or & de l'Argent, ez estranges natures,
 Ez yeux de mainte beste, ez herbes, ez cheveux,
 Ez serpents, scorpions, vers, & coques des eufs,
 Et, fols, pensent parfaire une euvre si divine,
 Par le sang, les crapauts, la fiente, ou l'urine.
 Ils veulent, aveuglez, par la laide noirceur
 De l'encre & du charbon, former une blancheur:
 Ils amuzent le Monde, & s'abuzent encore,
 Ils deshonnoient l'art, & l'art les deshonnoie:
 Mais s'ils sement l'ordure, ils la moissonneront,
 Car les choses, sans plus, donnent ce qu'elles ont.

a Le Poëte se moque galamment, & se rit icy
 à bon droit de trois sortes de Philozaphastres,
 les uns travaillants confuzément, les autres vou-
 lants faire plus que l'art ne peut ny ne requiert,
 les derniers cerchants des choses estranges & il-
 legitimes, pour la matiere de nostre euvre. Nous
 commencerōs par la premiere bande la plus so-
 te & plus blasnable, veu que la cheute d'un sa-
 vant est plus lourde que celle d'un ignorant. Cer-
 zes la confuzion est dangereuze en tous estats,
 mesmement là où la simpleste l'accompagne à ta-
 stons. Et est une grande mizere que ces mizera-
 bles souffleurs ne veulent ny ne peuvent conside-
 rer la possibilité de la Nature, qui ne va point
 d'une extremité à l'autre, sans passer par le mi-
 lieu. Ainsi se montrent-ils les plus ignorants de
 tous. Car si lon fait conter à un enfant une ran-
 gée d'escus, ne commencera-t-il pas par un bout,
 pour venir par ordre jusques à la fin? Vn oyzeau
 sauroit-il voler d'un arbre à l'autre, sans battre le

vuide

vuide de l'air qui est entre-deux ? De penser seulement le contraire, ce seroit desmentir ses propres sens. Le mouvement le plus viste, comme de la bale du canon, & de la foudre, a son commencement, son milieu, & sa fin. Comment feroient-ils donques ce grand euvre, n'en sachans seulement l'entrée? commenceants par le mariage du mary rouge & sa blanche femelle, a fin de procurer par une mutuelle alteration la concurrence des spermes des deux, faizants naistre l'azoth, ou Lyon verd, tant souhaité des Sages? Comment pourroyent-ils, d'une fleche acérée ataindre l'Aigle blanc, & surprendre le Lyon rouge en sa chaude taniere? Mais comment congeleront-ils le Mercure comme il faut, qui ne savent pas seulement le joindre legitimement avec son agent, qui luy sert de prezure, comme la chardonnerette au lait? Comment, dy-je, le congeleront-ils, quand ils n'ont commencé par la solution de son ferment, baze de la fixation? Car

Ce qui congele le Mercure, le fixe, & le teind par mesme moyen.

Ainsi, faizants cette faute, ils ne produizent que des sophistication, dont la moindre est quelque-fois suffisante de faire gagner à son maistre le Paradis par escalade.

b Les seconds pensent faire plus que le huitiesme des Sages de Grece, quand ils esperent rendre leur Or en la matiere dõt Nature s'est servie en la procreation de l'esprit corporel du Monde, ou en la semence du Mercure hermaphrodite. Car l'Or est un corps simple, lequel ny l'air, ny le feu, ny la Terre, ny le Souphre, ny l'Antimoine, ny

ne ny les Marcafites, ny choze aucune ne pour-
royent destruire. Toutes chozes naturelles ne
peuvent rien en l'Or, moins en la matiere qu'on
tire de luy. Car tant plus ils agissent en icelle,
plus elle devient noble & forte. Comment donc
dellieront ils ce nœu, où toutes ces chozes si
violentes ne savent rien faire, tant ce corps apro-
che de la simplicité? Car plus on le presse à la
separation, ou matiere divizable, à laquelle ces
relveurs le pensent faire reculer, plus ils s'avance
vers la simplicité complete, de laquelle il est le
plus proche. Notez doncques que l'Or ne peut
estre divizé en deux parties differentes, ains en
deux égales, dont l'une sera rouge, l'autre blan-
che, ou terre volatile, & l'autre fixe. Non que la
partie volatile soit de son corps (comme le Mer-
cure des imparfaits peut estre separé de son Sou-
phre ou sel) laissant sa partie fixe en bas: mais on
peut prendre certaine quantité de l'Or, & la su-
blimer, & en reduire une autre quantité (sous la
conferuation de sa fixeté) en un corps transpa-
rent & propre pour fixer derechef l'autre quan-
tité volatile. Car

*L'Or monte tout en sublimant, ou de-
meure tout au fond en se clarifiant.*

Je ne nie point qu'il ne faille reduire l'Or en
sa premiere matiere, & cela ou par voye manuel-
le, comme quand on en fait le Souphre arsenical,
en sublimant, ou par la procedure de la Nature &
l'art, en le dissolvant, & alterant par son men-
strue, ou par le Mercure des Philozophes. Car
la reduction est la premiere regle en la pratique
de l'œuvre, où l'artiste desfait en peu de tems
tout ce que la Nature a basti en beaucoup d'an-
nées.

nées, reduizant son euvre en sa premiere matiere metalique, a savor en forme mercurielle ou souphreuz, & non en matiere aquatique ou poudreuz, par laquelle, quand cela seroit bien possible, tout seroit perdu, Car

Il n'est qu'en la puissance de la Nature de faire le Mercure, en prenant de l'eau & de la terre.

c La troizieme escadre semble porter envie aux deux autres troupes. Car concevant mal les sés des Philozophes, ils ne produizét que choses monstreuzes. Ils taschent à assouvir leur apétit dezordonné d'avarice, par des viandes deffendues des medecins Philozophes, ou hebetez d'une supine ignorance, eslizent pour baze de leurs bastiments des estofes ruineuzes & estranges, & les cherchent ez herbes, ez coquilles des œufs, au sang & autres ordures que leur reproche nostre Poëte. Mais quand ils ont bien sué, ils n'ont rien fait, & demeurent en leur erreur, trompez de ce que les Philozophes disent, *La matiere de la Pierre est en toute chose*, comme nous avons dit cy dessus. D'autre part il y en a qui ne sont point sots, mais tresmeschans, qui uzent de choses impropportionnables, pour decevoir les gens de bien, & de ces choses taschent de tirer du vif-argent, des huiles & des eaux, qu'ils nomment les quatre Elements. Item sel Armoniac, Arsenic, Souphre & Orpiment, dont ils auroyent plustost fait de les acheter tous faits par la main de la Nature. Ils cherchent aussi des teintures dans des choses vegetales & sensibles pleines de cōbustibilité & terrestreité, ainsi presque

F

du tout exemptes d'humidité: & laissant l'Or & l'Argent, dont la semence leur pourroit par un labeur legitime & l'ayde de la Nature, apporter du fruit sans fin. De fait en icèux est ce que nous cerchons, & non en autre choze du Monde, car le reste plein de puanteur & d'imperfection, ne peut endurer l'examen du feu. Il y a outre ces trois sortes d'Alchymistes, d'autres plus sages, prenans pour leur sujet les quatre esprits capitaux, comme le Souphre vulgaire, l'Arsenic, l'Orpiment, & le sel Armoniac, & pensent en produire une bonne teinture. Mais ils ne le peuvent, comme il apert par cet axiome definitif,

Teindre n'est autre choze, que reduire le teint en sa nature, & demeurer avec luy, sans transformation, en enseignant la nature de batailler contre le feu. Car la nature du teignant s'acorde à celle du teint.

De fait, si vous teignez avec l'Or ou l'Argent l'Estain, le plomb ou autre semblable, l'acord est aux natures, parce que tous ont pris leur origine du Mercure. Le meur est icy joint avec le non meur, afin que le non meur devienne parfait par le meur. Mais ces quatre esprits susdits, estans differens en nature d'avec les metaux, ie demande s'ils doivent teindre, s'ils seront convertis, ou s'ils convertiront. S'ils doivent estre convertis, ils ne sont point teinture, comme il apert par la deffinition susdite. S'ils doivent convertir, ils convertiront la choze teinte en leur nature, laquelle est terrestre & estrangere aux metaux.

C'est

C'est pourquoy ils ne peuvent, en teignant, faire un metal. Et qu'en teignant, ils convertissent le teint en leur nature se prouve par cet axiome,

Tout ce qui engendre produit son semblable.

A cette raizon estant la teinture de ces quatre esprits generatifs, la Terre engendrera une chose semblable à soy, & terrestre. Pourtant fuyez toutes ces choses qui ne s'accordent à la Nature, comme les cheveux fumants, le cerveau, la salive, le lait des femmes, le sang, l'urine, la fiente, l'embrion, le menstrue, le sperme, les os des morts, les poissons, les oyzeaux, les vers, crapauts, & bazilics naturels & artificiels, où gist une grande fable. Ne cherchez aussi les suc des vegetaux, & mesmement les deux Simples, nommez l'un Lunaire, l'autre Solaire. Gardez vous de prendre aucune chose dont les Philozophes se sont servis de comparaizon, comme quand ils dizem, *Prenez de l'Arsenic blanc, du Souphre vif, Theriaque, Lune fixe, &c.* parce qu'ils entendent autre chose par ces mots là. Ceux qui feront le contraire se tromperont eux mesmes, en trompant les autres, voulants par une chose meschante faire une chose bonne, & par une chose defectueuze supleer au defaut de la Nature. Croyez doncques nostre Poete, que celuy qui seme l'ordure ne moissonnera point le froment: fuyez, comme conseille le bon Trevizan, tous sels, aluns, couperozes, atramants, vitriols, borax, pierres d'aymant, & autres pierres minerales & precieuzes, & le talc, & le gyp. Laissez tous metaux seulet: car bien que par eux soit l'entrée, vous n'en feriez rien, & moins des moyens mineraux.

Car jaçoit qu'on en puisse faire des metaux, ils ne le seront qu'en aparence. C'est donc folie de chercher en une choze ce qu'elle n'a point en soy. Je ne vous veux toutesfois céler qu'on trouve au centre de la Terre une terre vierge, laquelle purgée par l'eau & le feu de son peché originel, comme dit le doct^e Penot, est le sujet de toutes merveilles. Car d'icelle, moyennant le Mercure du grand Monde, l'art peut tirer tout ce que la Nature engendre ez entrailles de la Terre, soyēt metaux parfaits ou imparfaits, & sept sortes de sels, autant de Mercur^es, & autant de Souphres, avec la gomme Azotique de Raimond Lulle, sa Lunaire, Solaire, Ciel, Tartre, sel Armoniac, &c.

Mais ^a pour sui von nostre euvre, & qu'ils suivent leurs voyes:

*Ils se trouvent en-fin, orphelins de leurs joyes,
Et quoy que lon leur crie, ô pauvres obstinez,
Ils aigrissent leur mal, estants medecinez!
Comment donc, pour n'errer, opere ores le Sage?
Du ^b Souphre & du Mercure il fait un mariage,
Qui par ^c un juste poids, en vertu, moderé,
Engendre au clair vaisseau, ^d l'Elixir desiré.
Car c'est d'un tel surnom que l'Arabe l'apelle,
Pour receler, prudent, une poudre si belle,
Qu'on nomme Pierre ^e aussi, par-ce que fixement,
Sa fermeté subsiste en un feu vehément..*

La folie a tellemēt congelé, & fixé l'humeur visqueux & lunatique du cerveau de nos Alchymistes, que je croy que ny le Ciel, ny le Mercure des Philozophes mesmes, ne pourroit rezoudre en sa premiere matiere cette pierre dure qui

qui va roûlant dans la teste sophistique de ces obstinez. Mais quand on l'auroit amolie, je maiseure que tout l'Elebore d'Auvergne, de Languedoc, ny des Pyrenées, alébiqué & rendu en purgatif specific, ne pourroit en purgeant, vuidier cette humeur gluante. Et quand on les auroit ramenez en leur bon sens, par l'ayde du grand Elixir, ils se prendroyent encore à leur Medecin, fachez qu'il leur ostant ce plaisir, où ils se baignent se promettans en Idée mille felicitez & richesses, ne respirants que des Baronies, des Comtez, voire des Royaumes, & en fin un pouvoir sans limite. Mais ils ne se prennent garde, que, bastissants leur palais imaginaires, il leur arrive le plus souvent comme à ce Tharsis, qui de pauvre Pescheur, croyant devenir grand Seigneur, & chantant sa fortune future, tomba dans la Mer qu'il vouloit abandonner par mespris, & dont nostre Poete mesme chante plaizamment le destin dans ses premieres euvres, où l'ayant fait parler, il conclud en ces mots,

*Ainsi chantoit Tharsis, n'ayant rien si à cœur,
Que d'acroistre, esblouy, son renom & son heur:
Mais il se vid trompé: La malheureuse penie
Du roc qui le portoit, fut sous luy trop glissante
Car le pauvre Tharsis, s'en voyant en-aller,
Se sentit du plus haut jusqu'au goufre couler:
Il s'agraffe des mains, l'ongle & les bras luy faillens.
Il chet, la Mer en bruis, lors les ondes qui baillent,
Le baillent aux poissons, & luy qui paravant
Des troupeaux de Neptune, gaillard, aloit vivant,
Se voyant ore apast des troupeaux de Neptune,
De maints cris esclatans importune Fortune,
Glaque s'en esbait: L'escadron argenté
Des Nymphes de Thetis, la rivagere Aété:
Durymeduze & Thée, & Iauire attrayante,
Acourent de vitesse, à la roche noyante:
Mais cognoissans Tharsis, en lieu de l'assister,*

*Aux flots & aux poissons le laissent emporter!
Et lors le malheureux, par cette mort cruelle,
(Comme Icare jadis) fit la Mer immortelle.*

De mesme en avient-il à nos pauvres Alchymistes, qui bastissants leur fortune sur des fondements ruineux, se trouvent en fin precipitez du faiste de leurs pretentions en l'abyssme du dezoir. Mais revenons à nostre sujet.

b Nous avons dit cy devant que c'est que Mercure, & Souphre des Philozophes, asavoir deux substances homogenes & de mesme nature, qui sont le Mercure animé, & l'Or, qui ne different sinon en ce que l'un est masculin, congelé & fixe par Nature, & l'autre feminin, volatil, & animé par art, lesquels assemblez selon l'intention des Philozophes, & gouvernez par une due proportion du feu, engendrent un corps plus parfait que celui dont ils ont puizé leur origine. Or pour parvenir à cette perfection, le Philozophe despoille le Roy de ses ornements Royaux, le meine au bord de la fontaine, & là le hache en pieces bien menues, & le jette dans ladite fontaine son amie, pour estre regeneré en un corps plus beau, & changer sa vieillesse sterile à une fertile jeunesse; par laquelle il aquier le moyen de s'habiller d'habits dix fois plus beaux qu'auparavant, par le dor que luy aporte la fontaine son amoureuse, qui luy avoit fait l'amour si long tems. De fait c'est le naturel de la femelle d'atirer le male à ses amours, & non celui du male d'atirer la femelle. Car la Nature non jamais oyzive, agist en elles, les esmouvant à la generation de leur espee, afin de se multiplier & perpetuer. Donques ce mariage du Souphre & du Mercure est apelé des Philozophes, Rebis, ferment

ferment, (toutesfois manuel ,) parce que ledit Souphre ou Or est le vray Levain de l'Elixir, maintenant un vray mariage du masle & de la femelle, qui donne esperance à leur sage Tuteur d'en voir en son tems de la lignée, qui est la Pierre qu'ils desguizent ainsi, pour abuser les ignorants, qui ne regardent qu'à l'exterieur de leurs escripts.

Celuy qui veut deuement exercer cet art, & faire une multiplication, fixation, ou miniere, doit savoir sur le doy le poids de chaque choze. En cecy se trompent la plus part de noz Alchymistes. Car s'ils mettent trop de la choze volatile en la fixe, la partie volatile emporte la meilleure partie fixe. Au contraire si la fixe est plus forte que la volatile, elle retient la meilleure partie volatile avec soy. Pource il faut moderer un poids selon la vertu des estofoes, & en cela necessairement suivre Nature. Mais comment le feront-nous? Qui est d'entre les voyageurs des Royaumes Plutoniques, qui ait onques trouvé aucune balance ez bouriques de la Nature? Nous en atendons encore le raport, & cependant le poids est necessaire. Notez donques, que le poids, comme dit le Comte Trevizan, n'est requis là où il n'y a qu'une choze, car il n'est question que du poids en vertu. Mais où il y en a deux, il les faut pezer, pour les proportioner selon la quantité requize. Ainsi le poids des Philozophes se donne au regard du Souphre qui est au Mercure, & en cecy consiste tout le secret, dont remarquez cette maxime, que

Le feu qui ne domine point au Mercure, est celuy qui digere la matiere.

Imaginez donc combien le feu est plus subtil que l'eau, l'air, ou la Terre, & combien il en faut pour pouvoir vaincre les autres. Par ainsi le poids est en la premiere composition elementaire du Mercure, & n'est autre chose, comme dit le susdit Trevizan. Si vous estes Philozophe, vous iugerez qu'il faut que la Nature face le poids: car elle ne peut errer, & ne prend plus qu'il ne luy faut, veu quelle est la juste & sage despensiere des trezors del'Eternel. Il faut donc que vous faciez premierement la conjunction ou composition, puis alterant, & mixtionnant, l'union se fera, là où vous n'aurez affaire du poids. Pource si vous dezirez estre vray artiste & bon disciple de la Nature, il la faut imiter en tous ses faits, proportionnant vostre poids au sien: autrement vous vous en pourrez repentir, comme dit à ce propos le Code de toute verité, *Si tu fais mistion sans poids, il aviendra de la retardation par laquelle tu seras descouragé.* Et Abugazab maitre de Platon, a laissé par escrit en fort peu de paroles, mais vrayment dorées, tout le secret du poids des Philosophes, disant, *La puissance terrienne sur son resistant, selon la resistance differée, est l'action de l'agent en cette matiere.* Ces paroles sont le vray fondement du poids, lesquelles le bon Trevizan a epiloguees, & ne les a voulu expliquer, pour ne rompre son vœu fait à Dieu, à la raizon & aux Sages, comme nous le faisons aussi pour n'encourir leur juste indignation.

¶ Elixir est un mot Arabe, comme dit fort bien nostre Poete, qui le prend icy pour la Pierre parfaite en sa blancheur ou rougeur. Car

La pierre des Philozophes n'est au-

tre

*tre choze que la tresparfaite teinture de
l'Or & de l'Argent.*

Gebernous en donne trois ordres , dont le premier est un Souphre blanc, toutesfois non exactement fixe, pource n'arreste-t'il le Mercure que de mesme. Le second est un Souphre blanc fixant parfaitement le Mercure. Le tiers un Souphre blanc & rouge, qui se peut multiplier en vertu & quantité, & fait projection sur les imparfaits metaux. Isac Holandois est un peu different en ces trois sortes de medecine ou Elixir. Car par le premier il fixe parfaitement, par le second il fixe & fait projection sur les metaux mondifiez, & par le tiers fait projection indifferement sur les metaux impurs, sans les preparer aucunement. Mais en voicy la vraye definition, pour bien distinguer tout ce qui est requis pour ce regard.

*Elixir n'est autre choze que le corps
reZout en eau Mercuriale.*

Et comme dit Trevizan en sa lettre responsive, Elixir est dit de E, qui signifie ex, & Lixis qui signifie Aqua, parce que de cette eau, asavoir Mercuriale, toutes choses sont faites. Il en donne un bel exemple, quand il dit, *En la medecine on joint l'eau simple de la fontaine en la premiere decoction par elixation avec la chair d'un poulet, & par le premier degre de la decoction aparoit du jus, & une decoction bonne & parfaite, estans en esect dissoutes en l'eau les parties aqueuzes & aerées de la chair dudit poulet, quoy que la terre & le feu y soyent aussi en effet. Mais afin que ladite*

medecine devienne un restaurant plus parfait, on broye la chair cuite, & y joint-on le jus, & avec un feu plus fort on distile le tout : de sorte que ce n'est plus qu'une choze, où le subtil de la terre & le feu se sont meslez avec les parties aqueuxes & aerées du poulet, dont toute la vertu est en cette liqueur. De mesme se fait-il en nostre Elixir, où l'esprit crud mineral, comme l'eau, est joint avec son corps, qui est nostre Souphre, le dissolvant en la premiere decoction, & premier degré du feu. Ainsi de ces deux choses est composé l'Elixir, à sçavoir d'une eau teinte, ce qu'il faut noter pour bien entendre le Poëte.

e Nous avons dit cy dessus que la Pierre n'est autre chose que la tresparfaite teinture de l'Or & de l'Argent, mais il faut noter, qu'il y a trois sortes de Pierre, minerale, vegetale, & animale, dont chacune est double, à sçavoir blanche & rouge. Mais le grand Rozaire dit que la Pierre est dite toute choze, parce qu'elle a de soy & en soy toute choze servant à la perfection. Et Vincent dit en son miroir naturel, *Nostre Elixir est dit Pierre & non Pierre: Pierre par-ce qu'il peut estre broyé, & non Pierre, par-ce qu'il se fond, & comme dit nostre Poëte, parce qu'il demeure fixe dans le feu.* En fin, il est aussi dit Pierre, par-ce que le Philozophe y bastist toute sa felicité, apres Dieu, en cette vie.

*Mais doy-je ore esbloui d'une vaine aparence,
 Prester, veuf de pitié, mon envieux silence,
 Au seul respect de ceux dont la crainte a caché
 De cet œuvre divin le secret recherché?
 Certes, ma franche humeur le vray ne peut desdire:
 Car le Dieu dôt l'amour si grands choses m'inspire,
 N'en*

N'enseigne le savoir par qui l'Ouvrier est fait
 D'un Alchimiste faux, lachrymiste parfait.
 Quand donc l'Artiste a mis la matiere en sa place,
 Jusqu'au tems accompli sa main ne la desplace:
 Elle est comme l'enfant, qui ne doit estre osté
 Du ventre maternel, jusqu'au terme arresté.
 Car l'air refroidissant sa chaleur naturelle,
 Destruiroit la vertu de son ame nouvelle.
 L'ame n'est que chaleur, & la matiere apres,
 Ne pourroit d'aucun feu se parfaire jamais.
 Voilà donc decelé ce tant celé mystere,
 Que l'enfant est enclos dans la Lune sa mere:
 Car que peut voir nostre œil sous le cours du So-
 leil,
 Qui soit mieux que le verre à la Lune pareil?
 Le verre a la couleur clairement passissante,
 La Lune a la couleur passément esclairante:
 Luy reçoit pres du feu les couleurs des vapeurs.
 Elle aussi les reçoit, du Dieu porte-chaleurs.

Le Poëte descouvre icy un grand secret, a sa-
 voir que depuis que l'Hymenée du Souphre &
 du Mercure est fait, le Philozophe qui en a esté
 le Paranympse, ne vizite plus la chambre nuptia-
 le, jusqu'à ce que le mariage est accompli, & l'en-
 fant conçu & né. Il fait comparaizon de cet
 Embryon agissant à celui de l'animal raizonna-
 ble, qui ne peut ny ne doit estre vizité, jusqu'à
 ce que de soy-mesme il ouvre la matrice & de-
 zire la lumiere: Comparaizon que le vray Phi-
 losophe doit bien esplucher. Le Saturne donques
 opere le premier en l'union des deux menstrues,
 en congelant & esteignant, au premier mois,
 par sa froidure & siccité, la matiere en une mas-
 se. Le second mois Jupiter opere par sa chaleur

benigne, digerant ledit cōgelé en quelque masse charneuze, qui lors s'apelle Embryon, commençant à démontrer les signes de son genre, toutefois communs à tous animaux. Le troiziesme mois Mars agist dans la matiere par une chaleur & siccité haussée & plus forte, par laquelle il la divize, & dispoze les membres. Le quatriesme le Soleil, comme Seigneur de cette generation, infuze l'esprit, & lors elle commence à se mouvoir & vivre. Le cinquiesme mois Mercure prend sa place en ce travail, faizant les trous & respiraux. Le siziesme Venus dispoze les sourcils, les yeux, les parties honteuzes & autres semblables. Le septiesme vient la Lune, & avec son humidité & frigidité travaille à sortir l'enfant, & s'il naist en ce tems il vit avec difficulté, & ne naissât-point, se debilité. Dont Saturne reprend le gouvernement au huitiesme mois, contraignant l'acception de l'enfant par sa froideur & secheresse, & s'il naissoit lors. ne pourroit vivre. Le neufiesme mois le debonnaire Jupiter s'entre en besongne, & par sa chaleur vivifiante recrée les forces debilitées de l'enfant, en le nourrissant, & lors estant renforcé, l'enfant change sa chambre obscure à cette grande & lumineuze Sale de l'Univers. Les mesmes considerations faut-il avoir en la generation de nostre Pierre. Notant en outre que l'eau conserve trois mois durant nostre matiere dans la matrice, qui est nostre vaisseau. Autant de tems le garde & fomenté nostre feu, auquel succede en mesme operation l'air chaud par trois mois. Toutefois nostre enfant ne peut sortir du ventre de son vaisseau que les vents dudit air ne soyent discutez par le feu Solaire, mais apres il sort, ouvre la bouche, & dezire qu'il
l'alai

l'alaitte, c'est à dire qu'on le reface & incere. Par là vous estes instruits, d'egaler la doze en vertu avec la propre matiere, la mettre dans le vaisseau où il la faut enfermer, sans l'en tirer, jusques à la fin de l'euvre. Il faut seulement uzer des degrez requis & proportionnez à la temperature de la Nature, qui seule nous produira ce que nous dezirons. Au contraire, si nous failons en ces choses, elle nous produira un faux germe, ou quelqu'autre nouveauté. Tout le mystere de l'euvre se fait donc par une seule voye & pratique sans lever la matiere de son vaisseau, ny la refroidir aucunement. Car

L'or, reçoût une fois en esprit, s'il sent le froid, se perd avec tout l'euvre.

Dont si la matiere congelée apres la dissolution, & dessechée, se refroidissoit, elle s'endurceroit & restraindroit tellement ses pores, qu'elle esteindroit & dissiperoit ses esprits, sans les pouvoir jamais restaurer, parce que la douceur du feu requize à sa decoction, ne pourroit penetrer jusqu'au profond de la masse trop compacte, ny l'eschauffer également, sans fortifier le feu, ce que faisant, on la bruleroit, ou la contraindroit-on de s'en aler. Car l'air feroit esvanouir son esprit, sans le pouvoir rapeler, comme il arrive au bas or des rivières, lequel emporté par grains en forme de sablon, par l'impetuosité des torrents passants par les minieres, & brizants les vaisseaux naturels, avant sa parfaite decoction, ne peut apres par aucun feu artificiel, estre parfait, comme il l'eust esté par le soin de la Nature, s'il fust demeuré dans son vaisseau, & sur la chaleur continue qu'elle luy administroit, comme nous l'avons

l'avons montré cy-devant en la generation des
metaux. C'est ce que veut dire nostre Poëte, tou-
chant la comparaizon de l'enfant avec nostre di-
vin cuvre.

Diray-je que le feu . pere à cette grand' Pierre,
Semble au feu qui contourne & féconde la Terre?
Car comme le grand Roy des clairs flambeaux des
Cieux

Fait que la vapeur monte au Vuide spacieux,
Et faisant sur la Terre une celeste ronde,
Fertilize du Ciel tout le terrestre Monde:
Ainsi le feu cuizant du sage operateur
Pousse sur sa matiere une lente vapeur,
Pour, contournant tousjours la matiere croissante,
Former l'euure plus beau que la Nature enfante.

Quand apres l'aspre Hyver, le souverain Flam-
beau

Ramene sur la Terre un jeune Renouveau,
Sa fertile chaleur, au commencement douce,
En esmouvant le germe, ez racines se pousse,
Les racines apres, ressentans ce doux chaud,
Ioyeuzes d'enfanter, tirent leur sève en haut,
Cette sève se pousse ez branches ocienxes,
Qui lors vestent leurs bras de verdeurs gracieuzes,
Puis le chaud peu à peu, renforçant ses vertus,
Durcist le poil nouveau des arbres revestus,
Les arbres souffrent puis une chaleur plus forte,
Et la forte chaleur la maturité porte.

Mais si, quand l'Hyver triste a tondu la verueur,
Le Soleil, tout d'un coup, renflamoit son ardeur,
Brûlant les arbres nus & sechez de froidure,
Il viendroit, non produire, ains destruire Nature:
Ainsi pour procréer cet ouvrage excellent,
Lors que le feu commence, il doit estre plus lent,

Puis

Puis montant par degrez, doit la Nature ensuire,
Qui soudain peut tuer, mais soudain ne fait vivre,
Veu que plustost qu'au naistre, à la mort tend tous-
jours

L'ouvrage où de la haste est admis le secours.

Pource du laiët benin la viande legere

Est des tendres enfans la pasture premiere,

Puis quād ce mets liquide a fait leurs os plus forts,

De plus forte viande on sustante leurs corps.

Comme un corps mort ne cuit, lors qu'un Demon y
entre,

Par faute de chaleur, ce qu'il met dans son ventre,

Ainsi l'esprit moteur dont l'ayde opere ici,

Sans ce chaud naturel, ne le digere aussi.

Le Poëte nomme icy le feu, Pere de la Pierre,
& est le feu naturel. En suite il traite du feu ex-
terieur, & de son gouvernement, dont il donne
trois exemples pris du Soleil en la premiere sai-
zon de l'année, de l'estomac, & d'un jeune enfant,
concluant toutefois que si le feu naturel n'est en
la matiere, ou est esteint par l'ignorance ou ne-
gligence de l'artiste, que l'exterieur n'y peut
plus rien faire, dont il ameine la comparaizon
d'un esprit estranger en un corps mort. Quant
au reste, il est assez clair, toute-fois je diray en
passant qu'il faut que vostre feu alume le feu de-
dans le vaisseau, & le garde de s'esteindre, com-
me veut Reppley, quand il dit en ses douze por-
tes *Qu'est-ce que vous vous amuzez à l'entour de
vostre feu, faites vostre feu dans vostre vaisseau.*
Ainsi nous avons double feu, le Souphre naturel,
ou de la Nature, & le feu instrumental, aydans
l'un à l'autre. Si bien que le feu est tout l'art
dont s'ayde Nature. Le Trevizan dit qu'il a mis
son

son vaisseau au bain & au fient, mais pour neant, & sur le feu de charbon qui estoit encore pis: car la matiere sublimoit. Notez par là que la chaleur des minieres est nulle, ou comme insensible, car si elle y estoit, son ouvrage se feroit tout à coup. Dont il nous faut un moteur exterieur pour haster la bezongne, & n'importe qu'il soit feu de lampe, de fient ou de charbon, estant apliqué selon la proportion de la matiere changeante de nature en nature, & selon que le moteur interieur du vaisseau pousse soy-mesme à l'action. Il faut donc, comme dit le Trevizan, faire feu digerant, continuel, non violent, subtil, environnant, aëreux, clos, incomburant, & alterant, & *En mon vray Dieu*, (dit-il) *je t'ay dit toute la maniere du feu*. Or qu'il ne le faut precipiter, oyez ce que dit le grand Rozaire, *Gardez de vouloir parfaire vostre solution avant le tems requis, car cette haste est signe de privation de conjonction*. A ce propos dit aussi Marie profetesse, *Le feu fort garde de faire la conjonction*. Et notez ce secret, que le Mercure est tout nostre feu, comme feu de cendres, de bain, & de charbon nud, & cela selon qu'il est vif, ou mortifié, blanchi ou rougi, changement que vous devez suivre, proportionnant vostre feu exterieur à la chaleur du bain, des cendres, du sablon, & du feu nud. Si vous estes maintenant bon artiste & Philozophe, vous entendrez ce que doit estre vostre feu. Regardez ce que dit à ce propos la lumiere d'Aristote, *Le Mercure se doit cuire en un triple vaisseau, pour évaporer & convertir l'activité de la secheresse du feu, en l'humidité vapoureuse de l'air circuissant la matiere*. Et le Treviz en sa pratique alegorique met un mur circuissant un creux de chesne

chesne, dans lequel est la fontaine où se baigne le Roy. Voila donc un triple vaisseau. Et Geber dit, Le feu ne digere point nostre matiere, mais sa chaleur alterante & bonne, qui est estimée seche par l'air qui est la moyenne region, où le feu ait à se mouvoir & s'amoitir. En fin c'est le feu, qui peut faire ou destruire nostre euvre, comme dizem Aros & Calib, le Mercure & le feu suffisent, au milieu & à la fin, mais non au commencement, où il est question d'une petite chaleur de feu, & le Rebis.

^a C'est icy le secret de Iupiter, qui donne
Un doux embrasement à sa douce Latonne.
Ils sont dedans une isle & l'isle est le vaisseau,
Iunon y vient du Ciel, c'est du creux chapiteau,
Par où descoule au fond mainte lumeur aérée,
Et trouve, en descendant, cette Nymfe sacrée,
Dont Diane & Phebus en Dele vont naissant,
Qui sont le blanc Tresor, & l'autre rougissant.
Comme le haut Soleil, quand au Monton il monte,
Surpasse la froideur qui Saturne surmonte,
L'inferieur Soleil qui cet euvre accomplit,
De la matiere au four la froideur abolist.

C'est icy ^b que l'espreuve à l'artiste declare
Cet antique secret de Dedale & d'Icare,
Qui pere & fils enclos, leur forme desguizant,
Au labyrinthe estroit du vaisseau reluizant,
Ont du visqueux amas des matieres subtiles,
Dessus leurs flancs cirez mis des plumes mobiles,
Et d'un vol ondoyant, parmi l'air emmuré,
Ore haut, ore bas, fendent le Ciel veriné.

^c Le Poëte ayant bien amplement enseigné cy
dessus le gouvernement du feu exterieur, retour-
ne au

ne au mariage du Souphre & du Mercure, & décrit le coït de Iupiter & Latone, dont se fait la conjunction des deux précieux gemmeaux, Phebus & Diane, qui naissent en l'isle de Dele. Par Latone donc il entend le Souphre impur & alteré, ou le bas de la Pierre, par Iupiter l'eau Mercuriale animée, ou le haut de ladite Pierre, ou le Souphre plus subtil, & par Iunon le corps du Mercure aérien lequel descendant du Ciel ou chape du vaisseau, va trouver ledit Souphre impur, à savoir Latone, laquelle engrossée par le Souphre subtil ou Or spirituel, enfante l'Elixir blanc & rouge. Car alors la froidure, (comparée à Saturne) est surmontée par la douce chaleur de Iupiter, ou de l'inferieur Soleil. Ainsi le haut se fait comme ce qui est en bas, & le bas comme ce qui est en haut, selon l'axiome de nostre grand Hermes, c'est à dire que l'Or qui est fixe & terrestre, par sa pezanteur tombe tous-jours en bas, cherchant son Element, parce qu'il est seul entre les metaux qui tombe au fond du Mercure, & tous les autres nagent dessus, & le Mercure, parce qu'il est volatil, recerche le haut, qui est l'air: mais sentant l'Or, le dissout en sa forme de Mercure courant, comme luy, le fait esprit léger & sperme masculin, aéré, & prest à monter en sa region supreme & etherée. Ainsi le bas est monté en haut, & faut maintenant que nostre Mercure (ou Iupiter) descende en bas, afin que le haut & volatil soit semblable à ce qui estoit en bas, qui est l'Or. Car le corps est devenu esprit, & faut maintenant que l'esprit devienne corps.

b Dedale signifie en la pratique de nostre cure, le Souphre variable, parce qu'il le change d'une couleur & nature en autre, car Dedale signifie,

gnifie,chozes diverses. Ce Souphre est le pere de l'autre subtil & fuzible, ou Or spirituel dans nostre double Mercure, qui est cet Icare fils de Dedale. Par le Labyrinthe les Poëtes entendent nostre œuf ou vaisseau, ou plustost la pierre vile, se montrant sous le masque hideux de la noirceur. Quant aux ailes dont ils taschent à s'en voler, ce sont les chozes qui servent à la sublimation. Ainsi sous cette fable ils ont caché la vraye distillation des Philozophes. Car des gouttes montent au haut du vaisseau par la sublimation, lesquelles sentants la reverberante chaleur de l'Artiste, ne s'y peuvent arrester, ains tombent derechef dans le reste de l'eau subsidante en bas, & ainsi fondant ses ailes tombe dans la Mer, ou amas visqueux dont parle nostre Poëte. Les ignorants n'ont entendu cette fable, ny cette distillation, de laquelle Morien dit en la Tourbe, *Après la sublimation ajoustez incontinent la distillation.*

*a Mon Dieu le grand plaisir, lors que l'Ouvrier
void naistre*

Les signes qui luy font son ouvrage connoistre!

Tantost^b il void le noir corrompu de poizon,

Puis le gris qui du noir montre la guérizon:

Puis diverses couleurs, qui ne trouvant issue,

Semblent au bigarré d'une liquide nue

*Se recourbant en arc, quand Phebus darde au
creux*

De l'humide nuau, ses rayons chaleureux.

Ore^c il void esclater une blancheur parfaite,

Montrant que sa matiere est entierement nette:

Tantost^d une rougeur, qui seche, fait paroïr

La plus grand' pureté qu'au Monde on puisse voir.

Mais

Mais ainsi qu'un enfant peut vivre au mois septiesme,

Aussi bien que ceux-là que produit le neufiesme:

Car les Planetes ont sur luy versé leurs rais,

Et fait, en le purgeant, tous ses membres parfaits:

Mais l'enfant ne sauroit, quoy que les femmes dient,

Quand leurs sales larcins aux leans elles passent,

Vivre au huitiesme mois, où Saturne nuizant

Des nouvelles humeurs dedans luy va causant.

Ainsi cette matiere, en sa blancheur naïve,

Aussi bien qu'en la rouge est entierement vive:

Mais lors qu'elle commence à perdre sa blancheur,

Jusqu'au rouge parfait, elle perd sa vigueur.

Non pas que de son eau la force interieure

Qu'on ne restaureroit, en ce changement meure,

Mais estant pour le blanc presté en perfection,

Le feu plus continu luy perd cette action.

La Pierre passant d'une extremité en l'autre, jaçoit qu'elle ne recoiue toutes les couleurs du Monde, comme pense la troupe errante des Alchymistes, est susceptible de toutes les moyennes en general, dites moyennes pour ce seul respect. Premièrement paroist la noire, puis la grize, puis la blanche susceptible en puissance, non en effet, de toutes couleurs, puis la tanée, à laquelle succede la rougeastre, puis la rouge, & en fin l'autre rouge qui surmonte les Rubis en toute beauté. En cet endroit, il-faut noter que lors que la matiere commence à prendre sa blancheur, il paroist un plumage de toutes couleurs dans le ventre du matras de la couleur de l'Iris, laquelle s'engendre des rais du Soleil retenus & reverberrez dans la concavité de la nue humide, comme remarque nostre Poëte. Car la matiere ayant en-

core

core un peu d'humidité, que le quart degré du feu esleve dans le concave du matras blanc & diaphane, rend une couleur rutilante, qui se recourbe dans le creux du vaisseau, pource qu'elle ne peut sortir, & par les rayons du feu extérieur, reçoit diverses couleurs. Ce qui a fait dire aux Philozophes qu'on void en nostre Pierre toutes les couleurs du Monde.

b Il y a trois couleurs principales qui se doivent montrer en l'œuvre: le noir, le blanc, le rouge. La noirceur, premiere couleur, est nommée des anciens Dragon venimeux, quand ils dizem, *Le Dragon devorera sa propre queue.* Les autres la nomment, le Serpent engrossant soy-mesmes. Les autres, la teste ou le bec du Corbeau, la noirceur de la Mer, le noir plus noir que le noir, & Aigle noir. Geber & Danthyn dizem de cette couleur, *Réjouissez-vous, par ce que sous cette noirceur la blancheur est cachée.* Certes si l'œuvre demeure tousjours blanc & n'aparoist aucune noirceur, l'opérateur la doit abandonner, comme les Corbeaux abandonnent au nic les Corbillats, jusqu'à ce que leur duvet qui demeure blanc l'espace de sept ou huit jours, se change en plumage noir, comme celuy de leurs pere & mere, qui lors les recognoissants, les tiennent pour leurs, & les nourrissent. Ainsi nostre Pierre avant sa dissolution, & quelque temps apres est blanche, qui ne laisse aisément juger si la dissolution requize est parachevée, jusqu'à ce qu'elle a revestu le noir. Ce qu'avenant, l'opérateur doit recognoistre son œuvre pour legitime, & la nourrir jusques à sa perfection. Cette noirceur est aussi dite l'Element terrestre, & un venin mortel, & ce en premier lieu à cause de la putrefaction qu'elle engendrée.

gendrée, car toute corruption de matiere, de quelque qualité qu'elle soit, la rend mortelle. En second lieu, pour declarer l'action des Dragons & des Lions qui se sont entretuez, & finalement à cauze des matieres qui estoient mortelles & inutiles, si Nature ne les eust animées, pour les enfanter viziblement. A quoy nous ne saurions parvenir sans la noirceur au ventre de sa mere, jusques au tems de l'enfantement, qui se faizant le settiesme mois, est parfait au blanc, & peut vivre, comme l'enfant qui naist audit mois, ainsi que nostre Poete alegue fort à propos.

c La blancheur est la fin de la sublimation, & la vraye fixation des Philozophes, poutant dite, Lune fixe, chaux vive, miniere, Souphre blanc, Royné des metaux, mere des perles, Elixir blanc, le blanc plus blanc que le blanc, Lion blanc, Aigle blanc, lait virginal, En fin ils luy ont donné tous les noms de ce qui porte une extreme blancheur.

d La rougeur est la derniere couleur & la fin du premier travail du Philozophe, & est dite, Pierre, miniere, Souphre & Lion rouge, le Roy des metaux, pere des Rubis, Elixir & euvre rouge, le rouge plus rouge que le rouge, sang humain, portant en fin tous noms de toute choze rouge, corps glorifié, qui vit de siecle en siecle jusques à la consumation du Monde. Roy immortel, & comme dit Hermes, C'est la force forte de toute force, veinquant toute choze. Dont tous ses ennemis, les metaux imparfaits, sont contrainsts faire paix avecques luy. Si bien que le Philozophe voyant cette belle & celeste rougeur a dequoy se resjouir, & rendre graces au Soleil eternal par la grace & lumiere duquel ce beau
Phebus

Phebus s'est rendu son domestique, & par ses rayons luy a donné la gloire du Monde universel, & la clairté qui chasse les ombres de toute obscurité & mensonge.

^a Donques quand la cuisson est du tout achevée,
En sa haute rougeur la Pierre est eslevée:

Telle que nostre sang, qui, lors, qu'il est bien cuit,
Par la chaleur du foye, en rougeur est réduit.

^b Ore elle est ce Vantour, qui sur la droite coste
D'un mont grandement haut, chante d'une voix
haute,

Je suis noir, & tantost vay tout gris paroissant,
Tantost blanc comme neige, & tantost rougissant.
Voilà donc, abusez, comme il vous faut entendre
Que les quatre Elements se viennent icy rendre:
Car la Terre est le noir, le feu l'autre couleur,
L'onde est la blancheur pure, & l'air cest la rou-
geur.

C'est donc, c'est donc alors que tressautant de
joye,

L'ouvrier va louant Dieu, qui ce bien luy envoie.

C'est ^c alors qu'il a veu ce qui montre de fait
Que le feu doit un jour purger le Monde infet.

C'est alors qu'il a veu ce que l'ancien cache
Sous le veillant Pasteur de la fille d'Inache:

Car comme d'yeux d'Argus les Pans sont bigarrez,
Cette matiere abonde en signes colorez.

C'est alors qu'il a veu que sur la fraiche Terre,
Pyrrhe & Deucalion vont ruant mainte pierre:

Les femmes que fait Pyrrhe est l'Argent-vif fixé,
Les hommes que fait l'autre est le Souphre annexé.

Bref, c'est lors qu'il a veu cette Gorgone dure,
Changeant ceux qu'elle œillade, en pierrenge na-
ture:

Mensong

*Mensonge qui fait voir l'effect non mensonger
De ce divin Threzor, qu'en Pierre on void chan-
ger.*

a Le Poete ne compare sans cause cette der-
niere decoction se montrant sous la couleur ver-
meille; à la rougeur du sang deueement cuit par
la transmuante chaleur du foye. Car comme le
sang ainfin alteré, nourrissant les membres, est
changé en leur substance, cette rougeur pri-
ze par la bouche, peut estre transmuée & servir
de restauratif & medecine unique. C'est pour-
quoy les Philozophes apellent cette rougeur
sang humain, & Lion rouge, jaçoit qu'aucuns
momment ainfi l'Or, avant son alteration, com-
me estant ce Lion, sang, ferment, & teinture en
pouvoir, & élaboré par l'art, est tel en effect:
estant autrement dit, Or Astral, ou. Electre des
Philozophes.

b Il y a eu de tous tems des Alchymistes si
ignorants, qu'ayants amené l'euvre à la perfe-
ction d'une rougeur absolue, ils l'ont quité, pen-
sans qu'il ne valoit rien, parce qu'il ne fluoit-
point, & n'avoit ingrez quand ils l'ont voulu je-
ter sur le Mercure ou sur les metaux imparfaits.
Dont ils ont conclu l'art estre ou faux, ou impos-
sible. Certes ils avoyent quelque raizon, car ils
n'auoyent qu'une terre rouge, qui avoit perdu
son humidité, comme dit Geber, *Les esprits qui
ont perdu leur humidité par sublimation & fixa-
tion ne peuvent rien faire de bon, tandis qu'ils sont
terre, ou aussi secs.* Et telle est nostre rougeur, qui
estonne les ignorants, ne sachans qu'il luy faut
rendre son humidité perdue, alaitants ce jeune
Lyonceau avec le propre lait de sa mere: & ne
quiter

quiter l'œuvre là où il la faut recommencer. De fait, ce Vautour leur crie de la haute coste qui est ceste haute couleur, qu'ils ne le delaissent point afin qu'il ne les delaisse: & qu'il est noir, gris, blanc, rouge, voulant dire qu'il faut refaire l'œuvre, par une mesme procedure, par laquelle aparoiſſent derechef tous ces signes & couleurs que l'ignorance a pris pour des œuvres particuliers, pour en bastir apres ce grand & universel œuvre. Ce qui est contre la Nature & l'experience, comme l'ont montré le Trevizan, Isac & tous les autres vrais Philozophes, entr'autres Geber, qui dir que l'œuvre se fait en un seul fourneau, & en un seul vaisseau, où il se dissout se putrifie, se congele, conjoint, sublime, fixe, & incere soy-mesme, se rendant fuzible comme la cire. Il se separe soy-mesme, nous faizant voir sous un mesme regime de feu, & sans le bouger, ce qu'on nomme les quatre Elements. Car premierement nous avons veu l'eau & la Terre, qui sont l'Or & le Mercure, lesquels avoyent en leur oculut le feu & l'air. Mais ceux-cy n'estoyent susceptibles qu'à l'intellect. Apres nous avons veu de nos yeux le blanc, qui est dit air, provenu de l'eau ou Mercure, & maintenant le rouge, qui est comme feu procreé par l'action du Souphre veinqueur. C'est pourquoy les anciens ont nommé ces couleurs les quatre Elements, quoy qu'en effer il n'en soit que deux: à savoir l'Eau & la Terre, d'où naist par le troiziesme, qui est le Souphre mediateur, ce glorieux ternaire, premiere & prochaine matiere de toutes choses composées, lesquelles, tant en leur composition que rezolution font voir ces quatre couleurs, comme leurs enfans, lesquels nos pauvres Ari-

G.

stoteliciens ont pris pour les peres mesmes: a s'avoir pour l'agent & le patient, ou l'Eau & la Terre. De fait ces deux sont la seule & premiere matiere recitée par le legistateur de la race Abrahamicque, & confirmée par Hermes Trismegiste, & en fin par les descendans des vrayz Philozophes: ausquels s'accorde l'invincible experience des vrayz Alquimistes, lesquels expetimentent tous les jours que de deux par le troiziesme toutes choses proviennent. C'est ce qui se void en la composition du Mercure simple des Philozophes, en celle de l'Azoth, en l'inceration, en la fermentation de l'euvre, & en fin au commencement & parachevement d'iceluy, sans voir ny avoir affaire du quatriesme, comme veulent nos quadratureurs du cercle, lesquels laissant couronner faussement leur cercle de ce laurier quarré, je retourne à nostre Poëte.

c Le poëte fait icy une belle comparaizon; montrant que comme le Monde a este une fois purgé par l'eau, & le sera en fin par le feu: qu'aussi l'eau a premierement lavé les feces exterieures de l'euvre, & le feu a sur la fin, seul, netoyé & consumé toutes les ordures & feces interieures de la Pierre. C'est pourquoy les Philozophes disent que l'azoth & le feu purgent & lavent Latone, laquelle nous avons dit estre cette terre impure que Jupiter va trouver en Delos. En cecy consiste tout le secret de nostre science, a s'avoir qu'il faut que toutes choses meurent & soyent regenerées par l'eau & le feu, & qu'apres elles deviennent un corps spirituel, dit quintessence, ou Magnesie: comme nous enseigne le divin dialogue du fils de Dieu avec Nicodeme. En fin cette rougeur naist en pouvoir apres que
le

le Mercure a tranché la teste d'Argus & les couleurs sont esvanouies, lesquelles nous apelons la queue du Paon. C'est aussi, comme dit nostre Poète, cette façon d'engendrer masles & femelles, par la comparaizon de Pyrrha & Deucalion, par laquelle est signifiée la projection de l'euvre blanc & rouge: euvre, qui apres, augmenté en vertu, est nostre Gorgone convertissant les metaux imparfaits, (qui sont nos hommes de la parenté de la Pierre) en vrayes Pierres: Ce qui se fait par adaptation, comme dit Hernies en sa table d'esmeraude: & ainssi ils participent à la gloire de leur Roy, comme dit la pratique allegorique du bon Trevizan.

Or^a afin qu'ez metaux sa matiere ait entrée,
De Lune ou de Soleil il la rend incérée:
Et^b par sa poudre blanche alors il va changeant,
Jetant un poids sur dix, l'imparfait en argent:
Ou jetant sur cent poids un poids de rouge extreme,
Son argent vient en or, qui sur l'autre est supreme.
Ainsi l'essay fait voir que l'imparfait metal
Tient un Souphre d'essence, un autre accidental.
Cetuy-cy qui puant, n'est enfermé qu'au pore,
Sans gaster les metaux, d'avec eux s'evapore:
Mais celui-là demeure, & s'il ne demeroit,
La forme des metaux soudain se destruiroit.
L'essencielle humeur jamais ne se divize
De son propre sujet, qu'elle ne le destruize.
Que si je le prouvoiy, je diroy les Humains
En produire en leurs corps des exemples certains:
Car quand l'aigre santé fait dans nous residence,
L'humeur qui de noz corps l'estat tranquile ofence,
Soudain par la sueur, ou l'art medecinal,
Se separant de nous, nous separe du mal:

*Mais si c'estoit l'humeur par l'essence sortie,
La perdans, nous perdrons & l'humeur & la vie,
Comme ceux qui poussez d'un funeste dessein,
Font perdre tout leur sang, perdent l'ame soudain.*

a. Il y a deux sortes d'incération, dont la première est la plus vraie & plus naturelle, laquelle se fait quand par une longue decoction & mesme regime de feu, la Terre commence à croistre & s'espaisir, & l'eau à se diminuer. Dantbyn le Philozophe dit : *Il faut distraire sa sueur, & la luy faire boire apres.* Pource les Philozophes appellent cette operation, Cibation, meslant le lait à la terre feuillée. Mais il faut faire cela par mesure, afin que sa blancheur, sa rougeur, sa bonté, sa quantité, & sa vertu, croisse & s'augmente. Or l'autre sorte d'incération est celle dont parle icy le Poëte, & est de rendre fuzible une choze dure, & qui ne se peut fondre, afin que la medecine ait ingrez. Car apres qu'on a, par un long travail, produit la Pierre au blanc & au rouge, elle ne peut pourtant faire la projection: parce qu'elle ne se pourroit rezoûdre, ains demeureroit terre rouge ou blanche, dont on void aizement qu'il luy defaut la fluxibilité, laquelle il luy faut donner, afin qu'elle ait entrée dans les metaux. Nos pauvres Alchymistes Evangelizans ont cherché cette incération dans des huiles estranges, comme en celle d'Antimoine, d'Arsenic, & semblables, mais en vain, puisque la Nature ne se nourrist que de ce qui est de sa Nature, qui est le Mercure: car

*Les corps des metaux parfaits, alterez.
selon l'art, boivent subitement, & naturelle.*

rellement leur Mercure.

En cecy consiste le fondement des minieres & de la projection, a sçavoir que le Mercure corporel, parfait & courant, augmente en quantité, & donne ingrez, & le Mercure fizé, blanc, ou rouge, fermenté, & augmente aussi en quantité. Par ce moyen vous avez des minieres, si vous voulez, & pouvez faire projection quand il vous plaira. Sur quoy j'ay assez dit au bon entendeur.

b Le Poëte ne parle en ce qui s'ensuit que de la projection, & de la transmutation qu'elle fait, grande ou petite, selon la perfection de la medecine. Car plus elle est subtilizée & teinte, plus elle opere abondamment, & ainsi suivant la Nature, nous achevons les imparfaits metaux. Dont il faut noter, comme dit nostre Poëte, que lesdits metaux imparfaits ont double Souphre, a sçavoir homogene, par lequel avec une mesme eau Mercurielle, ils ne sont que Mercuries: & un accidentel par lequel ils sont congelez en plom, estain, cuivre, ou fer, voire en or ou argent selon la perfection ou imperfection dudit Souphre, comme il a esté dit en la generatiō des metaux, en laquelle la principale vertu de la congelation gist au Souphre, par lequel le Mercure diversement congelé par la Nature, luy baille, sa forme selon ledit Souphre. Or une matiere ne sauroit endurer deux formes, dont, si lon veut introduire une forme meilleure dans les metaux imparfaits, il les faut, selon Aristote, reduire en leur premiere matiere, en separant la susdite forme accidentale. C'est ce que fait parfaitement nostre medecine par la projection, par laquelle elle se joint au Mercure des metaux, lequel elle

purge, fixe, & rend en la perfection de l'Or & de l'Argent, separant le Souphrecombustible & accidentel, qu'elle expose au feu de la consommation. Il apert donc que nous ne nous vantons point proprement de faire de l'Or, ny transmuer, introduizans une forme estrange, comme la calomnie le voudroit faire acroire car nous guerissons seulement le Mercure malade des imparfaits metaux, par la vertu d'un Mercure parfait en medicament, tout ainsi que par une medecine on guerist le corps humain, cōme dit tres à propos nostre Poëte, lequel en tout le reste est assez clair.

Qu'est-ce donc maintenant, l'ame à son corps se range,

*Et nonobstant tout art, d'un estrange s'estrange?
Montrez-vous pas à clair, sous cette fiction,
O Philosophes vieux, vostre projection,
Et qu'il faut que la chose où la forme s'adresse,
Pour tant mieux s'animer, soit de semblable espece?
Aussi de vray le feu, quand à l'onde il est joint,
Car l'eau ne luy est propre, il ne l'anime-point.
Mais comme une chandelle (où le suif & la flame,
Sont celuy-là le corps, cette cy comme l'ame)
Va soudain contre bas une autre r'alumant,
Qui demy pied dessous, esteinte, va fumant.
Lors contre son instinct, pour trouver nourriture,
Le feu leger descend par la fumée obscure:
Ainsi de l'Elixir l'ouvrage ores parfait,
Vraye forme & vraye ame à tout metal infet,
Mettant ex noirs metaux de sa splendeur extrefme,
S'esjouist de tomber dans son espece mesme.*

La sympathie qui est entre nostre Elixir & la substance moyenne ou Mercurielle, est la cause de cet

de cette tant soudaine teinture & illumination des metaux. C'est aussi ce que montre clairement nostre Poëte par la flamme d'une chandelle r'alumant sous soy contre son instinct la meche demy esteinte. Montrant en outre par là, que si les metaux n'avoient le pouvoir d'estre animez, ce supreme Elixir ne leur sauroit donner vie, non plus que le feu à la chandelle plongee dans l'eau. Donques cette huile incombustible ne peut entretenir sa lumiere que par la meche de cet alun plumeux, qui est en tout metal en pouvoir. Dont le faizant bouillir dans ladite huile incombustible, il rend un feu ou lumiere qui ne s'esteind jamais, dont nous tiendrons le secret de nos lampes caché sous les lettres hieroglyphiques d'Egypte, de peur que la superstition de ce siecle trop curieux en esteigne les flammes.

*Voilà^a cōme le Roy, pompeux d'habits Royaux,
Sortant de la fontaine, enrichist ses vassaux:
Parce que d'imparfaits, tous les corps metaliques,
Par ce Roy des trezors sont rendus magnifiques:
Et tel que le Soleil sur les Astres moins clairs,
Tel est ce surgeon d'or sur les metaux divers.
Celuy-là vigoureux, donne aux Astres lumiere,
L'autre aux impurs metaux sa puissance pleniere:
Semblable^b à l'odoreux & rougeastre Safran,
Prens-en un petit brin, puis apres le respan
Par dessus beaucoup d'eau, tu verras l'eau se faire
De fade, bien flairante, & jaunastre de claire.
Qu'est-ce^c donc de Vulcan, laid du Ciel eslancé,
Et dedans l'isle apres, des Singes avancé,
Que ce Roy que, difforme, au vaze on precipite,
Où celuy le nourrist qui la Nature imite?*

Quand donc ^a il est parfait, on croist en quâtitê
La supreme grandeur de ce Roy souhaité.

Et faut que par l'Ouvrier l'œuvre alors soit re-
faite,

Si l'Ouvrier veut encor son œuvre plus parfaite.

Car comme plus Vulcan, fait incarnat le fer,

Plus il croist sa vertu pour pouvoir eschauffer:

Ainsi plus on recuit cette Pierre admirable,

Plus cette Pierre accroist sa force incomparable:

Si ^c qu'en fin un seul brin de ce rare trezor,

(S'elle estoit vif argent) rendroit la Mer en or!

a Le bon Trevizan feint une fontaine dans laquelle le grain d'or, qu'il nomme son livret d'or, estant jecté, meurt, renaist, & devient un Roy tres-puissant, lequel rafi eschi, c'est à dire incéré, ressort, ayant la chair tres-vermeille, laquelle il donne à manger à ses vassaux, qui sont les imparfaits metaux, & lors leur desir est accompli, dont ils possèdent d'un droit entier la couronne de leur Roy. Ainsi comme dit nostre Poëte, lesdits metaux imparfaits sont rédus magnifiques, bien que ce Roy retienne pour soy une splendeur aussi excellente que le Soleil sur les autres Astres.

b Le Poëte montre par sa comparaizon du Safran la vertu teignante de cet Elixir. Car comme une partie de Safran teind l'eau & luy donne sa bonne odeur, de même un seul grain de cet Elixir corrige & teind en sa nature une grâd' quantité de metal imparfait.

c Les Philozophes nomment les trois couleurs capitales trois Soleils, un blanc, un noir, un rouge. Dont nostre Poëte admirant la beauté de ce Roy rougement flamboyant, retourne à l'extreme

treme noirceur & laideur, dōt il estoit barbouillé quand il suoit en la fontaine où il estoit appelé le Soleil noir, ou Vulcan, que les Poetes ont dit fils de Iupiter & de Iunon, & à cauze de sa deformité, jeté en l'isle de Lemnos, où il fut nourri des Singes. Par Vulcan ils ont entendu ce Souphre, ou ce Roy noir, que nous avons cy-devant nommé, le feu des Philozophes, lequel pour son onctuosité se separe d'avec l'Azoth, ou Mercure double, nommé Iupiter & Iunon. Pourtant dizemt-ils que ce Vulcan ou Souphre est le fils separé de leur ventre. C'est quand il nage sur l'eau Mercuriale, & apres tombe au fond du vaisseau, lequel ils reprezentent par Lemnos, où ce Vulcan est nourri des Singes, qui sont les artistes, vrais imitateurs de la Nature. Ce qui se fait en la cibation, en laquelle ils donnent à manger & boire peu à peu à ce Souphre son propre lait: comme nous avons dit sur l'inceration naturelle.

d Le Poète parle icy de l'augmentation en vertu, qui est en faizant croistre par reiterée refection ou repetition de l'œuvre, le Souphre d'iceluy, auquel seul consiste la vertu de la congelation & de la fixation du Mercure des metaux, a sçavoir en le dissolvant derechef, puis le fermentant & incerant: car

La vertu du Souphre ne s'estend que jusqu'à certaine proportion d'un terme.

Donques l'operation reiterée est cauze que l'œuvre croist en Souphre, & par consequent en vertu de congeler plus de Mercure, & par la fermentation croist en quantité ledit Souphre. Semblable au fer qui plus il se rougist au feu,

plus il augmente sa chaleur & vertu de brûler, comme dit fort bien nostre Poëte.

• L'œuvre ainsi souvent recuite, deviendrait infiniment puissant en vertu medecinale. Ce que nostre Poëte veut dire, comparant la vertu transmutatoire d'une fort petite quantité de ce Trezor à l'immense grandeur de la Mer. Certes si l'Océan estoit vif-Argent, il pourroit par continuelle projection estre transmué en Or & en Argent. Mais laissons ces montagnes d'Atlas, & ces souhaits de Midas, & entendons nostre Poëte plus sainement, prenans la Mer pour nostre Mercure limité dans l'entour du vaisseau, & dôt un seul brin de nostre poudre rouge jeté dedans, le peut tout congeler en fin Or. Ainsi nous laisserons cette augmentation infinie au seul infini: de peur qu'entrepreneurs trop, & voulants, comme Phaëton, mener ce chariot ardent mal à propos, nous ne nous precipitions du faiste de la felicité dans l'abyssme de tout mal-heur. Il nous suffira donques de subvenir par cette supreme medecine à la defectueuze & quazi mourante pratique des Galenistes, & cependant par ce moyen anoncer le glorieux pouvoir de Dieu en la Nature. Thomas d'Aquin a reputé tres grand peché de reveler le secret de l'augmentation à l'infiny, lequel croyants, nous retiendrons nos dezirs & nos langues dans les bornes de la modestie.

*a Voilà donc ce Phenix, dont l'essence immortelle
En cendres convertie, au feu se renouvelle.
Voilà comme l'art trouve un robuste animal,
Qui estant vegetable, encor soit mineral.
Voilà celuy qui dit, Que ton soin ne me quite,*

Et

Et mon loyal secours ne laira ton merite.
Et voilà comme on peut un trezor descouvrir,
Pour pouvoir tous les jours cent mille hommes
nourrir.

Car comme on peut donner de la vive lumiere
Sans amoindrir du feu la clarté coutumiere:
Celuy sur qui le Ciel a versé ce grand bien,
Riche, en peut impartir, sans l'amoindrir en rien.
Moins heureux ^b sont les Roys: Leurs grandeurs
menacées

Ne les font, bien-souvent, riches, que de pensées:
Pour trouver l'heur au Monde, ils se font malheu-
reux,

Ils commandent aux gens, les gens disposent d'eux:
Ils n'ont bien-souvent, pareils à ce Tantale,
Tenter d'avoir le bien qui devant eux s'estale:
Où celuy qui prudent, jouist de ce beau don,
Plus riche qu'il ne veut, semble au grand Salomon.

O Secret des secrets! ô Richesse infinie!
Bien qui, trop envié, contre aucun n'as envie!
Que tu sais bien louer & l'esprit & le corps,
L'un d'une grand' science, & l'autre de trezors!
T'oy-je pas dire aussi, La Mort fuit ma nature,
Je suis le froment pur qu'on sème en terre pure:
Je porte grand & seul, des noms grands & divers,
Et qui jouist de moy jouist de l'Univers?

^a Les Poëtes voulants voiler ce Trezor des
Trezors, & son augmentation, ont feint un Phe-
nix, qui mourant produit tousjours de soy-mes-
me, un autre de son espece naissant, mourant &
se revivifiant au feu. De sorte que sous cette fa-
ble, ils nous ont voulu faire entendre comme le
vray Phenix, qui est ce divin Elixir, est né du feu,
à sçavoir du Souphre: & est converti en cendres

dans le feu, quand l'œuvre est de rechef rezoût en Souphre noir: & se resuscite dans le feu, quand il redevient Souphre ou Elixir rouge. Ainſin il eſt tousjours le meſme & unique oyzeau, ſe ſacriſiant aux rayons du Soleil, ce qui ſe fait en noſtre fermentation, reiteree par l'Or le Soleil des metaux. C'eſt auſſi ce Phenix, lequel, comme dit noſtre Poëte, jaçoit qu'il ſoit animal, par ce qu'il vivifie tout, eſt auſſi vegetal, parce qu'il croiſt en quantité & en vertu; & mineral pour le regard de la matiere d'où il naiſt. C'eſt auſſi cet oyzeau qui eſtant né, crie que l'artifte ne le quite-point, afin qu'il ne quite l'artifte: ains qu'on luy dreſſe le buſcher, afin qu'il ſe puiſſe brûler, revivifier, & multiplier en infinny. Augmentation par laquelle on peut parvenir à tant d'utilitez, qu'il ſeroit impoſſible de les raconter. Nous en reciterons ſeulement quelque'une, commençants à celle qui fait abayer apres cet art Royal, non ſeulement le ſale Bouvier, mais les grands Princes, Roys & Monarques, le docte & l'ignorant, le ſage & l'idiot, & en general tout homme de quelque eſtat qu'il ſoit. Ce qui les pouſſe donc à cette recerche, eſt le deſir immoderé des richesses du Monde. De fait, elles ſont le vray antidote contre les mizeres qu'enfante la pauvreté, laquelle n'attraine qu'incommoditez, tue ſouvent le corps & l'eſprit, trouble l'entendement, & tient tousjours la porte ouverte au deſeſpoir. Or ce Threſor des Threſors y remedie, car le poſſeſſeur d'iceluy ne peut avoir faute de rien, ſoit en tems de paix ou de guerre, d'abondance ou de ſterilité. Rien ne le peut empêcher de voir tous les jours augmenter ſes biens. Son herirage le ſuit par tout, par tout luy ouvre les
portes

portes, luy aqiert la faveur des grâds & l'amitié des petits. Cependant il n'a que faire du Courtizan, ny de mandier rien du Prince. Sõ esprit repose, & ne fait que c'est des esclancemets de la bourrelante Envie. Le voylà donques bien-heureux, & assuré contre ce miserable naufrage qui acompagne sa naissance, & menace sa vieillesse. Outre cela, il tient en sa main l'unique instrument pour pouvoir executer à toute heure les effets de cette tant recommandée Charité, par laquelle l'homme se peut, seul montrer vray homme. Et cependant plus il fait de largesse, plus il a le moyen d'en faire; comme montre nostre Poëte fort clairement, par sa comparai-
zon de la lumiere d'une chandelle.

b Ce bon compagnon eut raizon, lequel ayât demandé au Tyran de Syracuse de jouir seulement un jour de son Throsne Royal, revoqua sa fole requeste, voyant la felicité qu'il s'imaginoit en recevoir, ne tenir qu'à un filet, & estre fermentée par l'horreur & la menace d'un dangereux cimenterre. Aussi ce Roy ne fut Tyran, lors que par un si doux breuvage il apaiza la fole soif de cet alteré, montrant par ce stratage-
me, à combien de dangers est sujet l'estat des Roys & des Princes: Estat le plus souvent sanglant & funeste, tant en le pourchassant, qu'en le possédant, & le delaisant. Tesmoin en sont les quatre Monarchies esteintes, & celle du Turc. Dont on peut dire justement que cette sentence de Solon à Cræsus, *NEMO ANTE OB-ITVM BEATVS*, s'adresse principalement aux grands de la Terre. Pource nostre Poëte dit fort bien que les Roys sont moins heureux que le possesseur de ce Trezor incomparable, qui
ne

ne peut jamais perir, comme les sceptres & les Trezors des Grands. Car soit qu'il soit en l'eau, en la terre, ou au feu, il s'y maintient sans pouvoir retrograder en un pire estat, comme l'image Monarchique de Daniel, de laquelle la teste d'Or degeneroit en une poitrine d'Argent, celle-cy en un ventre de Cuivre. & cetuy-cy en des cuisses de Fer & d'argile. Ce que nous savons estre venu sous les Monarchies des Babylo-niens, sous les Perses, sous les Grecs, & en fin sous les Romains, terreur de l'Vaivers, dont il ne nous reste plus que l'argile. Où au contraire, ce Trezor inespuzable naist du Fer, duquel se fait le Cuivre, du Cuivre l'Argent, de l'Argent, l'Or, & de cet Or ce Phenix veritable, qui par sa mort mesme se rend plus durable & plus glorieux, donnant en la dextre de son possesseur le moyen pour vivre longuement, & en sa gauche les richesses & les honneurs. Au reste cet Astre, veinqueur de toute lumiere, luy sert de guide assure pour aquerir sapience, desvelopant son esprit du brouillas de cette vulgaire & routiere doctrine des Peripatericiens: Doctrine qu'il desdaigne à bon droit, voyant qu'elle n'est rien au prix de ce secret des secrets, par lequel rien ne luy peut estre secret.

*Je ^a ne veux raconter que cette digne Pierre,
Rend, ô merveille utile! infrangible le verre,
Qu'elle fait mainte gemme, & sa forte liqueur
Donne à la vieille Perle une vive couleur.*

*Mais ^b faut-il taire icy l'assistance divine
Que fait aux corps humains cette grand' Medecine?*

Helas! Pere éternel, tu n'es comme l'amy,

Qui

Qui promettant beaucoup, fait plaisir à demy:
D'autant que l'homme peut, comblé de ta largesse,
En avançant ses biens, retarder sa vieillesse.
Car si l'Or mis en poudre, ou l'Or qu'on fait bouillir,
Peut, sans se digerer, la santé restablir,
Ne pourra cette Pierre, & seche & temperée,
Que pour se cuire en sang, au foye est digérée,
Chaude, nous restaurer la radicale humeur,
Et changer le poil blanc, une humide froideur?
Que si l'art a fait voir cet Elixir supresme,
Par un feu moderé, s'estre amandé soy-mesme,
Et s'il guérisset parfait, les imparfaits metaux,
Pourquoy ne pourra-t'il nous priver de tous maux?
C'est cette Pierre aussi que les fils de Science,
Nomment, pour la cacher, Fontaine de jouvence:
Car rien dessous le Ciel n'a semblable vertu
Pour relever le corps de vieillesse abatu.

Qu'on ne s'estonne-point, si par l'art & Nature,

L'homme, de soy non pur, fait une œuvre si pure:
Il-faudroit s'estonner si l'homme qui fut fait
Noble, acort, raisonnable, ignoroit ce secret.
Car he! pourquoy seroit cette commune mere,
La benigne Nature, aux Humains plus sévere,
Qu'aux Aigles, aux Corbeaux, aux Cerfs, & aux
Serpents,

Qui savent ce qui peut les despouiller des ans?
Et pourquoy, si celui dont l'esprit sans culture,
De ses beufs vigoureux pourfend la Terre dure,
Sait des cheveux dorez de son champ non ingrat,
Et des peuples volants la matiere & l'estat,
L'excellent fils de l'art n'aura-t'il connoissance
Des principes certains de si rare science,
Et ne pourra l'esprit qui peut au Ciel monter,
Des terrestres boyaux les replis feuilletter?

a Le

a Le Sage dit que l'oiziveté est l'oreiller du Diable, sur lequel l'homme, s'endormant ne songe qu'aux vices, & n'en peut estre resveillé que par le travail & l'ocupation. C'est pourquoy nostre Poete, ne voulant que celui qui aura atteint le but de la science qu'il enseigne, languisse en une morne oyziveté, ou s'adonne à des exercices illicites, luy descouvre une ocupation, où il pourra s'employer avec autant de plaizir que d'utilité. Il dit donc que nostre Pierre rend le verre malleable, renouvelle la Perle, & que sa forte liqueur fait mainte gemme. De fait la liqueur du composé blanc fait les Perles: celle du rouge les Rubis. Aussi lon peut tellement preparer, comme dizemt les Philozophes anciens, ledit composé blanc, que jeté sur le Cristal il l'endurcist en Diamant: & celui du rouge préparé & jetté sur ledit Cristal le transmue en escarboucle. L'huile rouge, tiré de l'Aigle blanc, a telle vertu, que si une Amethyste obscure y est jetée, & fomentée en icelle par une chaleur douce, l'espace d'un mois, elle devient un Rubis haut en couleur, meilleur que les autres, & endurant toutes espreuves. En fin toutes pierres precieuzes y estans plongées durant ving & quatre heures, & nourries par vne chaleur modérée, montent à si haut degré qu'elles font honte à leurs semblables. Vous laisserez donc les jeux & les vils exercices aux enfans, & courrez apres ces precieux joyaux, desquels toutefois vous n'enrichirez-point voz doys, ains les vendants, en achetterez de plus precieux, qui sont l'assistance des pauvres, des orphelins, & des veuves, & la benediction de l'Eternel, afin de changer vostre Trezor d'icy bas, à celui qui enrichist eternellement,

ment l'ame & le corps.

Nostre Poete declare icy la mizericorde infinie de Dieu envers l'homme, plus grande . sans comparaizon , que celle de l'homme envers son prochain. Car non content de donner aux enfans d'Adam du contentement à leur esprit, & des richesses à leurs souhaits, il leur donne encore les remedes aux maladies de leurs corps, & aux incommoditez de la vieillesse. Cette vieillesse n'est autre choze que la destruction & separation des trois principes, Sel, Scuphre, & Mercure, assemblez des le commencement en la composition du corps. Separation par laquelle le sujet se dissout, & retourne en ce dequoy il avoit esté composé. Dont on peut colliger que si lesdites qualitez de ces trois parties, se pouuoient tousjours maintenir proportionnellement en force & action, sans que l'une surmontast l'autre, le corps ne mourroit jamais. Tel est l'Or en ce parfait Elixir, auquel ces parties estants incorruptibles, si elles sont dissoutes en matiere digestible, sans doute elles peuvent infuser leur vertu au corps humain. Non que l'homme, par ce moyen, se puisse immortalizer, mais il se peut, sans excès, maintenir en sa force & vigueur, jusques au terme prefix par la loy Divine. Cette Pierre est donques, comme dit nostre Poëte, la fontaine de jouvance, tant celebrée par les Philozophes, bien que la pluspart de nos medecins putatifs, aussi bien que l'ignorant populace, estiment que ce soyent fables & folies. Cependant ils disent eux-mesmes que la seule odeur de l'Or qui entre est ez restaurants, estant en liqueur cōvenable ou pris par la bouche en poudre (qui ne se peut aucunement digerer) restaure le corps
& ra

& rajeunist l'homme: & de fait, comme dit nostre
mesme Poëte en sa Semaine,

*Certes l'Or sert au corps: la macule il efface
Qui peu civilement se perche sur la face:
L'impudente verrue il sape peu à peu,
Et mis au despartir de l'incarnat du feu,
Tout rouge, au rouge vin, les membres fortifie,
Par sa douce liqueur nostre cœeur vivifie,
De polypes, de darive, & de teigne rend net,
Aide aux esprits vitaux, & l'etique remet.*

Que s'il sert ainsi contre certaines maladies,
ce grand Elixir rendu potable par une reïterée
multiplication digéré en sang & se joigât à l'hu-
meur radical, opere bien plus au corps humain,
par voye de restauration, que l'odeur ou poudre
corporelle de l'Or. Toutefois si lon en doane a
l'homme exterieurement en safrané de l'humeur
du fiel, & interieurement jaune d'avarice, il luy
pourra beaucoup profiter. Car luy baillant sou-
vent de l'Or, on pourroit faire que Nature par
un extaze de joye, redoublant les forces du pa-
tient, chasseroit miraculeusement ce qu'au pa-
ravant elle ne pouvoit, destituée de la vigueur du
malade. Voilà la jaunice guerrie par leur poudre
d'Or: voire comme la fille d'une grand' Dame
d'aupres de Castres en Albigeois, laquelle pein-
te de cet humeur jaunastre, prit des mains d'un
Charlatan se disant dogmatique, de la poudre
d'Or, & de la limaille de fer, meslez ensemble.
Mais elle devint encore plus jaune, voire teinte
jusques à plus de vingt & quatre carats. Cepen-
dant la ruze de sa gouvernante atendit l'enfante-
ment de cet amalgame fécal, lequel receu dans
un pot de chambre de verre, elle lava, comme la
sage femme nettoye l'enfant des barbouillemeñs
de la matrice, puis me le bailla pour esprouver si
ce Roy

ce Roy des metaux n'auroit esté destruit par l'estomac de cette Damoizelle. Je trouvoy que non: mais doutant que la bonne femme n'eust assez lavé ce couple metalique, je le fis baigner dans la fontaine de l'ancien Roy de Crete, puis passer par les foudres de Vulcan. Ainsi nous trouvasmes que l'Or y estoit en mesme poids, & plus beau qu'auparavant, excepté quelque grain qui se pouvoit estre esgaré dans le dedale des boyaux de la Damoizelle. J'ay voulu inserer icy ce stratagemme Galenique, par-ce qu'il me fait croire que cet erreur inveteré n'est venu que de bailler au patient les remedes tous cruds, sans separer l'impur d'avec le pur. Que puisque l'estomac attire la vertu de l'Or qui est si fixe, massif & corporel, sans que mesme il le digere, pourquoy ne pourroit-il separer la vertu d'un medicament sans comparaizon plus digestible, voire mesme bien souvent alimenteux? La Damoizelle susdite pourra nier la majeur, au moins en ce qui estoit de sa maladie, & pour moy si j'estoy juge de ce different, je ne condamneroy seulement cette sorte de gens à vuider des bonnes villes, comme jadis de Rome, ainsi que pestes de la Republique, mais les confinerois, avec leurs sales cuiziniers au centre de nos Antipodes, ou du-moins leur interdiroy l'eau & le feu, afin qu'ils mangeassent leurs perdris, chapons & viandes toutes crues, & sans laver. Nous demontrons les erreurs infinies de cette sorte de Medecins, en nostre Arsenal Spagirique, s'il plaist à Dieu d'alonger encore nos jours, pour faire paroistre les munitions au premier bruit de guerre, acompagnées de nos escadrons invincibles, marchants sous le guidon de l'experience. Mais à propos de l'experience,

vertu

vertu tant necessaire en la Medecine, elle a decouvert, depuis peu de tems, un Simple dont la vertu quazi incroyable, a esté du tout inconue de Dioscoride, de Mathiole, & mesme de Dalechamps, qui a surchargé l'herbier d'environ cent Simples inconnus au paravant. Cette herbe miraculeuze s'apelle Liét à-part, specific selon l'experience d'un grave Medecin contre l'asthme & ses dépendances : & fut ordonné pour tout remede à un gentil-homme François, travaillé de ce fascheux mal, d'en prendre tous les jours une partie, & sa femme l'autre. Chose prodigieuze, de guerir en partie le mari par l'uzage de cette herbe prise en partie par sa femme, & qui magnifie & prouve aussi bien la verité de l'art Hippocratique, que les cauterés achevâts à guerir les maladies delaisées, & que l'acte d'un certain Medecin qui se fit arracher les dents à un charlatan, pour verifier ce que dit Paracelse, qu'ils ne savent guerir avec toute leur science un simple mal de dent.

c Hermes le trois fois grand, ayant diligemment consideré l'estre de l'homme, & le comparant à celuy des autres Creatures, s'escrie, en disant : *O homme vrayment animal admirable, qui meriteroit d'estre adoré !* En un autre lieu, *Il connoist les genres des Demons, il communique avec Dieu, voire pourroit estre deifié.* Et David au huitiesme Pseaume, *Tu l'as fort-peu rendu inferieur aux Anges.* Mais qu'eust dit Hermes, s'il eust vescu lors que Dieu-mesme se rendit nostre frere, adoptant nostre nature humaine dont i restaurerez en nostre felicité perdue, nous pouvons avoir la cognoissance de toutes chozes, si nous la demandons d'un cuer non feint à celuy qui est la voye

voye, la vie & la verité. Ce que considerant, nostre Poëte a raison d'alleguer que si les oyzeaux & autres Creatures irraisonnables savent choisir ce qui sert à prolonger leur vie & leur santé: à plus forte raison le doit savoir le Roy legitime de toutes Creatures. Et que si l'homme peut penetrer jusques dedans le Ciel, il peut bien encore mieux penetrer dans les secrets de la Terre.

a N'est-ce pas un grand cas que tant de maladies
Par ce seul Elixir puissent estre bannies?

*Vn seul mal se guerist d'un seul medicament,
Car une cause enfante un effet seulement.*

*Pauvres gens! & je dy qu'une seulette chose,
Selon ce qui la prend, diverses causes cause.*

*Voit-on pas d'un seul coup, faire des faits divers
Sur la boue & la cire, à l'œil de l'univers?*

*Aussi de ce grand bien la substance parfaite,
Quoy qu'une seule chose, entant qu'elle est extraite
Des Elements premiers, & retient leur pouvoir,
Des effets differents nous peut bien faire voir.*

*De vray, ^b je ne croy-pas qu'aussi sans cette
Pierre,*

*Ces Peres qui, premiers, possederent la Terre,
Eussent-peu si long tems des ans se despestrer,
Voire à cinq fois cent ans sainement engendrer.*

*Je say qu'on tient que Dieu faizoit croistre leur age,
Pour voir plustost par eux croistre l'humain li-
gnage.*

*Que plus pres ils sortoyent des mains de leur Au-
teur,*

*Plus un bon naturel renforçoit leur verueur:
Et que les almes fruits, avant l'aspre vangeance
Du flot universel, avoyent plus de substance:*

Mais

Mais je say bien qu'aussi le premier des Mortels
 Savoit des faits de Dieu les effets naturels,
 Et sa prudence eslire une chose durable,
 Qui peust rendre long tems, un corps incorrom-
 pable:

Si bien que par cabale on a puisé des siens,
 De ce grand Elixir les incroyables biens.
 Je n'ignore pourtant que le Ciel en tout age,
 D'un secret si sacré n'a descouvert l'usage.
 De tousjours le grand Roy sur tous Roys eslevé,
 S'est dans son cabinet maint tresor réservé,
 Pour mieux de tems en tems, montrant leur excel-
 lence,

Tesmoigner de ses biens l'immortelle abondance.
 Ceux qui depuis cent ans, d'un beau desir guidez,
 Dans des logis de pin, de cordage guindez,
 N'ont crainct, nouveaux Typhis, de tenter la fortune
 Sur les flots insolents du perfide Neptune,
 Ont descouvert au monde un Monde qui nouveau,
 Semble de ce grand Tout receler le plus beau:
 Ainsi de quelque tems, ceux à qui l'exercice
 A d'un art si divin enseigné la notice,
 Ont desterré ce bien, qu'un long & morne oubli,
 Ex cendres d'ignorance avoit enseveli.

• Tout ce qui est espars en effect en la circon-
 ference d'un cercle, est amassé au centre d'iceluy
 en pouvoir. Ainsi la lumiere esparse par le vaste
 circuit du Ciel en effet, est ramassé en un en pou-
 voir, à sçavoir en un seul Soleil. De mesme toutes
 les vertus medicinales parsemées en une infinité
 de plantes, de poissons, d'oyzeaux, d'animaux
 terrestres, minéraux & pierres precieuzes, est ra-
 massée en effet en nostre Soleil Leonin. Voilà
 pourquoy il peut, seul, guérir toutes sortes de
 mala

maladies, comme le vray Apollon & l'unique Roy des medicaments. Les autres chozes naturelles, n'ayans cette vertu qu'en petites estincelles, ne peuvent guerir chacune qu'une seule maladie. Mais ce Soleil vigoureux peut, seul, autant que tous les simples du Monde : prezerve les corps humains de toute corruption & maladie, les maintient en leur beauté, & retarde leur vieillesse & leur mort, jusques au terme que la sagesse de Dieu a prescrit à toute Creature. Tellement que ce seul moyen nous peut redimer, durant le tems que nous avons à vivre, des incommoditez qui font que le vieillard, comme dit nostre Poëte en une naïve description de la vieillesse,

*Chetif! tremble, rechigne, est d'esmoys attaqué,
Est provoqué sans peine, à peine revoqué,
Se deûit, traine ses ans affaîsez de mizere,
Souffre les loys d'airain de l'age plus severe,
Croûle, plaine, respue, & semble, en recourbant son dos,
De sa bouche ridée, entamer ces propos:
Ore que des saisons les courses retournées
Agravent de langueurs mon corps rouillé d'années,
O Terre, enterre-moy, borne mes maux passez,
Et dans ton creux giron pren mes membres laissez.*

Or que cet Elixir, estant une seule choze, puisse cauzer divers effects, le Poëte le prouve icy elegamment par la diverse action du Soleil sur la cire & la bouë. Si bien que c'en est comme du Soleil, qui, bien qu'il ne soit qu'une choze simple, n'estant ny froid ny chaud, ny sec ny humide, supedite le tout où il est bezoin : eschaufant le froid & refroidissant le chaud, humectant le sec, & sechant l'humide, endurcissant le mol & amollissant le dur. Ainsi cette Medecine est la Creature du Monde la plus parfaite, absolue en tous ses nombres, & inexpugnable à tous les efforts
du

du Tems. Toutesfois aucuns fols Medecins veulent maintenir qu'on peut trouver des Simples, tant minéraux que vegetaux, qui sont de la Nature de l'Or, & desquels on peut tirer une medecine universelle, imitant la vertu de la nostre. Mais sauf leur honneur ils se trompent, & esparignent la verité. Car il n'y a rien, ny dedans ny dehors les mines, qui égale l'Or en vertu medecinale. Dont il ne se faut estonner si cet Apollon, faisant sa charge de medecin, peut guerir toute sorte de maux.

b Le Poëte allegue icy les raizons de ceux qui plustost poussez d'envie que d'experience contre ce bel art, taschent par des imaginations frivoles, d'obscurcir le lustre de cette divine Medecine: par laquelle, commē il est vray semblable, ceux qui ont vescu devant & apres le deluge ont fomenté leur longue vie par une santé vigoureuse. Tout ce qu'on pourroit apporter au contraire ne fait que pour nous. Car quant à la benediction de Dieu, elle doit estre plus grande maintenant envers ceux qui, voyants des yeux de la foy, celuy par qui sont benites toutes les nations de la Terre, & vivants selon sa loy, peuvent, suivant sa promesse, atēdre une longue vie. D'ailleurs, nous pouvons par cette Medecine vraiment alimenteuse, suplēer au defaut de nos nourritures, & leur faire recouvrer l'efficace que leur avoit contribué le premier âge. Car cet Elixir nourrist l'humeur radicale, & redouble toutes les facultez naturelles, principalement la digestive, & la vertu separative. En outre, comme analogique au Soleil celeste, il vivifie ce qu'on prend par la bouche, & le transmue en bausme, wraye nourriture du bausme de l'homme, l'augmentant,

gumentant, le clarifiant, & dissipant les froides humeurs, & en fin dezopilant d'ordinaire les passages de l'esprit de vie, dont l'opilation est la seule cause des maladies & de la mort. Ces admirables vertus ont souvent incité les Sages à illustrer leur siecle par la desouverte de ce riche joyau. Dont si nostre âge s'estonne d'ouyr parler d'aucuns qui en ont la possession, il faut qu'il s'estonne aussi des inventions inconnues aux siecles precedents, comme de la triomfante desouverte des Indes dont parle nostre Poëte, jadis inconnue mesme au grand Chevalier de l'air, le fils de Danae, & à son frere l'indomtable Thebain: Tesmoins les colonnes ou plustost montagnes portans encore son nom. Pour retourner à la longue vie, je renvoye le lecteur curieux au Dialogue de Demorgorgon, & de Raimond Lulle, comme aussi au traité de l'admirable puissance de l'art & de Nature de Roger Bacon Anglois, & au discours des deux parties sur la longue vie d'un certain Juif errant, allegué par Cayer dans son histoire de la France.

C'est le seul Or potable, & le seul fruit de vie:

C'est le Nectar non feint, & la vraye Ambrosie:

C'est l'herbe dont jadis l'amante de Iason,

Deschargea de ses ans le decrepit Æson.

Touchant l'Or potable, il ne sera hors de propos d'en parler en passant, parce que c'est le sujet qui trote le plus parmy les discours de ces deux extremitez de Medecins, Galenistes & Paracelsistes, les uns le prizants comme savants, les autres le mesprizants comme ignorants, imitant le Renard qui mesprizoit le fruit que le

H.

difficile accez ne luy permettoit de gouster. Quant à la qualité du sujet, l'Or est en sa nature & en sa forme metalique plus chaud que tous les Simples du Monde, toutefois non excessivement, mais temperément, n'ayant en soy aucune chaleur nuizante & corrozive, tant en sa composition qu'en sa reduction en huile. Il n'a aussi aucune humidité ny secheresse qui empesche sa durée ny nostre santé. Car il est temperé en toutes ses qualitez, & les a dans soy si harmonieusement & proportionnément unies, qu'il en naît cette sympathie, par laquelle l'une maintient l'autre sans discord. C'est ce qui le rend incorruptible, & fait mesmes que le feu desmezuré, qui consume & devore toute autre choze, n'y peut faire bresche, ains le purge, l'embellist & l'enrichist, comme nous avons dit cy-devant. Car il est la matiere en pouvoir de la vraye Salemandre des Philozophes, qui se resjouist dedans le feu, & fait avec verité ce que le mensonge attribue à l'animal qui porte ce nom. C'est pourquoy les Sages le prennent, & en font leur Or potable particulier & specific pour le cuer, & un remede excellent pour mesler avec les autres specifics servans aux parties nobles & ignobles, en quoy il fait merveilles. Mais ce n'est encore le vray Or potable, dont parle nostre Poëte: car il n'entend de l'Or potable commun qui n'a la verité de nostre grand Elixir. Ce qui se prouve par l'action que l'un & l'autre a sur les metaux: qui est un grand secret à noter. Il faut donc que le grain de l'Or meure & soit alteré, puis estant ressusçiré il est cette Medecine generale & vrayement Apollonienne, vivifiant toutes chozes. Medecine par laquelle mesmes un Roy d'Egypte, nommé

nommé Xophar prolongea sa vie jusques à trois cents ans, comme recite Crinot qui a esté tres-excellent Philozophe entre les Alemans. En fin cet Or potable est figuré par le remede de Medee envers le pere de son amant, comme allegue nostre Poëte.

Ce^a n'est donc pas vostre art, ô coureurs Alchymistes,

O trompeurs, ô larrons, ignorants, & Sophistes:
Ce n'est vostre art, Soufleurs, aux regards enfumex,
Qui voz biens & le tems pour neant consommez,
Et qui tousjours souffrants la noire odeur du Souphre,

Ressemblez^b ces Esprits du Plutonique goufre.
Aussi ne fait vostre art la jeunesse fleurir,
Mais la jeunesse en-fin par vostre art peut mourir:
Tesmoins ceux qui perdâts moyens hōneur & vies,
Recompensent, trompez, leurs grandes tromperies.
Qu'ainsi puissent tousiours les Sages qui sans fin,
Crevant leur estomac contre vostre art malin,
Vous voir trouver la Mort, & perdre le mystere
Dont on met ex metaux quelque teint adultere.

Si^c ne faut-il pourtant, ô vous à qui les Cieux
Ont daigné descouvrir ce Threzor precieux,
Estimer que de soy, jamais l'humaine engeance
Vers un secret si haut guinde sa connoissance:
Car Dieu l'a revelé, pour montrer aux Mortels
Combien plus seront beaux les biens spirituels.
Que si vous l'employez à nourrir vostre vice,
Ou pareils à Midas, estes noirs d'avarice,
Estans riches de biens, & pauvres de raison,
Vous aurez le corps sain, l'ame sans guérizon.

J'ay^d donc ores sans mast, sans antennes, sans
voile,

*Au seul & doux aspect d'une infallible Estelle,
 Descouvert un Peru, plus fécond mille fois
 Que les surgeons dorez des plus riches Indois.
 J'ay fait qu'or ce savoir n'est tel que la Vipere,
 Où le facile accés au grand secret n'adhere:
 Car comme Prométhée, (& n'en desplaixe aux
 Dieux)
 Pour parfaire un grand art, j'ay volé jusqu'aux
 Cieux,
 Et voilà (mon Damon) comme par fois ma Muse
 Sur des chams esartez, en se jouant, s'amuse:
 Car souvent il vaut mieux suivre un rare sujet,
 Que le train tant frayé d'un familier objet.*

a L'experience ateste tous les jours que toute
 Creature tend vers son centre, ou lieu de son
 origine. Je tairay icy les corps celestes, & les
 chozes soullanaires, & ne parleray que de l'hô-
 me, lequel descheu de sa felicité, par le delit de
 son premier pere, ne laisse pourtant de sentir
 quelque fois les esclancements des rayons divins
 dont il jouissoit en ce bien-heureux sejour d'E-
 den. C'est pourquoy il ne peut reposer, ains son
 ame flotant en ce corps caduc, comme en une
 nacelle combatue de vagues contraires, n'aspire
 qu'au port deziré, auquel ne pouvant surgir avât
 qu'avoir payé le tribut qu'il doit à la Nature, il
 embrasse l'ombre de ce qu'il connoist reprezen-
 ter aucunement le contentement de son ame
 prizonniere. De là naist la diversité des estats,
 dont l'un cerche son souverain bien en la domi-
 nation, l'autre en la Iustice, l'autre en la Mede-
 cine, l'autre en d'autres vacations plus ou moins
 nobles, selon que son ame est plus ou moins
 brouillée par les vapeurs du temperament du
 corps.

corps. Mais ceux sont les plus heureux qui savent choizir, comme la Madeleine, la meilleure part, la contemplation de la Loy de Dieu. Or quelque estat que ce soit ne pouvant subsister sâs les threzors sousterrains, tous abayét apres, & y a des Philozophes en chacun d'iceux. De ces Philozophes, aucuns, mais peu, ont recerché de tous tems, ce bel art, par une estude methodique, & en sont venus à bout, apres un travail vrayment Herculien: les autres y parviennent, favorizez de l'assistance Divine, & de l'aide de leur bien heureux Astre, qui dez leur naissance les pousse à la recerche de cet art Royal, comme à la possession de leur vray heritage. A tels donc appartient cette science, non à ceux que nostre Poëte batize icy diversement selon leurs merites, les apelant en premier lieu, coureurs Alchimistes. De fait ceux-cy ne vont publiants que des recettes fausses & erronnées, lesquelles le plus souvent ils n'entendent eux mesmes. L'un dira avoir une projection d'un poids sur dix, l'autre sur vingt: l'autre se vante de force tiercelets, *pars cum parte*, & mediums pour le rouge, l'un à dix & huit caracts, l'autre à vingt, l'autre à l'Or d'escu, l'autre à l'Or de Ducat, l'autre à la plus haute couleur qui ait jamais esté. Les uns se vantent d'en savoir qui soustiennent la fonte, les autres tous jugements. Que si vous en voulez pour le blanc, ils ne manqueront de vous en vendre, a savoir un blanc à dix deniers, l'autre à onze, l'autre à argent de teston, l'autre à blanc du feu, l'autre à la ruche. Mais voicy des marchands bien autrement assortis, qui sont les porteurs de teintures, dôt l'une sera nommée, l'œuvre d'un tel Pape, Roy, Euesque, ou de tels autres,

noms, afin qu'on y ajouste plus de foy. & qu'on se laisse tromper à credit sous le bruit incertain que ces grands personnages ont eu ces œuvres ou teintures. Mais il s'en faut enquerster, & examiner ou faire examiner ces galants avec leurs marchandises, de peur que le mensonge gagne, à vostre dezavantage, la place de la verité. C'est grand cas que pluzieurs grands Seigneurs & braves esprits ne peuvēt encore estre faits sages par l'exemple d'autrui, ny tenir la bride à leur legereté, pour ne laisser aler leur croyance aux persuasions de ces pipeurs, & principalement en choze si importante, où il va de l'honneur de leur maison, & la perte de leurs moyens. Or ce mal est si enraciné en pluzieurs, poussez d'un insatiable dezir des richesses, dont ces Sophistes promettent un Monde, que pour les guerir il les faudroit refondre, ou du-moins cementsrer avec le sel d'Ellebore. Mais n'y a-t-il point d'autre cauze, me dira quelqu'un, pourquoy lon se laisse ainfin atraper au glu de ces maudits oyzeleurs? Il y en a pluzieurs, voire & bien differentes, dont la plus commune est l'incapacité de savoir discourir en l'entendement la possibilité de la Nature, & ne pouvoir considerer que si ce que ces ignorants promettent, estoit, ils se feroient premierement riches eux-mesmes, s'arresteroyent chez eux, & n'auroyent que faire de courir ainsi le pays. De fait ce qui les pousse n'est pas tant le dezir d'enseigner leur savoir à leur prochain, que celuy qu'ils ont de luy atraper la bourse. C'est pourquoy nostre Poëte les appelle à bon droit, larrons & Sophistes, par ce que parvenus au bout de leur carriere, ils s'amuzent la pluspart, contraints par la pauvreté, à donner sur le nez
des

des Roys & des Princes , & attrapez sur ce bel exercice , se trouvent riches pour jamais. Or le plus convenable epithete que le Poëte leur baille icy est, quand il les apelle Ignorants : mais il les eust encore mieux acomodez de les apeler fols en craimoizi l'en veux faire monter quelques uns sur le theatre , dont le premier a joué une tresbelle farce en un vilage en Holande, nommé Egmont sur mer , appartenant au Seigneur qui en porte le nom. Cetuy-cy ayant rezidé long tems à Rome , & là grabelé quelques passages de l'Escriture sainte , & de la Physique, car il estoit autrement bon Peripateticien , se fonda sur les principes de la Creation du Monde. a sçavoir que l'eau estant la premiere matiere dont Dieu fit la Terre, il falloit aussi faire une terre de l'eau, & en icelle semer l'Or, & là-dedans le retrograder en miniere. Et parce que les Poëtes & Philozophes disent que Venus est née de l'escume de la Mer , il estimoit qu'il en falloit prendre en la pleine Lune. De fait ledit Comte d'Egmont le vit un jour qu'il s'estoit mis jusques aux genous dans la Mer, où il recueilloit l'escume des vagues. Ce que voyant ledit Seigneur, ravi de ce spectacle , luy demanda ce qu'il vouloit faire de cette bave de Neptune. Lors il luy conta avec une gravité magistrale son grand mistere , acompagné de force passages des saintes lettres, & de pluzieurs raizons Aristoteliques: car l'un n'eust rien valu sans l'autre. Mais ledit Seigneur ne pouvant croire que telle folie peust tomber en l'esprit de celuy qu'il pensoit bon Philozophe , en voulut voir la fin , qui fut qu'il avoit rempli un grand matras de cette eau salée jusques à la tierce partie , & sigillé hermetique.

ment puis le mit à congeler sous un feu de l'ape. Le croy qu'il est encore apres, tant il s'opiniastra au contenu de sa recette, & vous ay presenté cetui-cy, comme le Prince des fols Alchymistes.

Le second aymoit mieux bezongne faite, & se tenoit en une petite ville du mesme Comté de Holande, apelé Vuorden. Cetuy cy ayant veu un petit Traité du docte Henry Conrad Aleman, intitulé DE CHAOPHISICO PHYSICOCHEMICE CATHOLICO ET MAGNO, auquel il avoit leu que le sujet dont les Philozophes tirent leur menstree pour dissoudre l'Or estoit une chose commune, & que chacun fouloit aux pieds, en lieu que l'autre prenoit de l'eau, prit de la terre grasse, laquelle il disoit estre le vray Catholicon, & en distiloit un esprit sulfureux aucunement inflammable comme l'eau de vie. Ce que voyant, le pauvre homme pensoit desja estre en Colchos, ne se donnant de garde que de la terre qu'il prenoit pour son sujet, on faisoit une sorte de motes, que les Holandois nomment Tourbes, lesquelles sont pleines de Souphre, & n'y uze-ton d'autre chose pour le feu, à cause du defaut du bois.

Le troizieme, qui estoit à Vutrecht en Holande, n'estoit du tout si malavizé, ains amalgamant l'Or avec le Mercure vulgaire, en fit un amalgame qu'il mit dans un matras à long col, le sigillant, & le tint trois ans durant à la reverberation du Soleil, disant que cette chaleur estoit le vray feu des Philozophes. Car il faut noter que ce Philozophe estoit Anabaptiste, ou plustost asne batté, du tout confit, comme sa secte, en la spiritualité, dont il luy faut pardonner s'il uzoit d'un feu de mesme.

Venons

Venons à la Haye, où est la Cour des Estats des Provinces unies, & le droit chemin d'Egmont en France. Il y avoit là un docte personnage, lequel ayant veu le passage où Hermes dit, *Honorez les Pierres, car en icelles est une ame Divine*: l'entendant à la lettre, prit des caillous blancs & transparents, & les calcina & en tira le sel, lequel il distila en un esprit, pour en iccluy atirer l'ame du Phebus terrestre ou de l'Or, & ainsi produire le dissolvant radical, mais en vain, comme l'experience luy montra.

Faisons une escapade jusques en Angleterre, & nous y verrons dans Londres certain gentilhomme, qui s'estant promené en la grand' sale du Chasteau Royal dit Vuestmunster, & ayant là jeté sa veue sur les riches vitres & leurs peintures, y vit reprezentez, entre autres chozes rares, les faits de Iason en Colchos, Lors il s'imagina que cette histoire (qui couvre alegoriquement l'œuvre des Philozophes) n'y estoit peinte sans quelque grand mystere. Dont s'estant bien flaté en son esprit, il se mit à travailler sur le verre, pour en tirer ce verre rouge ou escarboucle des Philozophes: & s'y est si fort opiniastré, qu'il a servi de fable & de rizée à tout le Monde.

Voyon maintenant si nous ne trouverons point de ces enfarinez de folie en France. Je puis dire y en avoir connu un nombre infiny durant ma rezidence, & parce qu'il faut que chaque masse ait sa femelle, nous marierons les fols de Flandres & d'Angleterre avec les foles de France. Donques une certaine Damoizelle demeurant à trois ou quatre lieues d'Abeville, ayant leu, comme elle me confessa, que le Sou-

phre estoit l'Agent du grand euvre, & le Mercure la matiere, les maria ensemble, & les ayant pulverizez, les mit au Soleil à blanchir, les humectant tous les jours avec une eau qu'elle avoit tirée du Fer, selon sa recette. Et disoit que par cette petite chaleur du Soleil, & la vertu incerante du Fer, tout se tourneroit en poudre rouge comme cinabre, qui feroit merveille sur les metaux. Je croy que si cette-cy eust esté avec l'Anabaptiste cy. devant mentionné, ils eussent fait quelque choze de bon, estans tous bien d'accord, choze pourtant rare, touchant le feu Celeste.

J'e pourrois aleguer quelques unes de la Cour, n'estoit le respect d'une dame, dont les obligations que je luy ay me feront pardonner à celles de sa qualité le m'en vay donc jusques à Angers, où je trouve la plus subtile en Philozophie que nostre Siecle ait enfantée. C'est une damoizelle, qui, comme la precedente, entendant mal les Sages, quand ils commandent de prendre le sang d'un homme colerique, voulut encore subtilizer ces paroles, disant que le sang d'un homme estoit incertain à cause de l'exces que l'incontinence luy peut faire cōmettre, & qu'il vaudroit mieux prendre le sang d'un enfant colerique encore puceau, car elle craignoit peut estre de faire une Pierre Philozophale verolée. Si bien qu'elle espia l'heure qu'un jeune garçon vint mandier à sa porte, lequel, pour inciter sa colere, elle fit rabrouer & injurier par sa servante. L'enfant, à cette aumosne inesperée, s'esmeut, & rue des pierres contre la chambriere, ce qui tesmoigna son naturel colerique, & la dignité de son sang magnanime, pour en faire ce grand Elixir.

On

On l'amadoué donques, & par je ne sçay qu'elle subtilité particuliere, on luy fait trouver bon de luy tirer du sang. Ce qui fut fait, voire en tel lieu, & en telle quantité, que cet enfant perdit la veue. Pour ce qui en est advenu depuis, je m'en raporte à Messieurs d'Angers. Au reste, quand je pense à ces fines folies, & celles que je pourrois encore reciter, je pers esperance d'en pouvoir sortir. Pource je m'arrestera icy, de peur de trop fâcher ce sexe, que j'ay tousjours honnoré, comme je fais encore : & en contr'eschange du recit que j'ay fait de deux d'icelles, finiray ce propos par un du genre masculin, comme je l'ay commencé par iceluy. C'est qu'un certain coureur persuada un grand Seigneur se tenant lors près de Renes en Bretagne, que la matiere de la Pierre se tiroit de la cervelle de toute sorte de petits oyzeaux. Ce Seigneur, ou le croyant, ou voulant esprouver ses piperies, luy permit de tirer sur ses terres; ce qu'il executa si bien, secondé de plusieurs bons arquebuziers, qu'il dépeupla en peu de tems, toute la forest dudit Seigneur. En fin il distila les cervelles de cette infortunée chasse, pour en tirer l'eau Mercurielle selon Reppley, qui dit en ses douze portes, que les oyzeaux nous aportent le sujet de la Pierre. Pour leur chair, je croy que les chiens de ce Seigneur en eurent la moindre partie, & qu'elle ne fut frisée par Mons. l'Alchymiste sans la bié amalgamer avec la meilleure eau Mercurielle de Bacchus, dont la cave dudit Seigneur est tousjours bien fournie.

6 Ceux que nostre Poëte compare aux Esprits du Plutonique goufre, sont nos bourreaux des Souphres, principalement de l'Arsenic & Reagal,

qui semblables à des Dragons venimeux, infectent tellement par leur vaporante haleine, nos Philozophastres, qu'aux uns les dents tombent, les autres en rapportent la Phryzie, le haut mal, & d'autres maladies, dont nostre Poëte dit fort bien que leur art ne fait fleurir la jeunesse, ains la fait mourir, infectant le baûme du corps. Je me suis souvent rencontré sur les plus plaizants spectacles du Monde, trouvant monsieur le resveur entre les ruines de ses fourneaux, faizant une mine, comme vn second Enée pleignant son dezaistre, parmy les ruines de Troye. Vous eussiez veu des fourneaux petardez, des alembics fellez, des matras crevez, des retortes fondues, des cruzols cassez, voire, qui est plus de dommage, des pelicans décolez, & leurs ailes coupées. Pour les metaux, tout s'estoit sauvé par la retraite, & ne restoit pour le souflevient en la bataille de Vulcan, que la fiente minerale, viande condigne à tels operateurs. Que si tous ceux dont l'intention n'est bonne au pourchas de cette Royale Philozophie, estoient tous jours servis de mesmes mets, l'apétir de prodiguer leur tems & le bien de leur prochain leur seroit osté, & cette noble science ne serviroit plus de fable parmy ceux qui se servent des abus de ces pipeurs pour la blazonner. L'exhorre aussi tous ceux qui desja pourront avoir gousté quelque experience en cet art veritable, de ne croire plus de leger ceux qui semblent prostituer leurs teintures de si grand prix, & qu'ils les examinent avant que les mettre en bezongne. Car ce grand euvre dont parle icy le l'oete, & les grandes teintures, ne sont pas du gibier de ces afronteurs, qui cerchants dans les Souphres communs, & se hastants pour s'enrichir

chir tout à coup, perdent beaucoup de bon Or, & ne trouvant la vraye teinture, blasment l'art, comme faux, & divertissent par ce moyé les novices de cette science les aveuglants par leurs courts & particuliers mensonges. De fait ils ne savent que c'est que des teintures grandes, & ignorent la difference d'entre une teinture humide, & une seche. Ils n'entendent point quand le Souphre noir doit estre esteint par son propre feu liquide ou Azorique, ny quand on doit estouffer le Lion ardent en son propre sang, & quand on le doit ressusciter. Ils n'entendent encore quand la premiere solution est achevée & rompue, & quand les dernieres couleurs terrestres doivent aparoirre en la decoction. En fin ces ignorants parfaits ne sauroient bien apliquer une Teinture sus un metal. Demandez donques diligemment comment la Teinture qu'on vous promet s'achvera par l'Operateur. Car la Teinture seche est amenée à la blancheur par la viscosité sans aparition d'aucune couleur, & l'humide se produit & blanchist par la solution & ascension puis par l'extinction des couleurs celestes & Philozophales. Donques le Philozophe qui n'entendra tout cecy avant que commencer à travailler, ne fera jamais rien qui vaille en cette science universelle. Que s'il parvenoit à quelque petite chose, ce seroit par hazard, comme un aveugle qui fraperoit un oyseau d'un coup de fleche, & ne pourroit apres en refaire autant. C'est ainsi qu'il en arrive aux ignorants, qui sans y penser, trouvent quelque verité & science, mais voulants recommencer n'y peuvent revenir, ains sont contrains de tout quitter, & s'abandonner eux-mesmes au dezespoir.

c Le

Le Poete remontre icy le grád bien que Dieu fait à ceux à qui il permet de trouver ce Trezor inestimable, dont considerant la grandeur & le difficile accez, il dit que le Philozophe doit fuir toute prezomtion, afin qu'il n'estime y estre parvenu par sa propre capacité. Ce qui est impossible comme dit Geber en sa Somme, disant que celui qui prezume trouver cet art par les livres, y parviendra bien tard. *Parce, dit-il en un autre lieu, que nous avons escrit la vraye pratique pour nous mesmes, y meslants la façon d'enquerir. C'est pourquoy il y a mis aussi sa procedure en divers chapitres. Et Alphidius dit, Les Philozophes qui nous ont precedez ont caché leur principale intention sous divers enigmes. Et Geber en sa Medecine Solaire, Les Philozophes n'ont escrit la science inventée que pour eux mesmes. C'est donc pourquoy l'homme ne la peut trouver de soy mesme en lizant les livres des Philozophes, pour les grandes difficultez qu'õ y voit. Car qu'est-ce qui peut engendrer plus de difficultez que la rencontre d'une contrarieté si grande entre tant d'auteurs renommez, voire entre les escrits d'un mesme Auteur? comme tesmoignent les escrits de Rasis quand il dit au livre des Lumieres, l'ay assez montré en mes livres le vray ferment requis pour la multiplication des Teintures des metaux, lequel j'ay afirmé ailleurs n'estre le vray levain, en delaisant la vraye connoissance à celui qui aura le jugement de le connoistre. Touchant la matiere de nostre divin œuvre, si l'un escrit qu'elle est de vil prix, trouvée sur les fumiers, & que les riches, & pauvres l'ont, comme dit Zeno, & autres en la Tourbe des Philozophes: incontinent Barseus dira, Ce que vous cherchez n'est pas de peu de prix.*
D'autre

D'autre part un autre dira qu'elle est fort precieuz, & ne peut estre trouvée qu'à grands frais. Pour les instruments, si l'un a dit qu'il faut preparer nostre euvre en divers vaisseaux & fourneaux, comme Geber en sa Somme; il y en a d'autres qui asseureront qu'il ne faut qu'un seul vaisseau & fourneau pour tout, comme font Lilius. Rasis, Alphidius & autres. Puis les uns mettent neuf mois à la procreation de nostre vray Phénix ou grand euvre, comme Rasis: & Rosinus & Platon veulent un an. Au reste on trouve les termes de cette science si divers, qu'il nous est impossible, comme dit Raimond Lulle, de descouvrir la verité entre tant de diversitez, si Dieu ne nous inspire par son S. esprit, ou ne nous la revele par quelque savant Philozophe. Voilà pourquoy nous n'en voyons guere qui l'entendent, & n'en savōs rien jusques apres leur mort: parce qu'ayās aquis cette science à si grand peine, ils la celebroyent à eux mesmes, s'il estoit possible, en lieu de la communiquer aux autres. Il ne faut donc trouver estrange, si lon ne voit personne qui se vante d'avoir fait ce divin euvre, ains s'estonner comme il y en a aucun qui soit parvenu à cette cognoissance. Ainsin il en faut donner à Dieu l'honneur, puis qu'il donne ce secret, comme dit Geber, à celuy qu'il luy plaist, & luy oste quand bon luy semble. Vous vous garderez donc d'employer les fruits de cet arbre doré autrement qu'en euvres charitables, afin que ce bien ne soit le dernier que vous recevrez de Dieu: & ne vous en servirez point, comme dit nostre Poëte, pour nourrir vostre vice, si vous considerez la grandeur de celuy qui vous en a choizi pour possesseur entre tant de millions de personnes, & mesurez

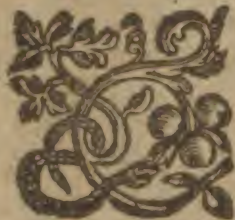
zurez l'excellence du don, & la felicité immortelle que ce Threzor inespuizable vous peut faire concevoir aucunement que Dieu vous prepare encore si vous faites valoir ce riche talent à sa louange & à sa gloire.

d Le Poëte prenant congé de son cher amy, qu'il nomme son Damon, faizant alluzion à la fidelle & reciproque amour de Damon & de Pythias, dit avoir descouvert des vrayes Terres-neuves, & montré la connoissance de cette grande science. Or pour en faire comme une briève recapitulation, je dy que le sujet d'icelle comprend en soy le vray fleau des metaux, lequel regeneré en un autre estre, que les anciens nomment leur premiere matiere, produit des bestes tresfurieuzes, le Lyon, le Crocodile, & le Dragon, qui devorent, brulent, & rendent, en leur colere, l'imparfait parfait. Cependant le Lyon engendre en sa propre force l'Aigle, qui luy apporte sa viande, & le nourrist. Apres, le Crocodile devore le Lyon, & le Crocodile est mangé par le Lyon ardent. Prenez-le donc, & le sang du Lyon & le brûlez à grand' force aveques l'Aigle, & de ces trois le feront un. Ce sera l'arbre d'Or susdit, lequel portera en tous tems ses fruits & semences, dont naistront des pommes delicieuzes. On peut couper des jetons & des branches de cet arbre, & les enter ou transplanter, à fin qu'ils portent aussi force fruits, & de diverse façon, qui ne degenereront de l'arbre dont ils seront coupez, quoy qu'on les ente sur un sauvageon infertile, ains l'orneront & l'anobliront. Tout cecy se doit faire en leur Printems afin qu'ils donnent des bons fruits en Esté, s'augmentants petit à petit, & en fin, se multipliant à l'in

à l'infiny par la voye de l'adaptation admirable,
dont fait mention Hermes Trismegiste en sa ta-
ble d'esmeraude. Voila donc amplement decla-
rée cette science vrayment haute, & qui seule
surpasse infiniment toutes celles où l'ambition
pousse les ames dezireuzes des honneurs & des
richesses du Monde. Dont mettans fin à mon
discours sur l'œuvre de nostre Poete, je diray
aveques luy,

*Mon luc peu de choses demande,
Mais son chant aime la hameur:
Car mieux vaut une chose grande,
Que beaucoup de peu de valeur.*

F I N.



PERMISSION,

IL est permis à Claude Morillon , d'im-
primer le present livre , avec deffence en
tel cas requises. Fait ce quinzieme Mars,
mil six cens dix.

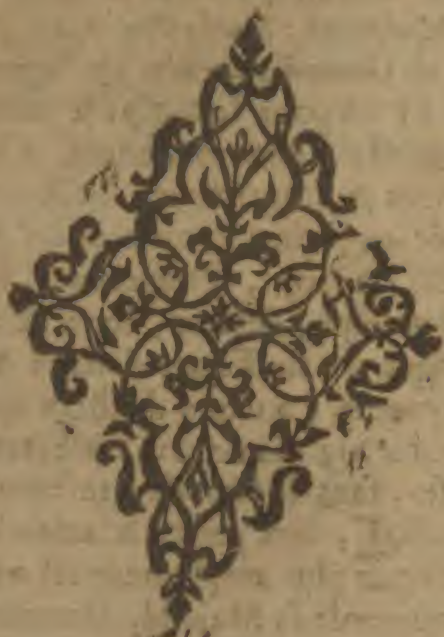
SEVE.

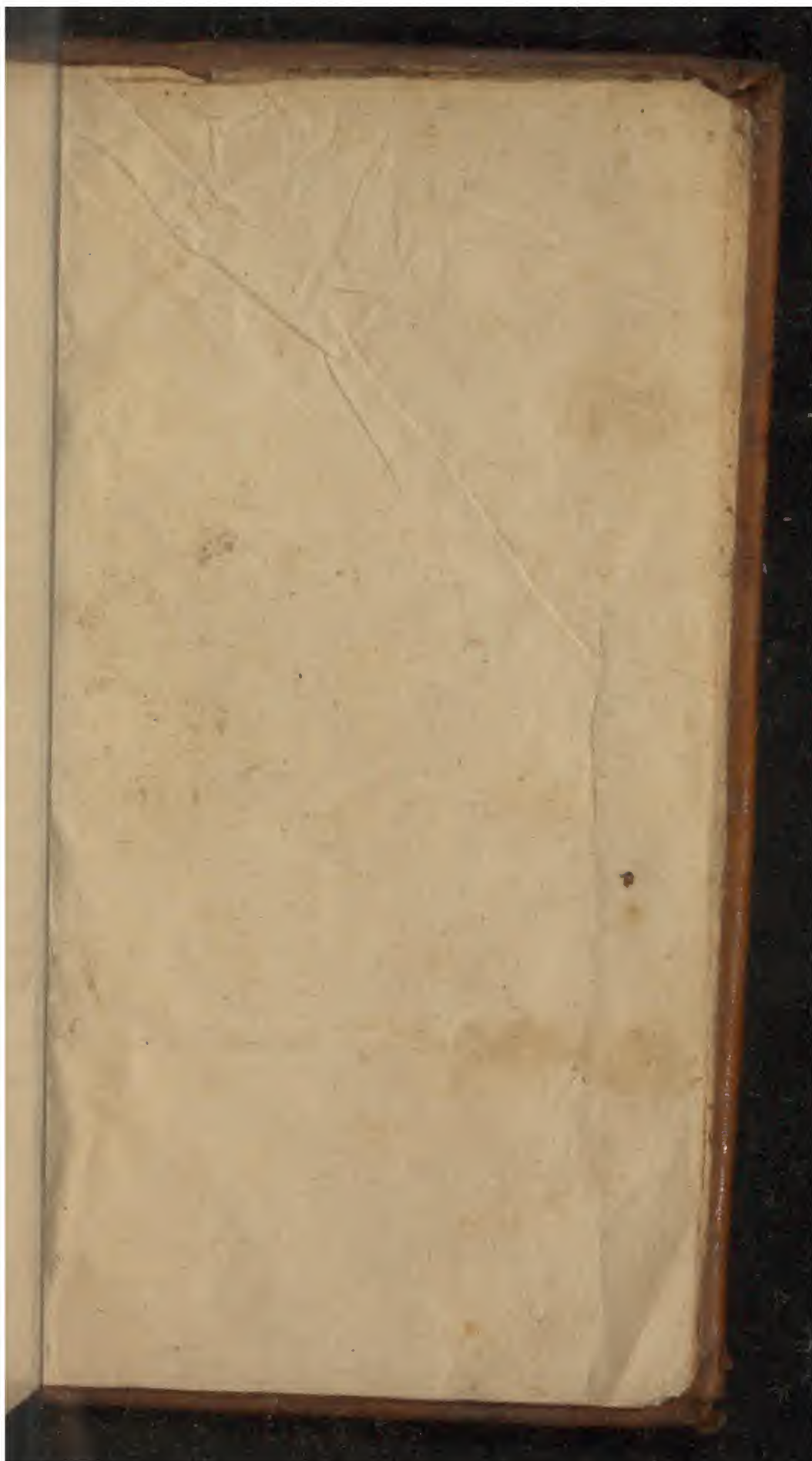


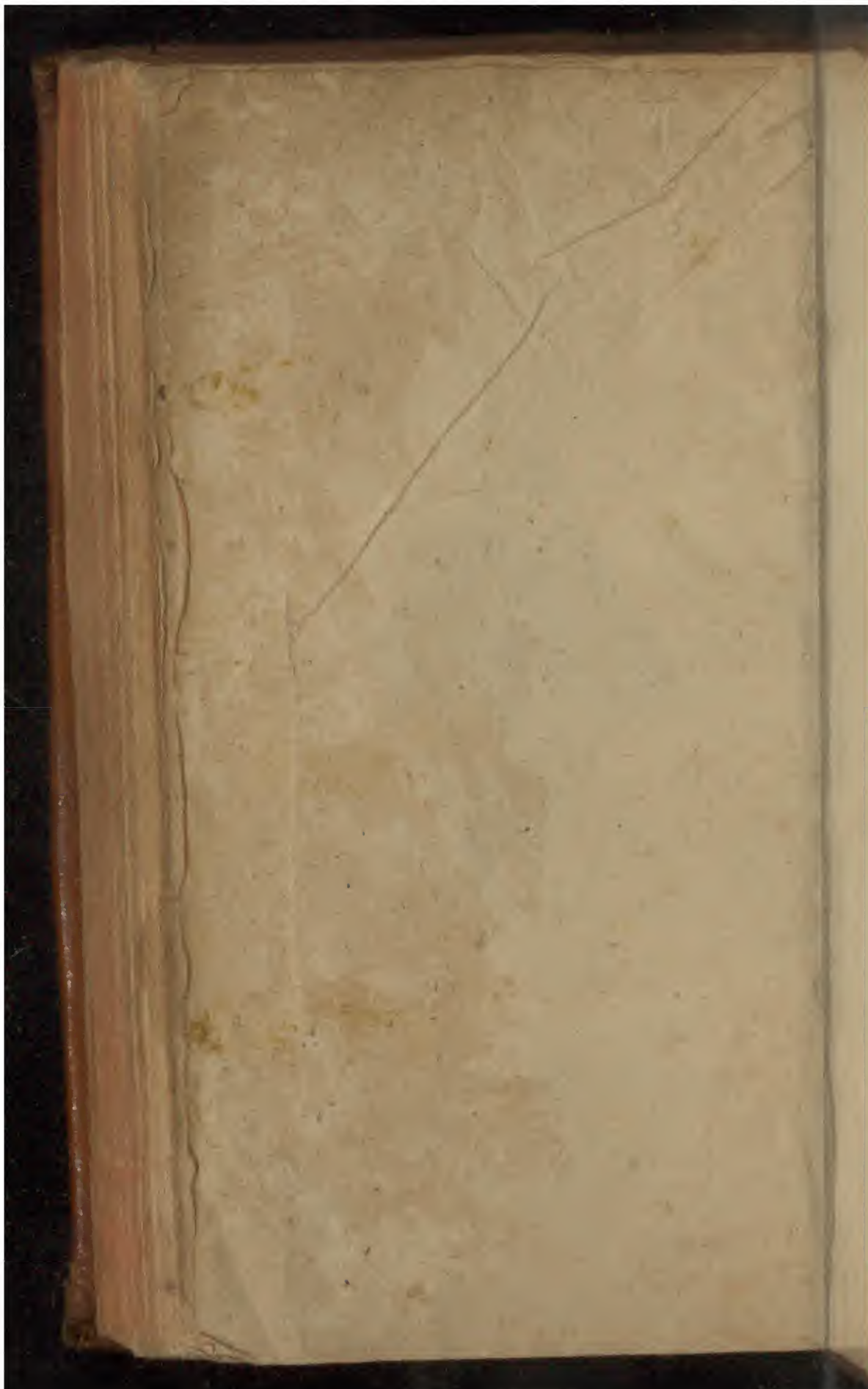
Extrait du Privilege du Roy.

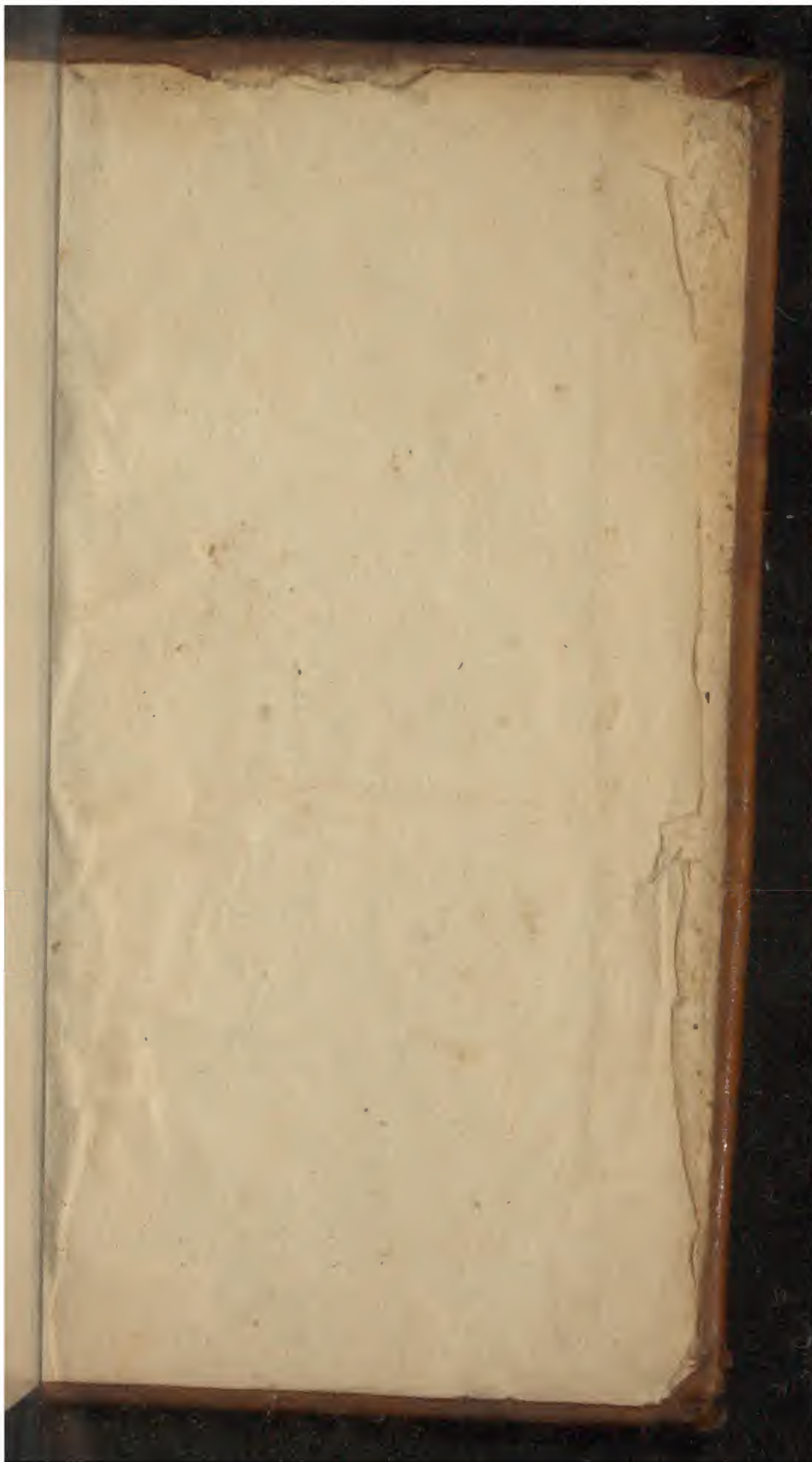
PAr grace & Privilege du Roy, il est permis à Claude Morillon, Libraire & Imprimeur de Lyon, imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer, vn livre intitulé, *Commentaire de Henry de Linthaut, Sieur de Mont lion, docteur en Medecine : Sur le Tresor des Tresors de Christofle de Gamen, reueu & augmenté par l'Auteur.* Et ce pour le temps & terme de six ans consecutifs : Avec deffences à tous autres Libraires & Imprimeurs du Royaume de France, de quelques Provinces qu'ils soyent des subjects du Roy, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, tenir & achepter, ny eschanger ou traffiquer dedans & dehors ledict Royaume, aucuns desdicts liures, ny les augmenter ou diminuer, ny extraict d'aucune chose, sans le sceu & consentement dudict Morillon, aux peines & amendes applicables ainsi que plus amplement est contenu és lettres patentes de sa Majesté. Données à Paris au mois de Mars 1610. Et de son regne le vint-neufiesme.

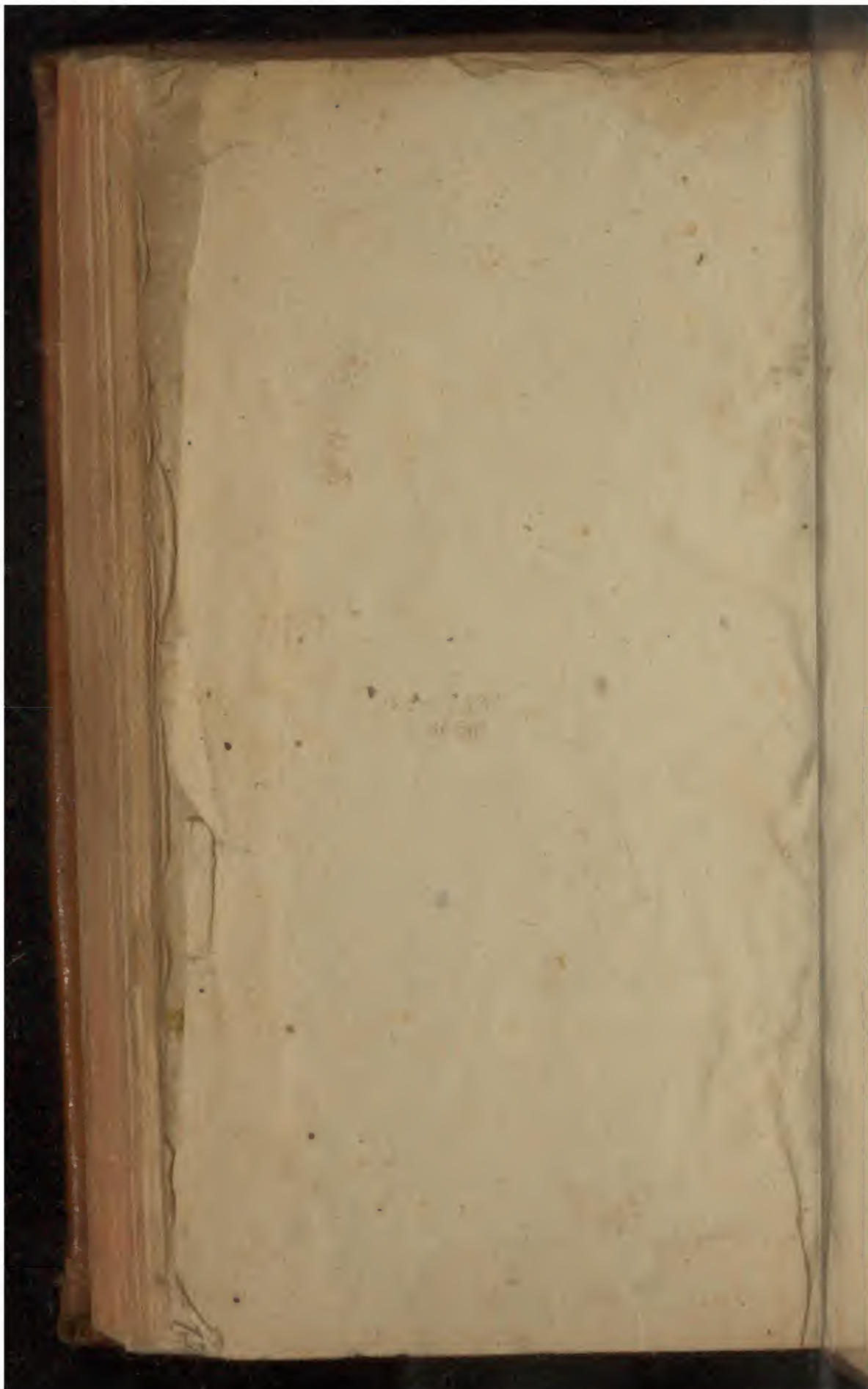
Acheuë d'imprimer le 30. Mars 1610.





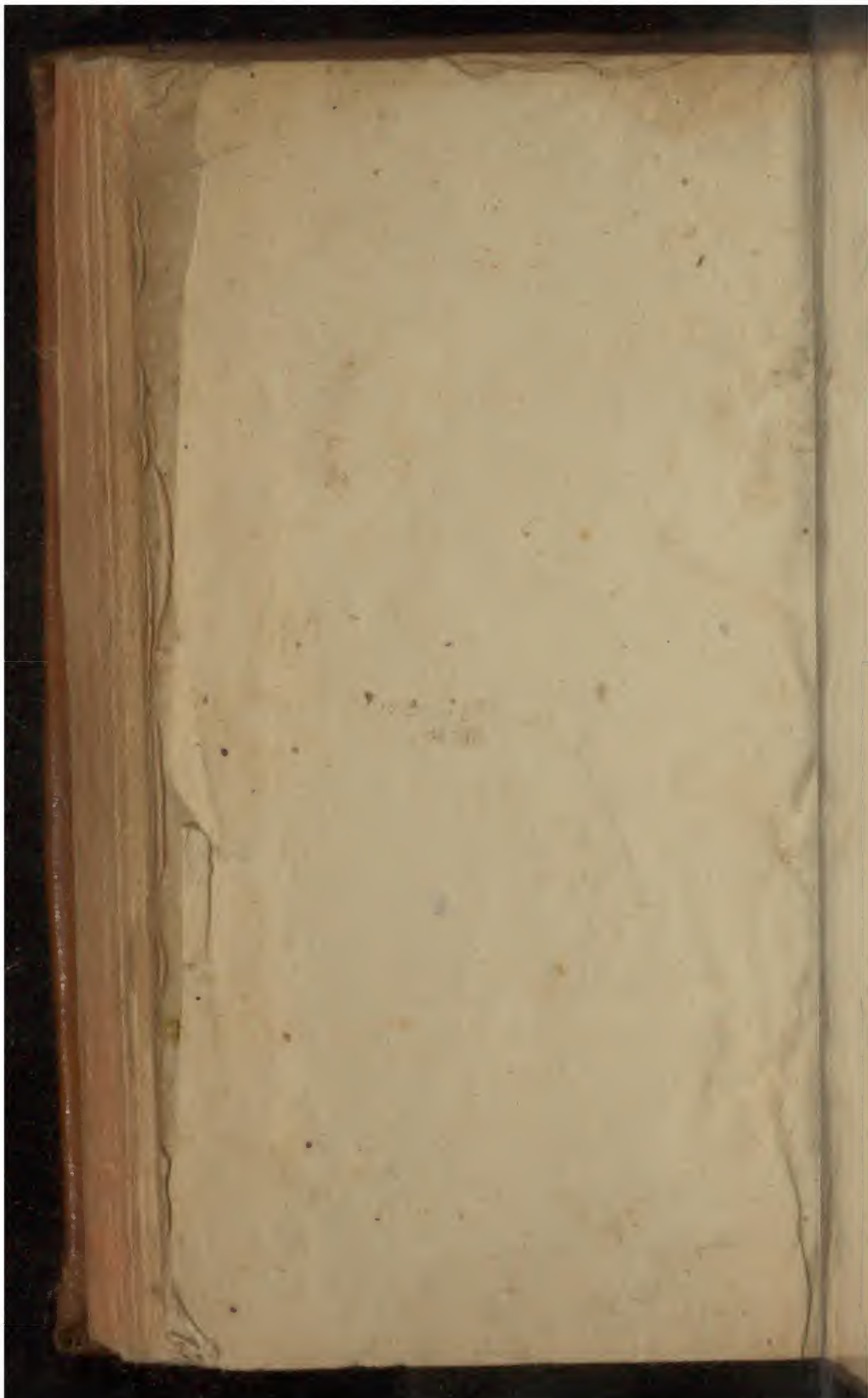






has 038
119

hd vs



bas 038
119

hd vs